

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



GRAND REPORTAGE
QUEL DESTIN
POUR LE
JOURDAIN ?

N°447, MAI 2016

BEL : 6 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,5 € - GR : 6,5 € - ITA : 6,5 € - LUX : 6 € - PORT/CONT. : 6,50 € - DOM : Avion : 9 € ; Surface : 5,90 € - MAY : 13 € - Maroc : 66 DH - Tunisie : 9 TND - Zone CFA Avion : 6 300 XAF ; Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF

www.geo.fr

Japon

L'empire de la tradition



**KYOTO, ONSEN,
GEISHAS, ARTISANS...
REPORTAGES
DANS UN PAYS QUI
CONJUGUE LE
PASSÉ AU PRÉSENT**

PM PRISMA MEDIA
M 01598 - 447 - F: 5,50 € - RD



Canada

NUNAVIK, LE QUÉBEC
BORÉAL



SÉRIE 2016
**LA FRANCE,
TERRE
D'HISTOIRE
LA NORMANDIE**



Nature

LE MESSAGE CACHÉ
DES CIGOGNES



POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE.
www.mangerbouger.fr



L'HISTOIRE DE NOTRE FILET-O-FISH, C'EST UNE HISTOIRE DURABLE...

NOTRE FILET-O-FISH EST PRÉPARÉ AVEC
DES FILETS DE **POISSONS 100% ISSUS D'UNE**
PÊCHE DURABLE, UNIQUEMENT EN PLEINE MER.
LES PÊCHERIES QUI NOUS APPROVISIONNENT
S'ENGAGENT À RESPECTER LE RÉFÉRENTIEL MSC
POUR UNE PÊCHE DURABLE. **100% DES MORCEAUX**
DE POISSON SÉLECTIONNÉS SONT DES FILETS ;
DE CABILLAUD OU DE COLIN D'ALASKA, DONT
LA CHAIR EST ENROBÉE D'UNE PANURE DORÉE
ET CROUSTILLANTE POUR TOUJOURS PLUS DE
PLAISIR.



Renault KADJAR

Vivez plus fort.



Système Easy Park Assist*

Boîte automatique EDC à double embrayage*

Projecteurs avant Full LED Pure Vision*

* Disponible de série ou en option selon version. Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 3,8/5,8.

Émissions CO₂ min/max (g/km) : 99/130. Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.

Renault recommande 



RENAULT
La vie, avec passion



Ces gardiens de la nature que l'on abat



Derek Hudson

Elle s'appelait Berta Cáceres. Elle a été assassinée le 3 mars 2016 après s'être opposée à la construction d'un barrage au Honduras. L'an dernier, elle avait été lauréate du Goldman Prize, l'un des prix américains les plus reconnus pour la défense de l'environnement.

Il s'appelait Edwin Chota Valera. Il a été tué en septembre 2014 par de supposés trafiquants pratiquant la déforestation illégale dans sa région, l'Ucayali, en Amazonie péruvienne.

Il s'appelait Henry Alameda. Le 24 octobre 2014, il a été tué par des paramilitaires aux Philippines car il s'opposait à des opérations minières et des plantations dans la région de Caraga.

Berta Cáceres, Edwin Chota Valera, Henry Alameda.

Entre 2002 et 2014, ils ont été 1 024 comme eux, assassinés pour avoir défendu une forêt, combattu contre la construction d'un barrage, l'ouverture d'une mine, le massacre des éléphants ou l'extraction illégale de sable. Le comptage effectué par l'ONG Global Witness, et qui fait référence dans ce domaine, n'intègre évidemment pas de nombreuses disparitions qui ne seront jamais mises à jour. L'année 2015 enfin, dont les chiffres seront rendus publics ce mois-ci, sera la plus meurtrière jamais enregistrée.

Berta Cáceres, Edwin Chota Valera et Henry

Alameda font partie de la litanie des gens oubliés. Nous avons, chez nous, d'autres menaces à combattre, le terrorisme, l'insécurité, le chômage. D'autres héros à célébrer, des policiers, des soldats, des pompiers. L'écologie ? Nous avons le luxe d'en discuter dans des salons feutrés ou à l'Assemblée nationale. Nous pouvons débattre de la «transition écologique pour une croissance verte», nous émerveiller de l'installation de ruches sur les toits de nos immeubles, nous interroger sur la validité des labels bio, et nous quereller sur l'esthétique des éoliennes.

Ailleurs dans le monde, des femmes et des hommes meurent assassinés parce que chez eux, la défense de la nature et la défense de la vie forment un seul et même combat. Parce que chez eux, l'exploitation de la nature signifie également l'exploitation des pauvres. Parce que chez eux, quand le respect de la nature déplaît au pouvoir en place ou aux intérêts privés, l'écologie se transforme en guerre.

Les grandes conquêtes humaines du XXI^e siècle ont propulsé puis installé dans nos mémoires des personnages emblématiques. Martin Luther King, Gandhi, Nelson Mandela. Ces visages célèbres avaient été précédés de ceux d'inconnus qui avaient lutté pour la même cause, mais dont les noms sont restés stockés dans les tiroirs oubliés de l'Histoire. Il en sera ainsi de la lutte pour la protection de la planète. A Berta Cáceres, Edwin Chota Valera, Henry Alameda et à leurs semblables, héros effacés, succédera un jour une figure de proue universelle.

«Le tombeau des héros, a dit André Malraux, est le cœur des vivants.» ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



REQUIEM POUR LE JOURDAIN

Quand **Franck Vogel**, notre photographe (à gauche sur la photo, avec notre journaliste **Moshe Gilad**) est arrivé au bout du fleuve Jourdain, là où il rejoint la mer Morte, il a «halluciné». Du fleuve sacré, encore turquoise et impétueux 251 kilomètres plus au nord, il ne reste que des eaux glauques et usées. L'exploitation du Jourdain est un aspect méconnu du conflit israélo-palestinien. «Curieux paradoxe, raconte Moshe. Israéliens, Palestiniens et Jordaniens vivant le long du fleuve sont tous sympas, prêts à œuvrer pour l'environnement et à oublier les différences politiques. Pourtant le fleuve disparaît à cause des hommes.»

C. Meyer

@EricMeyer_Geo

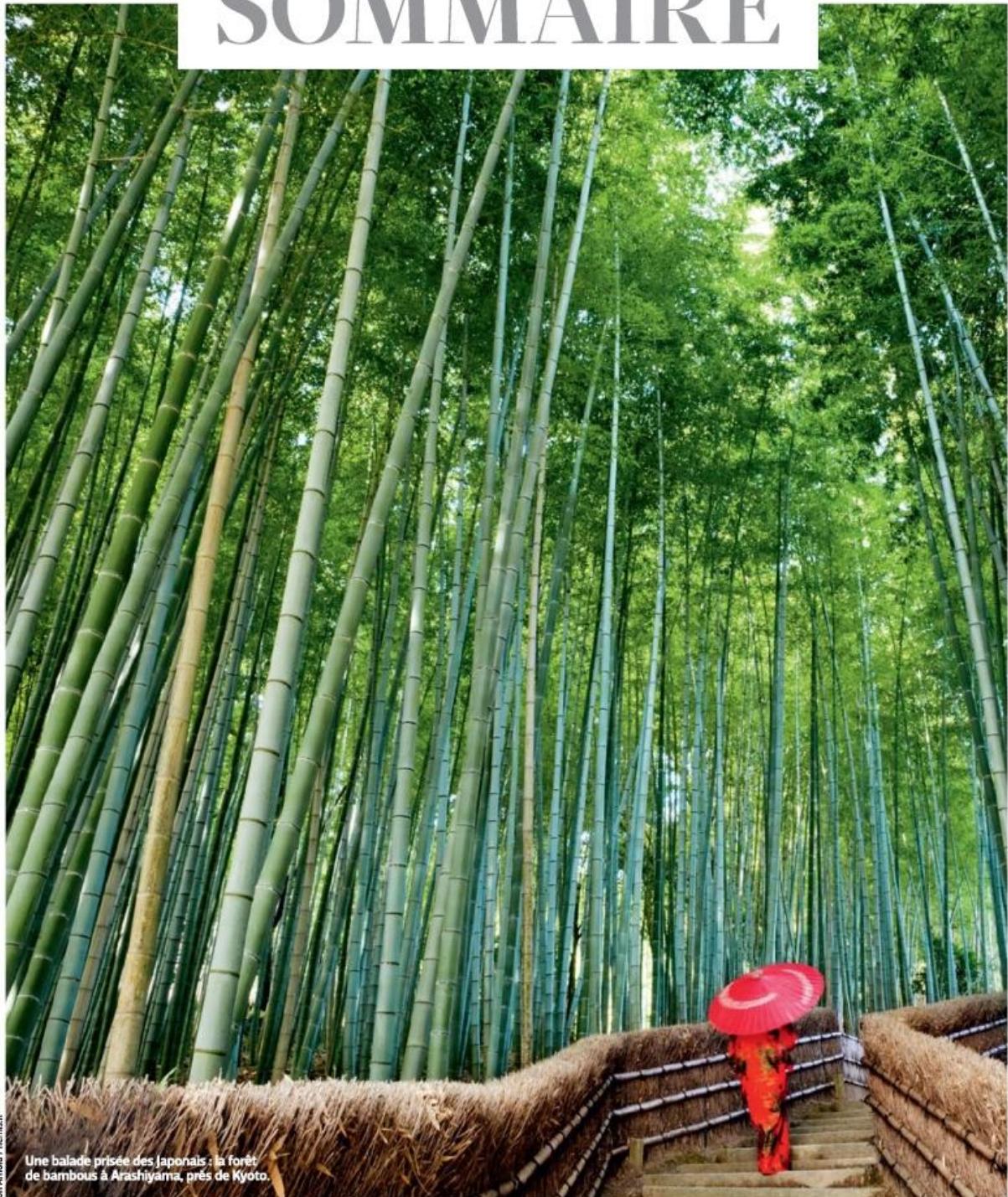
Fais de beaux rêves, M. Robot.

Chaque
passager est
un invité de
marque



Chez Lufthansa, nous essayons de faire de chaque seconde de votre vol un moment exceptionnel. Nous faisons donc tout ce que nous pouvons pour que vous vous sentiez toujours bienvenu à bord. Des vols faciles à réserver aux atterrissages en douceur, vous bénéficiez d'une prise en charge experte, à chaque instant. Sur votre premier vol. Sur le suivant. Et sur tous les autres.

SOMMAIRE



Ben Arnold / Hemis.fr

Une balade prisée des Japonais : la forêt de bambous à Arashiyama, près de Kyoto.

62

DOSSIER

Le Japon Son charme reposait sur un subtil équilibre entre traditions et emprunts occidentaux. Mais depuis la catastrophe de Fukushima, le pays, bouleversé, a compris qu'il fallait explorer de nouvelles voies. Entretiens et enquêtes.

SOMMAIRE



Couv. nationale : James Whitlow Delano / Cosmos. En haut : Franck Vogel. En bas et de g. à d. : Patrick Chapuis ; Ian Teh / agence Vu ; Jasper Doest. Couv. régionale : Ian Teh / agence Vu. En haut : Nakajima Hideo. Encarts pub : Suisse tourisme : encart 16 pages jeté sur 4^e de couverture, diffusé sur une sélection d'abonnés. Brand Usa : encart 16 pages jeté sur 4^e de couverture, diffusé sur la totalité des abonnés. Encarts marketing : Abo : 4 cartes jetées kiosques France, Belgique Suisse. Abo : encarts Welcome pack + VSD, jetés sur 4^e de couverture, diffusés sur une sélection d'abonnés. VPC : encart Cohen jeté sur 4^e de couverture, diffusé sur une sélection d'abonnés. VAD : encarts Kit, Robots jetés sur la couverture, diffusés sur une sélection d'abonnés.

ÉDITO	9
VOUS @ GEO	14
PHOTOREPORTER Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.	18
LE MONDE QUI CHANGE Les bulles anglaises se font mousser.	24
LE GOÛT DE GEO Le spritz, le cocktail amer des Vénitiens.	26
L'OEIL DE GEO A lire, à voir.	28
DÉCOUVERTE Le Québec boréal Voyage au Nunavik, le «pays où vivre» des Inuits. Un paradis préservé, au Canada.	30
REGARD Le message caché des cigognes Elles ont frôlé l'extinction. Aujourd'hui, elles se portent mieux mais révèlent les excès de notre société, comme l'a découvert le photographe Jasper Doest.	46
EN COUVERTURE Japon. L'empire des traditions Des artisans au savoir-faire séculaire prisé des designers, des légumes anciens choyés comme des trésors, des bains en plein air qui rivalisent avec les meilleurs spas... Ici, on puise dans la culture et le patrimoine pour inventer l'avenir.	62
GRAND REPORTAGE L'apocalypse du Jourdain Au nord, le fleuve sacré est encore bleu. Au sud, quand il finit sa course dans la mer Morte, il n'est plus qu'un maigre ruisseau. Pourquoi ce désastre ?	108
LE MONDE EN CARTES Le palmarès du bonheur	126
GRANDE SÉRIE 2016 LA FRANCE, TERRE D'HISTOIRE La Normandie Omaha Beach, la cathédrale de Monet à Rouen, le trésor des Templiers à Gisors... Toute l'année, trois photographes de GEO explorent le passé vivant de l'Hexagone	128
LES RENDEZ-VOUS DE GEO	144
LE MONDE DE... Camille Laurens	150

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO



La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 144.

À LA TÉLÉ

En mai, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 144.



SUR INTERNET

GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



ENTRETIEN ET GARANTIE OFFERTS⁽¹⁾ SUR TOUS NOS MODÈLES JUSQU'AU 30 JUIN.

CELA FAIT ZÉRO SOUCI
POUR ZÉRO EURO.



VOLVO XC60 MOMENTUM.

À partir de **365 €*/mois⁽²⁾**

LLD** 36 mois et 45 000 km,
jusqu'au 30 juin 2016.

volvocars.fr

(1) Pour toute souscription d'un contrat de **Location Longue Durée pour une VOLVO neuve. Prestation Entretien-Garantie offerte et assurée par Cetelem Renting sur une durée maximale de 48 mois et 120 000 km. *Avec un premier loyer majoré de 6000€. (2) Exemple de loyer pour une Location Longue Durée sur 36 mois et 45 000 km pour la location d'une VOLVO XC60 D3 Momentum BM6 aux conditions suivantes : apport de 6000€ TTC, suivi de 35 loyers mensuels de 365€ TTC. Cette offre est réservée aux particuliers dans le réseau participant. Sous réserve d'acceptation du dossier **jusqu'au 30/06/2016** par le loueur Cetelem Renting, SAS au capital de 2010000€, 414 707 141 RCS Nanterre, 20, avenue Georges Pompidou, 92300 Levallois-Perret, N° ORIAS : 07 026 602 (www.orias.fr). Conditions sur volvocars.fr.

Modèle présenté : VOLVO XC60 D3 BM6 150 ch R-Design avec options peinture métallisée et jantes alliage Ixion II 20", 1^{er} loyer de 7900€, suivi de 35 loyers de 459€.

Gamme VOLVO XC60 : Consommation Euromix (L/100 km) : 4.5 à 7.7 - CO₂ rejeté (g/km) : 117 à 179.

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageurs. Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

JOB DE RÊVE ET VIRUS DU VOYAGE



Elisa et Max,
Bestjobers

|| Gagnants du concours du Meilleur job du monde en 2013, nous avons vécu une aventure extraordinaire en Australie. Depuis, nous avons quitté la photo de mode et le webmarketing pour nous consacrer à notre blog où se mêlent récits de voyage, images et vidéos. Amoureux de la nature, nous privilégions l'écotourisme et testons des hébergements insolites aux quatre coins du monde. Notre mantra : vous inspirer et vous faire rêver ! ||

bestjobersblog.com



Le cenote X-Batún, Yucatán, Mexique.



Un diable de Tasmanie, Currumbin Wildlife Sanctuary.

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

NAMIBIE : LA PISTE NOUS APPARTIENT !



En immersion dans le désert de Namibie juste après la sortie de Windhoek, la capitale.
 Chris Palette photos.geo.fr/member/21282-Chris-Palette



Jean-Nicole
Tiphagne

D'UNE DÉCLARATION D'AMOUR À L'AUTRE

A peine reçue, déjà avalée (en trois heures chrono) ou, plutôt, savourée ! Mais comment ai-je pu attendre si longtemps, bien que l'ayant lue épisodiquement dans divers endroits, pour m'abonner à votre revue ? Comme chantait Brassens : «Tout est bon chez elle, y a rien à jeter !» Avec un gros plus, quand même, pour la déclaration d'amour «Rome antique» de Philippe Ridet (n°445, mars 2016).



Audrey
@zo2rey
18 février 2016

La nature thérapie de l'âme... Me suis retrouvée dans cet édito de ce spécial #NouvelleZelande #voyage #rando #letsgo @EricMeyer_Geo @GEOfr



Debo Debo

L'Inde célèbre Holi, une transe multicolore (n°445)

Très belle fête depuis la nuit des temps... Le bleu pour la vitalité, le vert pour l'harmonie, l'orange pour l'optimisme et le rouge pour la joie et l'amour.



LES MEILLEURS VERRES SOLAIRES DEPUIS 1957

VINCENT CASSEL PORTE LE MODÈLE GLACIER EN ACÉTATE ET MÉTAL - COQUES LATÉRALES AMOVIBLES
VERRES MINÉRAUX HAUTE PROTECTION, TRAITEMENT BI-DÉGRADE MIROIR.

INTERVIEW EXCLUSIVE SUR VUARNET.COM

LAISSEZ L'INSPIRATION
VOUS CONDUIRE

Nouvelle **DS 4 OPÉRA BLUE**
Édition Limitée



440 €/MOIS*

SANS APPORT - SANS CONDITION
GARANTIE ET ENTRETIEN 3 ANS INCLUS

Peinture nacrée Bleu Encre - Pavillon bi-ton Blanc Opale
Projecteurs DS LED Vision - Jantes alliage
Pack navigation tactile avec DS Connect Box - Caméra de recul

DS préfère TOTAL

Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

* Exemple pour la LLD sur 37 mois et 30000 km d'une Nouvelle DS 4 PureTech 130 S&S BVM6 Opéra Blue neuve avec options jantes alliage 18" BRISBANE diamantées Noir + roue de secours galette; soit 37 loyers de 440 €. Contrat de garantie et entretien 36 mois et 30000 km [au 1^{er} des deux termes échu] inclus [valeur : 828 € TTC], conditions générales du contrat disponibles en point de vente. Montants TTC et hors prestations.



DS AUTOMOBILES

SPIRIT OF
AVANT-GARDE



DSautomobiles.fr

facultatives. Offre non cumulable, valable jusqu'au 30/06/16 réservée aux particuliers, dans la limite des stocks disponibles, dans le réseau Citroën/DS participant, et sous réserve d'acceptation du dossier par CREDIPAR/Citroën Financement, locataire gérant de CLV, SA au capital de 138 517 008 €, n° 317 425 981 RCS Nanterre, 12 avenue André Malraux 92300 Levallois-Perret. CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE NOUVELLE DS4: DE 3,7 À 5,9L/100KM ET DE 97 À 138 G/KM. Automobiles Citroën RCS Paris 642 050 199

FABRIQUÉE EN FRANCE

PHOTOREPORTER



DISTRICT DE YAMAL-
NENETS, RUSSIE

LA RUDE ROUTINE DE LA TOUNDRA

Dans leur enclos surveillé par ces femmes et ces enfants Nenets, un peuple nomade du nord-ouest de la Sibérie, des centaines de rennes attendent d'être triés : les mâles de plus de 4 ans seront castrés avant de regagner le troupeau. Les Nenets vivent sur un territoire grand comme la moitié de la France, balayé par des vents glacés qui font plonger le thermomètre à -40 °C en hiver. La photographe Alessandra Meniconzi a choisi de vivre plusieurs semaines à leurs côtés pour témoigner de leur mode de vie ancestral, étroitement lié aux rythmes de la nature. «Au début il n'a pas été facile de me faire accepter, car la vie quotidienne des Nenets est pleine de rituels et de tabous, surtout pour les femmes, se souvient-elle. Mais au bout de quelque temps, je me sentais parfaitement intégrée !»



Alessandra MENICONZI

Cette photographe italienne a pour spécialité les peuples autochtones isolés vivant dans les environnements les plus extrêmes.



ATLANTIQUE, AFRIQUE DU SUD

**LE GRAND BLANC
MONTRÉ SES DENTS**

On pourrait presque croire à un large sourire. «En réalité c'est la position de la bouche du requin lorsqu'il est détendu», explique le photographe Harry Stone, auteur du portrait de ce grand requin blanc. Il l'a saisi au moment où, attiré par une ligne d'appâts, il crevait la surface de l'océan au large de Gansbaai, au sud-est du Cap. Considérée comme le QG mondial de l'espèce, la zone est réputée pour accueillir, toute l'année, la plus grande concentration du prédateur tant redouté. Ce dernier est aujourd'hui décimé par la surpêche. Avec ce gros plan impressionnant, Harry espère contribuer à la protection de ces animaux et montrer à quel point ils sont visuellement stupéfiants. «L'agressivité qui transparaît dans la plupart des photos que l'on fait d'eux ne correspond qu'à une facette de leur comportement», plaide-t-il.

**Harry STONE**

Spécialiste du monde marin, ce photographe britannique vit en Afrique du Sud, où sa fascination pour les requins ne cesse de croître.







DÉSERT D'ATACAMA, CHILI

UNE FÉERIE D'ARGILE
ET DE LUMIÈRE

Soudain, les premiers rayons du soleil ont illuminé La vallée de la Mort, dans la région d'Atacama. «Le site, à 2 500 mètres d'altitude, est constitué de crêtes d'argile et de sel sculptées pendant des siècles par la pluie et le vent», explique le Français Jean-Michel Lenoir. En repérage sur place pour une agence spécialisée dans le voyage photo, il était aux premières loges : voyant le jour sur le point de se lever, il s'était engagé sans tarder sur un sentier chaotique pour ne rien manquer du spectacle. «Le temps de sortir le matériel, les premières lueurs ont embrasé les murailles ocre, étirant les ombres sur le sable, se souvient-il. Je n'ai pu prendre que six clichés, car le soleil monte très rapidement à cette latitude et il écrase les couleurs.» Mais, si bref que fut l'instant, l'émotion était intense.



Jean-Michel LENOIR

Attrié par les grands espaces, ce photographe français qui se qualifie de «contemplatif» a deux passions : la nature et la lumière.





Sous l'effet du réchauffement climatique, le sud du Royaume-Uni a vu se multiplier les vignobles (ici celui de Bodiam Castle, dans le Sussex), tandis que la qualité de ses vins pétillants ne cesse de progresser.

Les bulles anglaises se font mousser

Mettre une bouteille de blanc de blanc du Kent au frais pour l'apéritif ou se retrouver autour d'un verre de Sussex pétillant est en train de devenir courant pour les Britanniques. Au point que le rituel national du scotch a du souci à se faire. Shocking ? En tout cas, pas étonnant, vu la progression spectaculaire de la viticulture au Royaume-Uni. Entre 2008 et 2014, les vignobles ont plus que doublé, passant de 900 à 2 000 hectares. La production, elle, a doublé en un temps plus court encore, puisque 6,3 millions de bouteilles ont été mises sur le marché en 2014, contre trois millions en 2011. Localisées surtout dans les comtés du sud (Kent, Surrey, Hampshire, Dorset...), les vignes, plantées, depuis une quinzaine d'années, par une poignée de passionnés, ont bénéficié de l'élévation des températures – un degré en moyenne depuis les années 1980 – ce qui, en viticulture, fait une grande différence. Mais le climat

n'explique pas tout. «Certains sols calcaires sont très proches de ceux de la Champagne ou de la région de Chablis», explique Gérard Basset, meilleur sommelier de France 2010. Le pinot noir, le chardonnay et le pinot meunier – les cépages qui dominent la production de champagne en France – s'y sont bien adaptés. Conséquence, la production anglaise concerne aux deux tiers des vins pétillants, dont raffolent les Britanniques. Et la qualité ? «Elle est au rendez-vous et va continuer à augmenter», prophétise Gérard Basset qui a constaté que les bulles anglaises rivalisaient sans problème avec de bons champagnes français. Des bulles fines et délicates, une belle acidité, des arômes équilibrés... tout cela se paye et pour une bouteille de Nyetimber, de Ridgeview ou de Langham, les amateurs sont prêts à débourser quarante euros, voire plus. Pour l'heure, peu de vins *made in England* se frayent une place à l'étranger : 95 % d'entre eux sont consommés par les sujets de Sa Majesté. A l'inverse, les champagnes français sont toujours prisés outre-Manche, leur premier marché à l'export, avec 32,6 millions de bouteilles vendues en 2014. En ce qui concerne les vins rouges, dont les tanins exigent plus de soleil, le climat anglais n'est pas encore «mûr». Mais si le réchauffement climatique s'amplifie, une nouvelle révolution n'est pas à exclure. ■



Jean Rombier

PEUGEOT 208 STYLE

ELLE RÉVEILLE L'ÉNERGIE QUI EST EN VOUS



© BETC - Agence nationale PEUGEOT 552 141 505 FICP Public

à partir de

159 €⁽¹⁾/MOIS
après un 1^{er} loyer de 2 100€

3 ANS D'ENTRETIEN INCLUS
SANS CONDITION DE REPRISE

PEUGEOT i-COCKPIT | MOTEURS PureTech | ACTIVE CITY BRAKE⁽²⁾

PEUGEOT recommande TOTAL. Gamme 208 y compris Business : consommation mixte (en l/100 km) : de 3 à 5,4. Émissions de CO₂ (en g/km) : de 79 à 125. Consommation urbaine (en l/100 km) : de 3,6 à 7. Émissions de CO₂ (en g/km) : de 79 à 125. Consommation extra-urbaine (en l/100 km) : de 2,7 à 4,6. Émissions de CO₂ (en g/km) : de 79 à 125.

(1) En location longue durée (LLD) sur 37 mois et pour 30 000 km. Exemple pour la LLD d'une Peugeot 208 Style 1,2L PureTech 82ch neuve hors options, incluant 3 ans d'entretien. **Modèle présenté :** Peugeot 208 Allure 5P 1,2L PureTech 82 BVM5 options peinture métallisée, jantes 16" TITANE noir brillant, toit panoramique en verre, pack de personnalisation extérieur Menthol White : **201 €/mois après un 1^{er} loyer de 2 500 €.** Montants exprimés TTC et hors prestations facultatives. Offre non cumulable valable du 02/05/16 au 30/06/16, réservée aux particuliers pour toute LLD d'une Peugeot 208 neuve dans le réseau Peugeot participant, sous réserve d'acceptation du dossier par PEUGEOT FINANCE – Loueur : CREDIPAR, SA au capital de 138 517 008 €, RCS Nanterre n° 317 425 981 – 12, avenue André-Malraux, 92300 Levallois-Perret. Le PCP Entretien Plus peut être souscrit indépendamment de toute LLD aux conditions disponibles dans le réseau Peugeot participant. (2) En option ou indisponible selon version.

PEUGEOT 208 STYLE

MOTION & EMOTION



PEUGEOT



Le cocktail amer des Vénitiens

De l'eau dans du vin ? Voilà une idée bien saugrenue. Et pourtant, c'est ce geste presque sacrilège qui a donné naissance au cocktail culte de la Vénétie : le spritz. Ce mélange douxamer aux bulles fines et aux couleurs chaudes, entre l'orange vif et le rouge ambré, est le fruit d'un heureux hasard. Tout commença à l'aube du XIX^e siècle, alors que le nord de l'Italie était sous l'emprise de Vienne. Les sujets de la maison de Habsbourg, négociants, diplomates ou militaires, prirent leurs aises dans la lagune de Venise et ses alentours. Dans les tavernes de la Sérénissime, les soldats autrichiens réclamaient du vin local, souvent pétillant. Mais il était trop fort pour leurs gosiers, accoutumés à la bière. Les tennanciers avaient donc l'habitude d'«asperger» (spritzen en allemand) d'eau plate leurs verres de rouge ou de blanc. C'est ainsi que naquit le spritz, et c'est toujours ainsi qu'on le déguste, liscio (nature), dans les régions de Trieste et d'Udine ou dans certains pays d'Europe orientale, comme la Hongrie ou la

Roumanie. Mais en Vénétie, la recette s'est sophistiquée au fil du temps. D'abord grâce à l'apparition des siphons d'eau de Seltz, permettant de gazéifier le vin. Ensuite et surtout, grâce à la création de bitters, ces liqueurs amères où ont infusé des agrumes, des herbes, des écorces et des racines.

Depuis, l'authentique spritz de Venise, amoureusement surnommé sprissetto, se compose d'une touche d'eau pétillante, d'une bonne dose de prosecco – un vin blanc effervescent produit près de Trévise – et d'une rasade de bitter. A peine les premiers rayons du printemps illuminent-ils la cité des Doges que le cocktail est partout : sur les terrasses de la place Saint-Marc, dans les cafés qui bordent le Grand Canal, et surtout dans les bacari, ces bistrots populaires à l'écart des coins touristiques, dans les ruelles du Dorsoduro et de Castello, où il s'accompagne de cicchetti, les tapas à la mode vénitienne : olives farcies, sopressa (salami), calmars frits... Pourtant, il a fallu des décennies pour que cette boisson conquière les Français. Pas de miracle, mais un plan marketing efficace du distributeur de l'Aperol, l'un des bitters qui permet de concocter le spritz. Résultat : 10 000 litres de cette liqueur exportés dans l'Hexagone en 2011... mais 750 000 en 2015. Une stratégie d'invasion digne d'une armée autrichienne ! ■

Carole Saturno

ALCHIMIE ET FANTAISIE

Par verre, compter six centilitres de prosecco, quatre de bitter et un trait d'eau de Seltz, le tout couronné d'une rondelle d'orange et d'une olive verte : la recette du spritz veneziano a été officiellement codifiée en 2011 par l'Association internationale des barman (IBA). Pourtant, les formules varient encore légèrement selon l'estaminet où il est servi, et surtout selon le choix de la liqueur : Aperol (spritz dolce) pour une robe safranée et des notes sucrées, Campari (spritz bitter) pour une teinte carmin et une amertume prononcée, ou Cynar pour une coloration plus sombre et plus de fantaisie, grâce à une dominante d'artichaut. Le secret des Vénitiens ? Le Select, un amer confidentiel mais très équilibré en bouche, dont la composition est jalousement gardée.

NOUVEAU

Lindt EXCELLENCE



ABRICOT INTENSE

La rencontre de la puissance et de la douceur



« Nous vous convions à l'élégant mariage d'un fin chocolat noir délicieusement intense aux abricots les plus délicats. À cette union et aux notes acidulées s'ajoutent, comme autant d'inclusions précieuses, des amandes à la finesse incomparable. Une intense harmonie qui bouleversera vos papilles. » Les Maîtres Chocolatiers Lindt.

LINDT EXCELLENCE. L'ULTIME PLAISIR. SI FIN. SI INTENSE.

www.lindt.com



POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE. WWW.MANGERBOUGER.FR

LES MIGRANTS



EXPOSITION

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR

Les frontières «en dur» existent depuis des siècles. La Grande Muraille de Chine, le mur d'Hadrien, par exemple : à l'entrée de l'exposition du Palais de la Porte Dorée, ces deux-là s'affichent sur toute une cloison. Et aujourd'hui, les matérialisations des limites fixées par les Etats se multiplient, comme entre Israël et les territoires palestiniens, l'Inde et le Bangladesh... Et pourtant. Entre 1860 et 1914, on pouvait voyager en Europe sans papiers. Ensuite, le XX^e siècle a vu de nombreuses clôtures s'élever, puis «en 1989, on a pensé que la chute du mur de Berlin annonçait la libre circulation des hommes et des marchandises», remarque Hélène Orain, directrice du musée. Mais depuis quinze ans, cette utopie s'est fracturée. Objets personnels et témoignages vidéos soulignent à quel point ces séparations entre deux pays bouleversent la vie des habitants. Ainsi, ce ticket de tram qui avait

permis à une famille d'aller à Berlin-Ouest, le 12 août 1961, la veille de la construction du mur, et qu'elle a conservé dans l'espoir d'un trajet retour. Faisant le pont avec l'actualité, le parcours de l'exposition donne à réfléchir sur la crise des migrants. Face aux unes des journaux du monde entier, qui présentent ce mouvement comme un raz-de-marée, Hélène Orain rappelle que «l'afflux des réfugiés de l'ex-Yougoslavie en 1995 était du même ordre et que l'Union l'a absorbé et l'a même oublié». Et d'enfoncer le clou : que pèse le million d'arrivants face à une population de 500 millions de citoyens ? ■

Faustine Prévot

«Frontières», au Palais de la Porte Dorée, à Paris, jusqu'au 3 juillet.
Contact : histoire-immigration.fr/musee



DVD

Iraniens modèles à Stains

De l'exil de ses parents iraniens dans les années 1980 et de leur intégration réussie, Kheiron tire une fable émouvante et hilarante. Prison pour son père qui a refusé de goûter au gâteau d'anniversaire du shah, éducation sexuelle menée par sa mère (Leïla Bekhti) à Stains auprès d'Africains polygames et de musulmans pudiques... Kheiron endosse le rôle de son père, juriste devenu médiateur dans les cités. Un premier film qui donne à voir la banlieue à la fois avec des lunettes roses et une grande acuité.

Nous trois ou rien, de Kheiron, éd. Gaumont, 19,99 €.



ROMAN

Lumières de l'exil

 La Havane, 2007. Le fils d'un immigré juif polonais confie une étrange mission au détective Mario Conde : trouver ce qui est advenu d'une toile de Rembrandt volée à sa famille. Leonardo Padura, l'écrivain qui n'a jamais quitté Cuba, tisse un polar profond sur l'exil et le libre arbitre qui prime sur l'appartenance communautaire.

Hérétiques, de Leonardo Padura, éd. Points, 8, 95 €.

DOCUMENT

Entre deux mondes

 Il s'est glissé dans la peau d'un Pachtoun qui rêve d'Europe. Parti du Pakistan, le reporter Arthur Frayer Laleix met au jour des zones grises, codifiées et difficiles, où Afghans, Ghanéens, Bangladais... sont en «transit durable», en Turquie et à Calais. Un flux que les personnels des ambassades ou d'Europol ont avoué ne pas pouvoir arrêter.

Dans la peau d'un migrant, d'Arthur Frayer-Laleix, éd. Fayard, 18 €.

SUR LE WEB

La jungle à l'œuvre

 La beauté fleurit partout, même dans des rues délabrées de Calais.

Banksy, le street artist qui dissimule son identité, expose sur son site les fresques réalisées en hommage aux migrants. Et le collectif ART in the Jungle publie les créations des occupants du camp et de ceux qui les suivent.

banksy.co.uk/out.asp
et : calaisjungle.weebly.com

AVEZ-VOUS VRAIMENT BESOIN DE 21 900 L D'EAU PAR AN POUR VOUS BROSSER LES DENTS ?



UTILISER UN SIMPLE GOBELET
C'EST JUSQU'À 95% D'EAU ÉCONOMISÉS*.



Vademecum soutient également le mouvement citoyen "Graines de Vie" pour la sauvegarde des variétés fruitières et potagères menacées de disparition. Des graines à la plante, de la plante au dentifrice, du dentifrice à la salle de bain... **Vademecum s'engage aussi bien pour votre hygiène dentaire que pour la planète.**



Retrouvez notre programme sur www.CultivonsUnMeilleurBrossage.com

DÉCOUVERTE



Lacs, rivières, toundra...
L'été, ici, la nature est reine.
Ce décor lunaire fait partie
du parc national des Pingualuit,
dans le nord du Nunavik.
En hiver, la glace recouvre tout.



VOYAGE AU NUNAVIK, LE «PAYS
OÙ VIVRE» DES INUITS. UN PARADIS
ARCTIQUE PRÉSERVÉ, AU CANADA.

LE QUÉBEC BORÉAL

PAR ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI (TEXTE) ET PATRICK CHAPUIS (PHOTOS)





L'ŒIL DE CRISTAL
RENFERME DES EAUX
PARMI LES PLUS
PURES DE LA PLANÈTE

Des contours parfaits et une eau limpide ont valu son surnom à ce lac du parc des Pingualuit, formé dans un cratère créé par l'impact d'une météorite il y a 1,3 million d'années. Seule la pluie alimente ce réservoir de 240 m de profondeur, où ne vit qu'une espèce de poisson, un omble cannibale.

DANS LA BAIE
D'UNGAVA, LE BALLET DES
AURORES BORÉALES
ENFLAMME LES TÉNÈBRES

Les Inuits appellent arsanit ce phénomène céleste visible lors de la nuit polaire, entre les mois d'août et de mars. Les Nunavimmiuts, habitants du Nunavik, voient dans ces danses spectrales l'esprit des défunts éclairant la route des voyageurs. Gare à ne pas siffler à leur vue, au risque de disparaître...







DÈS L'ENFANCE,
LES FEMMES PERPÉTUENT
L'ART INUIT DES
CHANTS DE GORGE

Les plus jeunes ont 8 ans mais produisent des sons gutturaux imitant les cris des animaux, le bruit du vent, de la mer ou le craquement de la glace... Chaque année en août, à Kuujuaq, la «capitale» du Nunavik, elles se livrent à des joutes vocales et doivent tenir le plus longtemps possible... Sans rire.







À PROXIMITÉ DES RIVIÈRES, L'OURS NOIR VIENT CONCURRENCER LES PÊCHEURS

Friands d'omble chevalier, un poisson à la chair saumonée, les ours noirs fréquentent les berges de la rivière Koroc, dans le parc national de Kuururjuaq. Immense sanctuaire sauvage, le Nunavik est aussi le territoire des ours polaires, des loups, des renards, des caribous et des bœufs musqués.

LA RÉGION, GRANDE COMME L'ESPAGNE, COMPTE SEULEMENT 11 000 HABITANTS, ROMPUS À LA VIE RUDE

Abord du Twin Otter, la température a chuté. Le petit avion d'Air Inuit survole les monts Torngat, en se frayant un passage à travers les nuages qui se sont formés autour du plus haut pic du Québec, le mont d'Ibertville, haut de 1 650 mètres. Une légende inuite raconte que ces sommets sacrés étaient autrefois habités par des esprits maléfiques, les Tuurngait, qui se prélassaient nus sur un radeau de glace et dévoraient les chasseurs. Il faut avoir le cœur bien accroché, et une bonne météo, pour franchir ce massif qui se dresse à la pointe nord du Labrador. Puis c'est la toundra. A perte de vue. En cette matinée d'été, elle brille de mille feux ocre, tachetée ça et là du bleu éclatant des lacs.

Le Nunavik ne se laisse pas facilement conquérir. Territoire inuit du bout du monde, il est situé aux confins arctiques du Québec, au-delà du 55° parallèle. Moins 30 °C en moyenne en hiver, 12 °C en été, quand le thermomètre est clément... Le voyage par les airs est le seul moyen d'y accéder, depuis Montréal, à 1 400 kilomètres au sud, car aucune route ne relie le Nunavik au reste de la Belle Province. Cet espace immense (507 000 kilomètres carrés, l'équivalent de l'Espagne) ne compte que 11 000 habitants, à 90 % inuits, les Nunavimmiuts, répartis entre quatorze villages disséminés sur le littoral. Une petite communauté rompue à la vie rude, qui s'active pour sauver ses traditions et promouvoir son principal atout : ses paysages. Au Nunavik, le «pays où vivre» en inuktitut, la nature est un paradis vierge, un patchwork de toundra, de forêts boréales, de lacs, de rivières poissonneuses, de glaciers et de mystérieux cratères.

Le Twin Otter se pose au beau milieu du parc national de Kuujjuaq, qui s'étend de la baie d'Ungava jusqu'au mont d'Iber-

ville. La région était autrefois traversée par les Inuits et les Naskapis du Labrador, qui apportaient leurs fourrures de renard aux postes de traite de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, fondée en 1670. Les marchands anglais les leur échangeaient contre des armes et des produits manufacturés, jusqu'à ce que le marché s'effondre, à la fin du XVIII^e siècle. Aujourd'hui, le Nunavik s'enorgueillit d'administrer trois parcs nationaux (voir carte), créés grâce à la volonté d'autochtones et d'autres Canadiens, soucieux d'ouvrir au monde cette terre méconnue.

Cheveux gris en broussaille et peau parcheminée, Willie Annanack, 62 ans, garde-pêche dans le parc, se dirige vers les chutes Korluktok. Ici, mieux vaut prévoir moustiquaires sur le visage,

gants et répulsifs – la toundra estivale regorge d'insectes voraces. Tout en observant des traces d'animaux sur le sol, Willie raconte. Il a vu son premier qallunaaq, homme blanc ou littéralement «gros sourcils», atterrir en hydravion sur la rivière Koroc en 1958. «J'avais 4 ans, explique-t-il. A l'époque, on nomadisait encore. Puis, à 10 ans, on m'a envoyé à l'école en ville. Quand je suis revenu chez moi, je ne savais plus ni chasser ni couper la viande.» Alors il est devenu garde-pêche, pour reprendre contact avec la nature. Il est également délégué de son village, Kangiqsualujuaq, auprès de la Société Makivik. Cette organisation, créée en 1978, a pour mission de représenter les Inuits du Nunavik auprès des gouvernements québécois et canadien et de gérer les indemnités reçues par la communauté. Quoique sans but lucratif, c'est une entreprise florissante, qui possède deux compagnies aériennes (dont Air Inuit) et gère des activités de transport maritime, de pêche ou de construction tout en militant pour une plus grande autonomie des Nunavimmiuts.

REPÈRES

UN ENVIRONNEMENT SOUS SURVEILLANCE



Des icebergs flottent toujours au large du détroit d'Hudson. La plupart d'entre eux viennent du Groenland.

Dans la baie d'Hudson, les chercheurs de l'université de Laval ont observé un réchauffement de 2 °C depuis quinze ans. Conséquences : la glace hivernale tarde à se former, réduisant la période de chasse pour les ours polaires ; la fonte du pergélisol, le sol gelé en profondeur, entraîne des affaissements de terrain ; des espèces inhabituelles dans la région apparaissent, telles que les rouges-gorges et les orignaux, qui remontent du sud. Selon le quotidien québécois *Le Devoir*, Kuujjuaq, la «capitale» du Nunavik, a enregistré, en août 2014, sa première canicule avec plus de 30 °C pendant trois jours (contre 12 °C en moyenne habituellement). Autre motif d'inquiétude : cette zone située à la croisée des vents venus d'Europe et d'Amérique du Nord concentre des polluants (mercure, PCB...) qui se retrouvent dans les poissons consommés par les Inuits. Les chercheurs de Laval ont alerté l'Organisation mondiale de la santé sur ce problème, qui a des effets neurologiques dévastateurs pour les enfants.



Une péninsule aux confins arctiques du Canada

Le Nunavik, qui fait partie du Québec, n'a pas de statut d'autonomie, contrairement au territoire canadien du Nunavut voisin. 90 % de ses 11 000 habitants sont des Inuits, sédentarisés depuis les années 1960 dans quatorze villages sur la côte. Pour développer le tourisme et protéger les sites, trois parcs nationaux y ont été créés. Le dernier, Tursujuq (ouvert en 2013), est le plus grand du Québec. Il se trouve sur le territoire traditionnel des Indiens Cris, qui sont les seuls, avec les Inuits, à avoir le droit d'y chasser, notamment le beluga.

Au creux de la vallée, un vrromissement puissant annonce les chutes, chargées de l'eau des glaciers des monts Torngat. La rivière Koroc abonde en poissons succulents, comme l'omble chevalier, dont la chair tendre et saumonée n'attire pas que les pêcheurs... Alors que Willie garde l'œil sur sa ligne, un ours noir apparaît sur la rive opposée. L'animal marche tranquillement au bord de l'eau, en ignorant les intrus. Les ours sont d'excellents nageurs, explique Willie. Ils peuvent traverser le moindre rapide en un clin d'œil. Le soir venu, tout en dépeçant de gros morceaux de caribou que son cousin lui a vendus, une femme raconte l'attaque dont elle a été victime, enfant. «C'était en 1978, dit-elle. Un ours polaire affamé rôdait dans notre village. Quand il m'a vue, il m'a poursuivie. J'ai été sauvée in extremis. Les hommes l'ont abattu. Je porte encore la marque de ses trois griffes sur le corps, pourtant j'ai beaucoup pleuré sa mort.» Randall Morgan opine. Toujours de bonne humeur, ce guide inuit de 19 ans a déjà fait plusieurs rencontres avec la faune arctique. Peu attiré par la ville ou les jeux vidéo qui accaparent ses copains, il est heu-

reux de travailler pour le parc. «Ce sont mes grands-mères qui m'ont appris à chasser et survivre dans l'Arctique», explique-t-il.

Ici le taux de chômage des jeunes est de 19 %, le double du Québec. «Nous aimerais en embaucher plus dans le tourisme, souligne Charlie Munick, 42 ans, le directeur du parc. Ce travail pourrait les aider à se motiver au lieu de dépendre des aides sociales. Désormais l'argent a remplacé tous les plaisirs. Même partir à la chasse est devenu payant. Ce n'est pas ainsi que nous vivions.» Comme leurs voisins du Nunavut, les autochtones ont vu leurs traditions s'effacer peu à peu. Les années 1940 à 1960 ont été marquées par des famines et une politique drastique de sédentarisation dans quatorze villages créés de toutes pièces. Un millier de huskies, les chiens de traîneaux, ont été abattus sur ordre du gouvernement, sous prétexte qu'ils avaient la rage. Depuis, la loi contraint leurs propriétaires à les museler et à les enchaîner, alors qu'ils sont faits pour vivre au grand air. Fin d'une époque. «J'ai quatre enfants, dit Willie. Même si j'encourage leurs études, je regrette ***

PHOQUES BARBUS OU ANNELÉS, MORSES, BELUGAS... ICI, ON PÊCHE DE TOUT POUR REMPLIR LE FRIGO

••• de ne pouvoir leur apprendre tout ce que je sais sur notre mode de vie traditionnel. Nos sorties en forêt sont limitées au week-end. C'est insuffisant, ils ne connaissent plus que la "ville".»

Le spectacle de la nature est pourtant extraordinaire. En cette soirée d'août, les aurores boréales entrent en scène. Elles surgissent derrière les montagnes, traînées blanches qui s'élancent dans le ciel étoilé. Parfois elles disparaissent ou tournent dans un ballet irréel de faisceaux verts et roses. Pour les Inuits, ces danses spectrales incarnent l'esprit des morts agitant un rideau de lumière au firmament, pour éclairer la route des voyageurs.

Dans la baie d'Ungava, le village de Willie, Kangiqsualujuaq, 700 âmes, vit autour de la coopérative. Ce système de gestion communautaire, hérité du partage traditionnel des produits de la chasse, est commun aux quatorze villages du Nunavik. Le supermarché Northern Coop sert aussi de bureau de poste, d'agence de voyages et de banque. Dans les rayons, on trouve des produits venus du sud du Québec, à des prix parfois deux fois plus élevés qu'à Montréal en raison du coût du transport aérien. Seules les boissons alcoolisées sont introuvable. Ici, l'alcool a été interdit à la vente, même si on peut s'en faire livrer via la poste, par avion. Outre l'alcoolisme, les Inuits sont confrontés à des problèmes de surpoids liés à une alimentation copiée sur le modèle américain. «Désœuvrés, les jeunes ont tendance à rester chez eux avec des paquets de chips», ironise David Annanack, le maire du village.

La chasse et la pêche restent pourtant ici des activités essentielles. David Annanack savoure un poisson grillé devant son tupik, la tente inuite qui lui sert de résidence secondaire plantée à quelques kilomètres du village, sur une plage de rochers noirs. D'anciens campements nomades, simples cercles de pierres dans lesquels on dressait la tente en peau de phoque, ont laissé leur empreinte dans les parages. «Nous adorons toujours chasser et cueillir des baies, ce sont les passe-temps favoris des Inuits», explique David en ramassant des aqpiks, des sortes de mûres arctiques. Il dispose sur une pierre chaude des morceaux d'omble

La pêche, comme la cueillette des baies en été, reste une des activités favorites des Inuits. Ici, une famille s'apprête à se régaler de cet omble chevalier découpé à l'aide du ulu, le couteau traditionnel, à la lame taillée dans l'ardoise.



chevalier et de pommes de terre tranchés à l'aide du ulu, le couteau ancestral à la lame d'ardoise et au manche en bois de caribou. Le soleil se couche sur la baie. En hiver, cette immensité bleue se transformera en plateforme glacée, sillonnée par des motoneiges. Un paradis pour les chasseurs. «On y pêche de tout, explique David. Des phoques barbus ou annelés, des morses, des belugas, sans oublier les moules qu'on récolte à marée basse entre deux blocs de banquise. C'est grâce à cela que nous remplissons le frigo de la coopérative. Sans glace, nous péririons tous.»

A 160 kilomètres à l'ouest, Kuujuaq, la «capitale» du Nunavik, 2 500 habitants, honore les traditions à sa façon. Le festival Aqqipik Jam bat son plein. Chaque année, pendant trois jours, sont organisés des concerts et des jeux. En haut d'une falaise surplombant la mer, deux petites filles emmitouflées dans des manteaux de fausse fourrure blanche se font face et commencent à émettre des sons gutturaux. La séance est interrompue par leurs éclats de rire. Puis les voix prennent de l'assurance et l'on entend avec stupéfaction ces enfants de 8 ans chanter comme de vieux chamans. «Il y a beaucoup de chanteuses de gorge mais celles-ci sont particulièrement douées», s'enorgueillit la mère de l'une d'elles. Sa fille, Annie Lock, a appris par amusement à pratiquer ces jeux vocaux venus du fond des âges, qui imitent les bruits des animaux et de la nature. «La

compétition consiste à chanter le plus longtemps possible, explique la petite Annie. Ce sont des sons bizarres alors il ne faut pas rire !» Le soir, les festivitaires assistent à des concerts de banjo, de country et même de hard rock, joué par les Northern Haze, un groupe inuit devenu célèbre au Canada dans les années 1970. La salle du centre culturel est remplie d'enfants cavalant dans les gradins, une sucette fluo à la main. Le festival rassemble toutes les générations et toutes les couleurs du métissage canadien, peaux foncées ou blanches, yeux verts ou bridés, cheveux noirs ou blonds comme les blés. Tous s'expriment en inuktitut en plus de l'anglais (rares sont ceux qui parlent le français, langue officielle du Québec). «La Société Makivik et •••



Autriche.

Des vacances actives de rêve



Destination authentique, l'Autriche vous invite à pratiquer de multiples activités et vous réserve d'intenses moments de plaisir. Ici, l'été est magique !

Entre paysages à couper le souffle et culture aux multiples facettes, l'Autriche, hospitalière et conviviale, est une destination idéale pour passer des vacances actives et relaxantes. Venir en Autriche, c'est partager des instants uniques en pleine nature. Vous y pratiquerez une foule d'activités, notamment de magnifiques randonnées à pied ou à vélo dans un environnement préservé. De plus, l'Autriche conjugue à la perfection bien-être, gastronomie, fêtes et animations. Au cœur des Alpes, le Tyrol offre des images de rêve qui laissent des souvenirs enchanteurs. Cette région, sportive et festive, favorise la détente à travers la pratique d'activités physiques et le bon air des montagnes : de quoi faire le plein d'énergie. Enfin, la patrie de Mozart et de Klimt offre une palette de découvertes historiques et artistiques, avec de remarquables cités, châteaux et musées. www.austria.info



Alpbachtal Seenland : le « Tirol pur ! »

La région de l'Alpbachtal Seenland, entre les Alpes de Kitzbühel et la chaîne du Rofan, vous propose cet été de faire l'expérience du « Tirol pur ! ». Cette partie du Tyrol regroupe d'authentiques villages, dont Alpbach considéré comme le plus beau village d'Autriche. Autant de lieux de villégiature privilégiés pour partir faire des randonnées au cœur de magnifiques paysages de montagne. Découvrez Rattenberg, la plus petite ville du pays, avec sa zone piétonne médiévale. Avec l'AlpbachtalSeenlandCard, chaque hôte bénéficie de nombreuses prestations gratuites dès la première nuitée : montée avec le Sommerbergbahnen de l'Alpbachtal et du Wildschönau, accès aux lacs du Tyrol, entrées dans différents musées, trajets en bus, programme d'activités...

Info + bienvenue@alpbachtal.at - www.alpbachtal.at/fr



Innsbruck, la capitale des Alpes

Innsbruck et ses villages de charme bénéficient d'une situation unique. En 20 minutes à peine, il est possible de passer d'un superbe centre-ville médiéval à la terrasse ensoleillée d'un restaurant à 2 000 mètres d'altitude. Au programme : des randonnées dans des paysages à couper le souffle, à vivre à deux, entre amis ou en famille, tous les plaisirs du shopping, la découverte de musées passionnantes, la possibilité de savourer les délices de la nouvelle gastronomie autrichienne dans un restaurant typique ou une auberge traditionnelle... Et puis, en juillet, le Festival de musique ancienne, l'Eté de la Danse ou les Concerts Promenades sont des manifestations incontournables. La capitale des Alpes séduit et comble tous ses visiteurs.

Info + office@innsbruck.info - www.innsbruck.info

OR, ARGENT, NICKEL... LA RICHESSE DU SOUS-SOL ATTIRE LES COMPAGNIES MINIÈRES

••• le gouvernement régional ont obtenu en 1973 que l'inuktitut soit intégré au programme scolaire», explique Jobie Tukkiapik, le président de Makivik. Son élégant bureau est décoré de photos d'archives : les premiers avions d'Air Inuit, qu'il a lui-même pilotés ; la signature de la Convention de la Baie-James et du Nord Québécois en 1975, un traité historique visant à protéger les intérêts et la culture des communautés autochtones ; ou encore la création du parc national des Pingualuit, dans le nord du Nunavik : «Ce parc a été pensé par des Inuits dans les années 1970, dit-il avec fierté. Le projet a mis trente ans à aboutir, mais il reste le symbole de notre lutte pour l'environnement.»

Léger comme une libellule, l'hélicoptère survole l'immense plaine arctique où circulent caribous et bœufs musqués. A lui seul, le troupeau de caribous de la rivière aux Feuilles, la plus grande harde du Québec, compte plus de 400 000 têtes. Au loin, scintillent les eaux glacées du détroit d'Hudson. Escale à Kangiqsuajuaq, 500 habitants. La présence d'un iceberg gigantesque qui dérive dans le détroit tranche avec les maisons bien alignées de ce village minier, avec son terrain de golf. L'hélico redécolle en direction de la star du Nunavik : le cratère des Pingualuit. Ce joyau bleu cobalt, baptisé l'Œil de cristal, apparaît au milieu d'une lande lunaire jonchée de roches noires. Un trou



Faute de routes bitumées, c'est en quad que cette famille inuite circule autour de son village, Kangiqsuajuaq, dans le nord-est du Nunavik. Cette bourgade isolée de 700 habitants, vit autour de son supermarché qui fait aussi office de poste et de banque.

de 3,4 kilomètres de diamètre, créé il y a 1,3 million d'années par la chute d'une météorite. Ce trésor naturel abriterait aussi une espèce de poissons... cannibales. D'après les scientifiques, ces ombles à grosse tête et corps minuscule ne peuvent se nourrir qu'en s'entre-dévorant, car les eaux du lac sont si profondes et glaciales qu'elles abritent peu d'organismes vivants. «Je ne sais pas si ça se mange, en tout cas nos ancêtres ne sont jamais venus pêcher ici !» s'exclame

Noah Annahatak, la quarantaine, l'un des guides du parc. Noah possède un élevage de dix-neuf chiens et porte en hiver les habits et les bottes en peau de phoque cousus par sa femme. «Nos ancêtres venaient camper ici comme nous pour admirer la forme extraordinaire du cratère», dit-il en montrant des cercles de pierres au bord du lac.

Le soleil se couche au milieu d'un champ de linajettes, des joncs dont les plumeaux blancs brillent comme des flocons de neige. Noah a confié à son fils l'élevage des huskies. «Je veux qu'il ait un travail, proche de la nature, précise-t-il. Vous voyez ce nuage jaune qui flotte au loin ? C'est la mine Raglan.» Il pointe du doigt un gisement de nickel et de cuivre, exploité depuis 1997. La région Nord-du-Québec, et le Nunavik en particulier, connaît un boom minier sans précédent. Or, cuivre, argent, nickel, cobalt, fer, zinc... le sous-sol est si riche que le gouvernement québécois y prévoit l'ouverture de dix nouvelles mines, qui pourraient créer 4 000 emplois. Mais «ces grands projets d'extraction nécessitent une main-d'œuvre spécialisée, généralement importée du sud», souligne Jonathan Blais, chercheur en sciences politiques à l'université de Laval. Les habitants de Kangiqsuajuaq s'inquiètent surtout d'une possible contamination des lacs et donc des poissons, base de leur alimentation. «Nous avons l'eau la plus pure du monde ; que diront de nous les générations futures si on la pollue ? demande Noah Annahatak. «Seuls le vent et la glace sont maîtres», disaient les anciens. Alors chacun ici espère qu'ils vont le rester, et que seront préservées les inestimables ressources de l'Arctique. ■

REPÈRES

LES CONSEILS DE NOS REPORTERS

QUAND PARTIR ?

L'été, pour découvrir les paysages et l'incroyable bestiaire du Nunavik. L'hiver tentera les amateurs de balades en traîneau, armés contre le blizzard et la nuit polaire.

COMMENT VISITER ?

Air Inuit et First Air relient quotidiennement Montréal au Nunavik

(entre 1 450 et 2 000 € l'aller-retour) et des services aériens réguliers sont assurés entre les villages. Des tarifs intéressants sont proposés quand on prend un forfait.

OÙ DORMIR ?
Sous la tente ou l'igloo pour les intrépides, ou dans un hôtel des coopératives du

Nunavik. Un bon moyen de faire connaissance avec des Inuits.

AVEC QUI PARTIR ?
Divers forfaits sont proposés dans les parcs et via Aventures Inuit, qui promeut la culture autochtone avec des séjours sur mesure.

CONTACTS
parcsnunavik.ca
aventuresinuit.com

Alissa Descotes-Toyosaki



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR BIT.LY/GEO-PHOTOS-NUNAVIK



RETROUVEZ CE SUJET EN VIDÉO
SUR BIT.LY/GEO-VIDEO-NUNAVIK



Radicalement ouverte.



» Nouvelle smart fortwo cabrio.

Avec sa capote en tissu tritop entièrement automatisée, il n'y a pas plus ouverte d'esprit ! En un geste, soyez libre de montrer qui vous êtes vraiment. Libre de votre conduite et de changer d'avis à tout moment, grâce à son agilité et son diamètre de braquage record. Mais surtout, soyez libre de vous en faire votre propre avis en venant l'essayer chez votre Distributeur smart. www.smart.com

A partir de
259 €^{TTC/mois⁽¹⁾} sans apport

smart – une marque de Daimler

(1) En Location Longue Durée. Exemple pour une nouvelle smart fortwo cabrio 52 kW BA6 pure, avec 48 loyers mensuels de 259 €^{TTC}. Frais de dossier 228 €^{TTC} inclus dans le 1^{er} loyer. **Modèle présenté :** nouvelle smart fortwo cabrio 52 kW BA6 prime, équipée des panneaux de carrosserie black to yellow, de la cellule de sécurité tridion gris graphite grey mat, de la calandre black to yellow et du pack sport, avec 48 loyers mensuels de 352 €^{TTC}. Frais de dossier 315 €^{TTC} inclus dans le 1^{er} loyer. *Au prix tarif conseillé du 01/03/2016, en LLD 48 mois, hors assurances facultatives et pour 40 000 km maximum. Offre valable pour toute commande du 01/04/2016 au 30/06/2016 et livraison jusqu'au 30/09/2016 chez les Distributeurs participants, sous réserve d'acceptation du dossier par Mercedes-Benz Financial Services France S.A. - 7, avenue Nièpce - 78180 Montigny-le-Bretonneux. RCS Versailles 304 974 249, N° ORIAS 07009177, N° ICS FR77ZZZ149071. **Consommations mixtes de la nouvelle smart fortwo cabrio : de 4,2 à 4,3 l/100 km. Emissions de CO₂ : de 97 à 99 g/km.**



Cette scène digne d'un théâtre d'ombres, saisie près du village polonais de Czarnów, rend honneur à l'hospitalité des cigognes : elles partagent souvent leur refuge, voire leur nid, avec d'autres oiseaux, comme ici avec une tourterelle des bois.





Le message caché des cigognes

Silhouettes familières de nos campagnes et figures emblématiques de l'Alsace, ces grands échassiers ont longtemps vécu en harmonie avec les hommes, avant de frôler l'extinction. Aujourd'hui, ils se portent mieux, mais révèlent les excès de notre société de consommation, comme l'a découvert le photographe Jasper Doest.

**PAR JEAN ROMBIER (TEXTE)
ET JASPER DOEST (PHOTOS)**





On sait l'animal très adaptable, mais par certains choix, il continue à intriguer les spécialistes

Noyés de brume nocturne, les rochers du cap Sardão, dans le parc du Sud-Ouest Alentejano et Costa Vicentina, au Portugal, sont le cadre d'une double énigme : les ornithologues ignorent pourquoi cette colonie de quelques centaines de cigognes est la seule au monde à s'être installée sur des falaises et pourquoi elle occupe des nids abandonnés par des balbuzards.



Plastique, métaux lourds, polluants...
Buffet à volonté,
ce dépotoir est
un terrible piège

La décharge de la ville de Beja, au Portugal, illustre un paradoxe écologique. Elle a contribué à enrayer le déclin des cigognes dans la péninsule ibérique en leur fournissant une nourriture abondante. Mais cette alimentation parfois毒ique tue certains individus et pourrait avoir des conséquences à long terme sur la santé des autres.





Fidèles à un nid, qu'elles entretiennent durant des années, elles





prennent tous les risques pour habiter les sommets



Le poids moyen d'un nid de cigogne est de 400 kg, mais certains dépassent une tonne. Il arrive qu'une telle masse pose des problèmes de sécurité aux hommes... ou aux volatiles eux-mêmes. Ici (de g. à d. et de haut en bas), sur le Totem, une sculpture contemporaine de la ville de Malpartida de Cáceres (Espagne), dans le soubassement de l'autoroute A2, à Alcácer do Sal (Portugal), sur des lignes à haute tension à Béjar et sur la collégiale San Miguel à Alfaro (Espagne).





L'Europe ne veut plus de ces immenses décharges. Les oiseaux devront se nourrir ailleurs

Ce bulldozer niveling les ordures de la ville de Dos Hermanas (Andalousie) annonce la fermeture des dépôts à ciel ouvert exigée par l'Union européenne. En 2015, l'UE a traduit l'Espagne en justice pour 61 décharges illégales. Les spécialistes pensent que la disparition de cette ressource alimentaire pourrait provoquer une baisse des effectifs d'oiseaux.

**JASPER DOEST | PHOTOGRAPHE**

Ce Hollandais a choisi de s'impliquer dans les enjeux environnementaux de notre époque à travers la photographie animalière. Avec son travail, il souhaite non seulement magnifier la beauté de la nature mais aussi alerter l'opinion et contribuer ainsi au développement durable de la planète.

C

inq années de travail, une quinzaine de voyages dans sept pays d'Europe, des dizaines d'interlocuteurs rencontrés et des centaines d'heures à «planquer», boîtier en main, au plus près des cigognes blanches... Pour ce reportage au long cours, le Néerlandais Jasper Doest s'est fait tour à tour enquêteur, paparazzi et artiste, afin de cerner l'intimité et l'élégance de ces échassiers migrateurs. Son constat : l'espèce *Ciconia ciconia*, connue pour ses grandes facultés d'adaptation, a si bien épousé nos modes de vie qu'elle est parfois devenue la victime de nos excès.

GEO Quel est votre souvenir le plus marquant depuis le début de votre travail sur les cigognes en 2009 ?

Jasper Doest Cette année-là, début avril, j'ai débarqué en Pologne, dans le parc national d'Ujście Warty, le jour où une cigogne revenait d'Afrique. Les couples voyagent séparément, mais restent attachés à un nid, qu'ils entretiennent plusieurs années de suite. Je m'étais installé dans un endroit d'où je pouvais photographier ces efforts de rénovation. J'ai observé l'oiseau nettoyer son abri et l'améliorer avec soin à l'aide de son long bec rouge, et cela m'a profondément ému. J'ai attendu, attendu, mais le partenaire n'arrivait pas. Je pouvais presque ressentir l'impatience de l'animal. Au bout de quelques jours, j'ai dû rentrer chez moi, en Hollande, désolé pour elle que l'être cher ne soit toujours pas

là. Je ne pouvais penser à rien d'autre. A peine arrivé, j'ai reçu un appel de Pologne m'informant que l'autre cigogne avait enfin atterri. Je suis donc reparti photographe l'accouplement, la ponte, l'éclosion des œufs, les premiers jours des petits. A partir de ce moment-là, je suis devenu accro.

Les cigognes blanches ont inspiré aux hommes de nombreuses légendes. Comment expliquez-vous cela ?

La fascination pour cet animal est très ancienne. Dans l'Égypte antique, l'une des facettes de l'âme humaine, le *ba* [l'énergie de communication, de transformation et de déplacement de chaque personnel], était représentée par un hiéroglyphe inspiré de la cigogne. Les mythologies grecque et romaine tenaient, quant à elles, ces oiseaux pour des modèles de dévotion filiale, car ils nourrissent leurs parents quand ces derniers deviennent trop vieux pour se sustenter eux-mêmes. La sagesse chinoise en a fait un symbole de longévité, tandis que dans le monde chrétien, ils sont liés à la purification, et que l'islam les vénère puisque certaines routes migratoires passent par La Mecque. Puis au XIX^e siècle, l'écrivain danois Hans Christian Andersen, s'inspirant d'une vieille légende européenne, écrivit un conte dans lequel les cigognes allaient chercher des bébés dans un étang pour en faire cadeau aux couples désirant un enfant. Ce qui m'émerveille, c'est que la plupart de ces légendes sont toujours vivaces. Tout le monde connaît, dès l'enfance, l'histoire de ces oiseaux qui apportent les nourrissons. Dans certaines familles, c'est plus poétique et facile à raconter que la vérité sur la conception. Et ce conte a perduré, par exemple dans le dessin animé *Dumbo*, le classique de Walt Disney.

Comment la relation de l'homme avec cet animal mythique a-t-elle évolué ?

Ces oiseaux ont toujours fureté autour des habitations des paysans, les débarrassant des souris et des rats. De ce fait, en Europe, au printemps, ils étaient les bienvenus dans les villages et les maisons ***

Le bel échassier peuple les mythologies, la sagesse chinoise, les religions... et les contes d'Andersen

DISCOVERY SPORT

L'AVENTURE ? C'EST DANS NOTRE ADN.



ABOVE & BEYOND

landrover.fr



À PARTIR DE 399 € PAR MOIS SANS APPORT⁽¹⁾

Entretien et garantie inclus

Location longue durée sur 37 mois et 30 000 kilomètres maximum.

Découvrez notre SUV compact le plus polyvalent. Ses technologies intelligentes, incluant le système Terrain Response, font du Discovery Sport le véhicule idéal pour explorer les grands espaces. Son généreux volume de rangement de 1 698 litres et son ingénieux système de sièges 5+2 garantissent quant à eux votre plus grand confort.

ABOVE & BEYOND : Franchir de nouveaux horizons.

⁽¹⁾ Exemple pour un Discovery Sport Mark I eD4 150ch e-Capability Pure au tarif constructeur recommandé du 15/09/2015, en location longue durée sur 37 mois et 30 000 km maximum, soit 37 loyers mensuels de 399 € incluant les prestations entretien et garantie. Offre non cumulable valable du 1^{er} au 30 avril 2016 et réservée aux particuliers dans le réseau Land Rover participant. Sous réserve d'acceptation de votre dossier par Land Rover Financial Services, nom commercial de FCA Fleet Services France, SAS au capital de 3 000 000 € - 6 rue Nicolas Copernic ZA Trappes-Elancourt 78190 Trappes - 413 360 181 RCS Versailles. Courtier en assurance enregistré à l'ORIAS n. 08045147 (www.orias.fr). La prestation d'assistance est garantie et mise en œuvre par Euro Assistance, entreprise régie par le code des assurances.

Modèle présenté : Discovery Sport TD4 150 BVM - HSE Luxury avec options : 860 € / mois sans apport.

Consommation mixte Norme CE 1999/94 (L/100 km) : de 4,7 à 8,3 - CO₂ (g/km) : de 123 à 197.

Land Rover France. Siren 509 016 804 RCS Nanterre.

••• où ils nichaient. Depuis les années 1990, ces animaux doués d'une grande capacité d'adaptation cherchent leur nourriture dans nos décharges, surtout en Espagne. Voilà ce qui me touche, ce décalage entre le symbole de fertilité que représente la cigogne et la réalité qui la réduit à farfouiller dans nos détritus. Mes photos disent donc quelque chose sur notre société. Au fond, le sujet n'est pas tant les cigognes que nous, et nos excès.

Les images d'oiseaux qui se nourrissent dans les décharges sont très impressionnantes.

Ont-elles été difficiles à réaliser ?

Le phénomène n'est pas nouveau, mais je n'avais pas compris son ampleur avant d'observer une nuée de cigognes tourner au-dessus du dépotoir

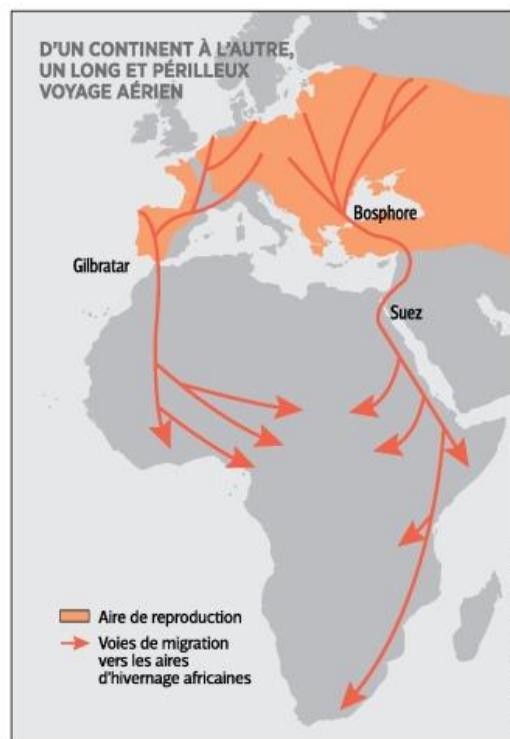
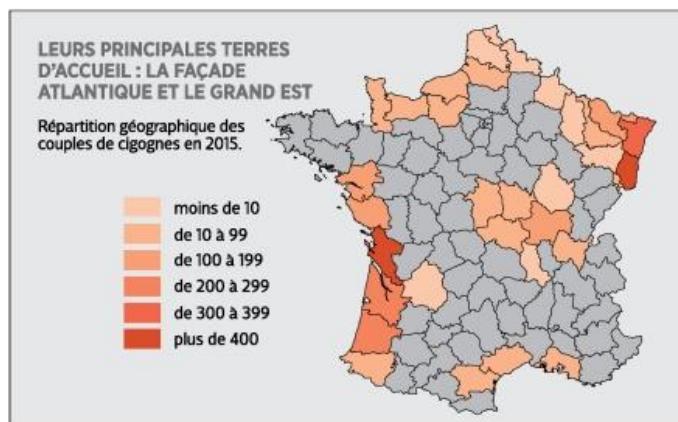
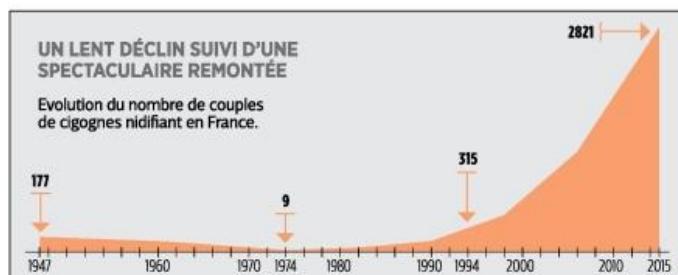
de Malpartida de Cáceres, en Estrémadure. Sidéré par la quantité d'échassiers qui fourrageaient dans les ordures, j'ai demandé la permission de prendre des photos, mais on me l'a refusée. En fait, deux années furent nécessaires pour obtenir les autorisations pour ce seul site ! Il y avait beaucoup de réticences à y laisser entrer un photojournaliste, et j'ai dû faire un intense lobbying. Quand j'ai enfin obtenu le feu vert du gouvernement provincial, j'ai aussitôt sauté dans ma voiture et conduit vingt heures depuis les Pays-Bas jusqu'en Espagne. Mais là, on m'a annoncé que mon laissez-passer était insuffisant, puisque la décharge appartenait à une entreprise privée. Il a donc fallu encore beaucoup d'efforts et de patience pour que les portes s'ouvrent. Pour prendre les photos, j'ai dû •••



EN FRANCE, CES GRACIEUX VOLATILES REVIENNENT DE LOIN !

Dans les années 1970, *Ciconia ciconia* a frôlé l'extinction dans l'Hexagone – comme ailleurs en Europe de l'Ouest. En cause : la destruction de son habitat, urbanisation et agriculture intensive obligent. Mais aussi les sécheresses persistantes dans les zones d'hivernage sahariennes : au retour de leur migration, les échassiers survivants étaient très affaiblis. Et en 1974, seuls neuf couples subsistaient en France, en Alsace. Des mesures furent alors prises, comme empêcher momentanément les oiseaux de migrer pour leur

éviter un périlleux aller-retour en Afrique. Ou encore créer des espaces protégés pour favoriser la reproduction et assurer la survie des petits – même dans des conditions normales, 50 à 70 % d'entre eux meurent. Ces initiatives, renforcées par des lois, comme celle sur la protection des espèces de 1976, ont porté leurs fruits. «La cigogne a effectué un retour spectaculaire en Alsace, et s'est mise à coloniser naturellement de nouvelles régions, comme l'Aquitaine, le Centre ou la Normandie», explique Nicolas Gendre, de la Ligue de protection des oiseaux.



Sources : LPO ; Groupe cigognes France

BLANCHE-NEIGE (INQUIÈTE) :

- Pas facile de gérer 7 petits à l'étranger. Cela me rassurerait d'avoir une assurance responsabilité civile.

PRINCE (RASSURANT) :

- Pas nécessaire, nous avons une



Visa Premier : une garantie responsabilité civile à l'étranger pour le remboursement des dommages matériels et/ou corporels à un tiers.

Découvrez aussi sur visa.fr les 30 autres services Visa Premier.

Conditions et informations dans les notices d'informations sur le site.

Être Premier aura toujours ses avantages.

VISA



Ce cigogneau alsacien témoigne d'une politique de réintroduction active menée dans cette région pour des raisons touristiques. Une pratique qui ne fait pas l'unanimité chez les ornithologues, l'espèce n'étant plus menacée.

••• m'asseoir des heures à même les ordures. L'odeur, la poussière, la chaleur... c'était répugnant. Mais difficile, non : je voulais tellement raconter cette histoire que j'ai accepté ces défis.

Une cigogne vit normalement vingt-cinq ans. L'espèce est-elle menacée par cette alimentation contre nature ? Selon les nombreux chercheurs que j'ai rencontrés, la population globale de cigognes a, en réalité, bénéficié des quantités de nourriture disponible dans les décharges : grâce à une alimentation abondante et régulière, les oiseaux nés à proximité des dépotoirs présentent un meilleur développement corporel que ceux qui grandissent en milieu naturel ! Mais le caoutchouc, le plastique ou les métaux lourds qu'ils peuvent ingérer ont des conséquences sur leur santé. Certains en meurent même, par étouffement. Des études ont aussi montré qu'ils s'exposaient à des microbes d'origine humaine résistant à leur système immunitaire. Et chez les oisillons, l'absorption de déchets est de nature à dégrader les cellules et l'ADN. Mais on en ignore encore les conséquences à long terme. Par ailleurs, les décharges espagnoles attirent beaucoup de cigognes originaires d'Europe du Nord qui, du coup, ne font plus le voyage jusqu'en Afrique.

Qu'avez-vous éprouvé en arpantant toutes ces montagnes de déchets ?

Cela m'a rendu incroyablement triste. En tout, j'ai eu accès à six décharges, en Espagne et au Portugal, et j'y ai découvert tant de choses qui questionnent notre besoin effréné de consommer ! Par exemple, une boîte en carton intacte, avec, à l'intérieur, une paire de chaussures neuves. Pourquoi

«Ces images sont là pour nous inciter à une prise de conscience. Ce gaspillage sans fin... il faut arrêter»

les jeter si l'on peut faire plaisir à quelqu'un en les lui offrant ? Et puis, cette abondance de nourriture... et de plastique. C'est un flot sans fin d'aliments gaspillés et d'objets abandonnés. On ne peut pas continuer comme ça.

Comment pensez-vous que les cigognes réagiront si ces décharges ferment, comme c'est maintenant prévu ?

C'est difficile à dire. L'Union européenne oblige les États à ramener leurs déchets organiques à environ 30 % de ce qu'ils étaient dans les années 1990. De nombreux sites ont déjà fermé. En 2014, j'ai moi-même noté une grande différence par rapport à 2011, date à laquelle j'avais réalisé mes premières photos aériennes au-dessus des dépotoirs, qui étaient beaucoup plus étendus à l'époque. Comprenez-moi bien : je trouve positif que l'Europe oblige les Etats à tenir compte de l'environnement. Mais pour les cigognes, comme pour les mouettes, goélands, milans ou vautours, cela signifie qu'une masse de nourriture va bientôt disparaître. Selon certains scientifiques, ce manque pourrait générer un fort déclin des populations. Mais d'autres, plus optimistes, pensent que les oiseaux qui stationnent aujourd'hui en permanence sur les décharges espagnoles se remettront à migrer vers l'Afrique... Mais pour se nourrir sur des dépotoirs marocains, toujours à ciel ouvert !

A la suite de cette enquête, vous avez lancé une campagne, #challengetochange. De quoi s'agit-il ?

Ce reportage nous concerne nous, êtres humains. Par mon travail de *conservancy photographer* [photographe impliqué dans la préservation de l'environnement], j'essaye d'initier une prise de conscience. J'ai aussi lancé sur Internet la campagne #challengetochange pour inciter chacun à se remettre en cause et à modifier des gestes quotidiens, par exemple refuser les sacs en plastique. Imaginez l'impact si nous nous y mettons tous ! Et je crois au pouvoir de la nature. Trouvons une solution à nos propres problèmes et elle se chargera de résoudre ceux des cigognes blanches. ■

Propos recueillis par Jean Rombier



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR BIT.LY/GEO-CIGOGNES

Le Sud-Tyrol cherche des explorateurs qui aiment l'inconnu.

Le Sud-Tyrol vous cherche.



Découvrez les
Alpes italiennes.

[www.suedtirol.info/
ete](http://www.suedtirol.info/ete)

SÜDTIROL
Alpes italiennes



Partez à la découverte des spectaculaires Dolomites, classées Patrimoine Mondial de l'UNESCO et des magnifiques panoramas du Sud-Tyrol. Passez des moments exceptionnels en profitant de nombreuses activités en plein air. Et venez apprécier l'authenticité des chalets et l'excellence du service des restaurants étoilés et des auberges traditionnelles.

www.suedtirol.info/ete

EN COUVERTURE

P. 64

«LE JAPON CHERCHE
DE NOUVEAUX REPÈRES»

P. 70

KYOTO, LA VILLE OÙ
LE PASSÉ SE CONJUGUE
AU PRÉSENT

P. 86

UNE AUTRE VIE
POUR LES MACHIYA

P. 88

DES LÉGUMES AUX
RACINES LOINTAINES

P. 92

«ÊTRE GEISHA N'EMPÈCHE
PAS D'INNOVER !»

P. 96

D'UN ONSEN À L'AUTRE,
RETOUR AUX SOURCES

P. 104

YŌKAI, DES ESPRITS
QUI FONT POP

P. 106

QUAND L'ARCHIPEL
FAIT LA FÊTE





Au printemps, le Japon se plonge dans le *ohanami*, la contemplation des fleurs. D'abord celles de pruniers (comme ici, près du sanctuaire shinto Kitano Tenman-gū à Kyoto), puis de cerisiers.

JAPON L'EMPIRE DES TRADITIONS

Des artisans au savoir-faire séculaire prisé des designers, des légumes anciens choyés comme des trésors, des bains en plein air qui rivalisent avec les meilleurs spas... Ici, on puise dans la culture et le patrimoine pour inventer l'avenir.

DOSSIER COORDONNÉ PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT

«LE JAPON CHERCHE DE NOUVEAUX REPÈRES»

Son charme reposait sur un subtil équilibre entre traditions et emprunts occidentaux. Mais depuis la catastrophe de Fukushima, le pays, bouleversé, a compris qu'il fallait explorer d'autres voies.

PAR KAZUHIKO YATABE (TEXTE)

矢田部和彦

KAZUHIKO YATABE

Tokyo, au tout début du mois de janvier 2016, dans le quartier désuet de Wada, à quelques minutes en métro de Shinjuku, l'un des pôles névralgiques de l'immense capitale japonaise. Il est bientôt huit heures du matin, je reviens de mon jogging le long de la rivière Zenpukuji, bordée de sanctuaires, de tumulus et d'arbres magnifiques, reliques de la grande forêt du Musashino qui s'étendait autrefois à l'ouest de la ville. Les fêtes du Nouvel An sont terminées et les classes ont repris depuis quelques jours : d'une ruelle adjacente, un petit garçon déboule en courant, son cartable sur le dos, dans la rue qui le mène vers l'école. Je l'évite de justesse. Est-il en retard ? Il a l'air bien pressé. Ce qui ne l'empêche pas pourtant de s'arrêter devant un petit autel flanqué d'un torii (portail traditionnel) orange vif et faire une courbette en retirant sa casquette, avant de reprendre sa course. Le minuscule sanctuaire de l'Oinari-san comme l'appellent affectueusement les Japonais – l'honorable Inari, dieu de la récolte symbolisé par le renard – donne sur la rue, mais il faut être vraiment

du quartier pour le connaître. Coincé entre deux maisons, il est presque invisible mais le jeune garçon n'oublie pas ce qui est sans doute une habitude familiale. Non loin de là, avant d'être happés par la bouche du métro tout proche, des adultes cravatés s'arrêtent dans un autre lieu, bien plus visible celui-ci : un *konbini* (abréviation de convenience store), supérette multi-usage ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils y achètent leur *bentō* (casse-croûte) pour midi, viennent y payer leurs factures ou simplement y boire un café, célébrant un concept venu des Etats-Unis que le Japon moderne a poussé à l'extrême : l'assouvissement immédiat des désirs. Pour les envies irrépressibles de pizza à trois heures du matin, rien de mieux que cet espace quasi magique qui épouse au plus près les caprices du consommateur. A quelques dizaines de mètres de distance, dans une même rue japonaise, coexistent ainsi des lieux sacrés de natures bien différentes. Le pays compte environ 77 500 temples bouddhistes, 81 300 sanctuaires shintoïstes... et plus de 53 600 de ces *konbini*, temples contemporains qui lient en permanence l'individu au monde globalisé.

Rien de brutal dans ce face-à-face entre modernité et tradition, bien au contraire. C'est la coexistence tranquille entre deux mondes qui fait le

Lobegau-Ara / Onlyworld Net





L'AUTEUR

KAZUHIKO YATABE

Cet ancien journaliste, aujourd'hui sociologue et maître de conférences à l'UFR Langues et Civilisation de l'Asie orientale de l'université Paris Diderot-Paris 7, mène un travail de recherche centré sur la modernité japonaise.

«Pour se rendre présentable, l'archipel s'est livré, après 1868, à une rigoureuse sélection de ses pratiques»

charme de ce pays. Mais de quelle modernité parle-t-on ? Et de quelles traditions ? Le voisinage, dans ma rue, de l'Oinari-san et du konbini est l'aboutissement d'une mutation entamée durant la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsque le Japon, sous la pression du commodore américain Matthew Perry et de sa flotte, mit fin à plus de deux siècles d'isolement. Jusqu'alors, dans ce pays féodal, la notion de tradition n'existant pas. Mais à partir du moment où le Japon, qui jouait sa survie, décida après la restauration de Meiji de 1868 d'embrasser la modernité occidentale, il se livra à une rigoureuse sélection de ses pratiques culturelles pour se rendre présentable. Furent promues comme «traditions» celles qui épousaient au mieux les canons esthétiques et les principes éthiques fondant les sociétés européennes : l'art du thé, l'arrangement floral... Une fois dépoussiérés, les théâtres *nō* et *kabuki*, inscrits aujourd'hui sur la liste du Patrimoine immatériel de l'humanité, purent en faire partie. Au passage, le troisième idéogramme du mot *kabuki*, *ki* (courtisane) fut remplacé par un autre afin de gommer les origines sulfureuses de cet art théâtral créé au tout début du XVII^e siècle par des femmes aux moeurs légères. Et nombre de coutumes, considérées comme indignes

d'un peuple qui entendait rejoindre le concert des grandes nations occidentales, furent laissées de côté. C'est ainsi que l'art des montreurs de singe tomba en désuétude. Il était pourtant apprécié aussi bien à la cour impériale de Kyoto qu'au château d'Edo, siège du pouvoir shogunal des Tokugawa (1603-1868) durant les fêtes du Nouvel An, car censé débarrasser les chevaux des mauvais esprits. Mais pour l'Occident, le singe manquait de noblesse. Par ailleurs, dans une période dominée par la Grande-Bretagne victorienne, les pratiques en rapport avec le corps furent également policées. On bannit la nudité, on obligea les tireurs de pousse-pousse à se rhabiller, on délaissa la coutume des bains mixtes et on censura les expressions trop crues de la sexualité (les *shunga*, les estampes érotiques, en firent les frais). On voulut étendre à la population tout entière la maîtrise de soi, une disposition qui autrefois n'était propre qu'à une toute petite minorité, la classe dominante des guerriers. Dans la même veine, le nouveau régime procéda très vite au «nettoyage» des institutions religieuses, elles qui avaient développé un syncrétisme où se mêlaient le shintoïsme, nourri de croyances animistes locales et une pensée universelle venue du continent asiatique, le bouddhisme. C'est un shintoïsme remanié, rendu cohérent avec les récits sur l'origine divine de la lignée impériale, qui fut élevé en religion d'Etat.

Une ombrelle à la couleur du Hinomaru, cercle du soleil et symbole du Japon, joue avec les nuages qui passent au-dessus du monastère zen Ryōan-ji, à Kyoto.



«Le pays doute. Son cadre s'est fissuré en même temps que fondaient les réacteurs nucléaires de Fukushima»

Celine Jenisch / Naturagency



Ces geta de bois à lanières de tissu vendues dans une boutique de Kyoto, font partie, comme le kimono dont elles sont un accessoire, du patrimoine culturel japonais le plus apprécié des Occidentaux.

••• Jusqu'en 1945, la coexistence entre modernité importée et traditions adaptées à celle-ci se fit dans un équilibre instable, marqué par de violents retours de balancier. Durant les années sombres entre la guerre sino-japonaise de 1937 et la guerre du Pacifique, les traditions se virent assigner un nouveau rôle : l'incarnation de la supériorité de la culture japonaise sur le reste du monde, et l'Asie en particulier. Après leur défaite de 1945 face aux Etats-Unis, nouveau revirement : la grande préoccupation des Japonais fut d'épouser au plus près les valeurs occidentales, à dominante américaine cette fois-ci.

«Entre la fidélité au passé et les transformations induites par la science et les techniques, seul peut-être de toutes les nations, le Japon a su jusqu'à présent trouver un équilibre», pouvait écrire l'anthropologue Claude Lévi-Strauss à la fin des années 1970. Mais bientôt est apparu un imprévu de taille : à partir des années 1990, l'économie a commencé à décliner. Et le Japon, quoique toujours troisième économie du monde, à douter. Depuis, au marasme s'est ajoutée la catastrophe de la centrale nucléaire de Fukushima en mars 2011, la plus grande épreuve que le pays a vécue depuis les bombardements

atomiques d'Hiroshima et Nagasaki en 1945. Triste ironie : c'est dans ce Japon, que Lévi-Strauss aimait tant, que les conséquences dramatiques de la civilisation – sa hantise – se sont le plus cruellement manifestées. Avec Fukushima, le cadre que s'est construit l'archipel depuis 1868 s'est fissuré, en même temps que fondaient les réacteurs de la centrale.

Et voilà le Japon reparti à la recherche de nouveaux repères, mais cette fois, pas au bout du monde. Comme le résume le romancier Haruki Murakami, dans *Kafka sur le rivage* (éd. 10/18), il s'agit maintenant de vivre dans sa propre bibliothèque, «cette petite pièce dans laquelle nous stockons le souvenir de toutes ces occasions perdues». Sans renier ce qui fait l'excellence technologique de leur pays – il n'est bien sûr pas question de renoncer à

la science – de plus en plus de jeunes urbains japonais (31,6 % en 2014 contre 20,6 % en 2005 indique une étude officielle) manifestent par exemple l'envie de retourner vers le travail à la terre. Ce désir d'authenticité se retrouve également dans l'intérêt renouvelé pour la simplicité des services à thé en céramique, paniers en osier et autres objets utilitaires du *mingei*, un artisanat populaire et courant artistique des années 1920 qui remettait en question les canons esthétiques occidentaux.

Et voici surtout les Japonais qui redécouvrent ce qui était jugé «hors cadre» depuis Meiji, bien qu'ayant été leur depuis la nuit des temps : la pensée animiste qui insuffle une âme à toute chose, qu'il s'agisse d'un serpent, d'un cyprès, d'une pierre ou même d'une vulgaire tasse. Un territoire «entre deux», déroutant pour l'Occidental rationnel, qui a subi au cours des siècles les assauts de l'écriture, du bouddhisme, du confucianisme et de la modernité occidentale. Mais sans qu'il ne soit jamais oublié. Cet entre-deux qui permet de lier l'ici-bas et l'au-delà, l'homme et la femme, est particulièrement visible dans les manifestations populaires. Par exemple, les milliers de fêtes, les *matsuri*, •••

NOUVEAU VITARA. Réinventons la légende

Gamme à partir de 15 990 €⁽¹⁾

Et si plutôt que de conduire une voiture, vous preniez le volant d'une légende ? Dans le nouveau Vitara, vous ressentirez l'héritage de la tradition 4X4 Suzuki mais aussi toute la modernité de son nouveau design et d'équipements innovants. Disponible en 2 ou 4 roues motrices, le SUV⁽²⁾ compact Suzuki intègre les technologies les plus avancées, dont la transmission ALLGRIP, des solutions de connectivité et des milliers de possibilités de personnalisation, garantissant plaisir de conduite et tranquillité d'esprit en toutes circonstances. Parce que les plus belles légendes sont celles qui durent.

(1) Prix TTC du nouveau Vitara 1.6 VVT Avantage après déduction d'une remise exceptionnelle de 1 500 € offerte par votre concessionnaire Suzuki. Offre réservée aux particuliers dans la limite des stocks disponibles valable pour tout achat d'un Vitara neuf jusqu'au 30/06/2016. Modèle présenté : Suzuki Vitara 1.6 VVT Pack : 19 790 €, remise de 1 500 € déduite + peinture métallisée So'Color en option : 850 € et pack «Urban» : 660 €. Consommations mixtes CEE gamme Vitara (l/100 km) : de 4,0 à 5,7. Emissions de CO₂ (g/km) : de 106 à 131. (2) SUV (Sport Utility Vehicle) : concept urbain et tout chemin. Tarifs TTC clés en main au 29/03/2016. *Un style de vie !

Garantie 3 ans ou 100 000 km au 1^{er} terme échu.

www.suzuki.fr

«Signe des temps : les fêtes, les matsuri, où se côtoient l'ici-bas et l'au-delà, attirent toutes les générations.»

James Whitlow Delano / Cosmos



Le temple Kinkaku-ji, le Pavillon d'or, est l'un des dix-sept monuments de Kyoto inscrits sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco. Ses trois niveaux, aussi élégants, ont été bâtis dans des styles architecturaux différents.

••• organisées à travers le pays et qui attirent en masse toutes les générations (lire p. 106). Parmi elles, on peut citer l'*Obon*, la fête des morts, de Niino, une bourgade isolée du centre de l'archipel. Vieille de cinq siècles et désignée Patrimoine immatériel national, cette fête a lieu à la mi-août durant trois nuits. Quand le soleil est déjà couché, au fur à mesure que l'on approche de la rue principale éclairée par des lanternes en papier, on entend des chants a cappella. Puis on découvre les villageois, une cinquantaine, en train de danser doucement en cercle autour d'un autel surélevé d'où vient la voix des chanteurs. L'atmosphère est bon enfant mais emploie d'une intensité particulière : la fête accueille les morts au sein de son cercle de danseurs qui, tout au long de la nuit, jamais ne se rompt. Lorsque l'aube de la troisième nuit approche, le cercle épouse toute la longueur de la rue, sur une centaine de mètres. Ceux qui se contentaient, à trois heures du matin, de reproduire mollement les figures des différentes danses, se concentrent de nouveau sur leurs gestes. La tension monte peu à peu : l'heure de la séparation avec les défunt est imminente. Au moment du dénouement, marqué par une série de rituels,

certains se mettent à pleurer car ils ont perdu un père, une mère, et ont vécu la fête comme une rencontre avec les défunt. Autre occasion propice à la circulation entre ce bas monde et un ailleurs d'ordinaire inaccessible : la floraison, vers la fin du mois de mars, des cerisiers, *sakura* en japonais. L'arbre est, dit-on, le siège sacré (*kura*) où descend le dieu du riz (*sa*) ; ses pétales, dont la déchirante délicatesse est à peine de ce monde, servent de médiation entre le dicible et l'indicible, la vie et ce qui la dépasse. Ces passerelles entre deux mondes, cela fait un moment que les artistes, notamment le célèbre réalisateur de film d'animation Hayao Miyazaki ou encore le défunt dessinateur Shigeru Mizuki, auteur de mangas sur les *yōkai*, des êtres étranges, mi-humains, mi-objets (lire p. 104), les ex-

plorent. Mais ils ne sont pas les seuls. Sur l'île à la beauté époustouflante de Tsushima, à mi-chemin entre la région méridionale de Kyūshū et la péninsule coréenne, j'ai rencontré une jeune fille qui s'était installée là pour exercer le métier de... chasseuse de sanglier. Sa motivation ? Le besoin d'être en empathie, m'expliqua-t-elle, avec l'être vivant qui se sacrifie, en nous faisant don de son corps, de ses fruits, de ses grains ou de ses feuilles, afin que nous, les humains, puissions rester en vie. Une empathie qui caractérisait jadis la chasse à la baleine (et non, est-il besoin de le préciser, le carnage industriel d'aujourd'hui) ou encore le *Iomante*, la grande fête des Ainou, peuple autochtone de l'archipel, durant laquelle, après avoir élevé un ourson tel un enfant, ils le sacrifiaient, non sans lui avoir demandé d'avertir ses pairs qu'il avait été bien traité.

Et c'est ainsi que, curieusement, par un retour aux racines, s'ébauchent peu à peu les nouveaux contours de la société nipponne. Ceux d'une modernité différente, non occidentale, construite sur le dialogue entre tous les êtres et objets qui peuplent ce monde. ■

Kazuhiko Yatabe

Musée des antiquités

Dans l'ancien temps, on déclarait nos revenus sur une feuille de papier. Je ne te cache pas que c'était un peu pénible.

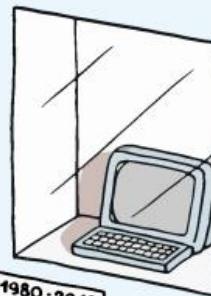
1960 - 1980



DÉCLARATION REVENUS
14

1976 - 2019

1980 - 2012



[Impots.gouv.fr](http://impots.gouv.fr)

Déclaration et services

sur Internet

Vous avez un revenu fiscal de référence supérieur à 40 000 € ?
Vous devez désormais remplir votre déclaration de revenus **sur internet**.*

* Si votre résidence principale est équipée d'un accès à internet. Toutefois, si vous estimez ne pas être en mesure de le faire, vous pouvez continuer à utiliser une déclaration papier. Pour votre revenu fiscal de référence, voir votre dernier avis d'imposition.



Découvrez tous les services du site impots.gouv.fr



Chez Kisetsu, Hideaki Hosokawa donne un coup de jeune à l'art séculaire du tressage de bambou en fabriquant de délicats accessoires tels que des portefeuilles.

KYOTO, LA VILLE OÙ LE PASSÉ SE CONJUGUE AU PRÉSENT

Accessoires de bambou, papeterie raffinée, souliers de soie... Dans l'ancienne capitale impériale, une nouvelle génération d'artisans relève un défi : s'ouvrir au monde grâce à des savoir-faire anciens.

PAR RAFAAËLE BRILLAUD (TEXTE) ET JAMES WHITLOW DELANO (PHOTOS)



Kyoto n'a pas pour habitude de se soucier de l'air du temps. Capitale impériale du Japon pendant plus de dix siècles, la ville aux 2 000 temples et sanctuaires, aux dix-sept monuments inscrits au Patrimoine mondial, a vu jadis le meilleur du Japon venir vers elle afin de satisfaire l'empereur. Les plus talentueux artisans du pays s'y sont installés et, de nos jours, Kyoto vit encore au rythme des arts traditionnels, dont soixante-quatorze ont été recensés et protégés : la teinture *yuzen*, la laque, la céramique ou les lanternes en papier, les *chōchin*. Mais les modes de vie changent. De vénérables maisons ferment, faute de débouchés. Et des savoir-faire se perdent, faute de relève. Comment s'adapter et innover pour les préserver sans trahir le passé ? En 2012, cinq artisans de Kyoto ont lancé le projet Go-on. Leur idée : allier techniques traditionnelles et design contemporain afin de s'ouvrir au monde. Pari gagné pour les «cinq de Kyoto», comme les surnomme la presse. Nous avons rencontré cette génération, prisée par le monde international du luxe, qui a donné un coup de jeune à un artisanat millénaire. ■



Ombres qui jouent avec les racines des arbres, matière vivante de la mousse... Les jardiniers japonais maîtrisent un art qui partage nombre de codes esthétiques avec la calligraphie, et qui s'exprime ici autour du petit temple bouddhique Giō-ji, un sanctuaire dans le nord-ouest de Kyoto.





Concentré, Hideaki Hosokawa affine d'étroites bandes de bambou pour tresser un accessoire aussi élégant que racé. Les fibres de bambou sont réputées pour leur résistance. Parfois vieillies au contact de la fumée, elles peuvent couper comme un couteau. Cet attaché-case (ci-dessous), entièrement fait à la main, a requis deux semaines de labeur.

KISETSU RAJEUNIT LE GESTE ZEN DU TRESSAGE DE BAMBOU

Sur le rondin de bois qui lui sert d'établi, ses mains «tricotent» les baguettes de bambou. Il a lui-même sélectionné la canne dont il a pelé l'écorce puis, pendant des heures, découpé et limé des bandes de plus en plus fines. Du bambou brut à la pochette, il faut ainsi compter trois jours de travail. Mais Hideaki Hosokawa s'affaire avec une patience infinie. A 42 ans, l'homme est le plus jeune artisan de bambou de Kyoto. Et c'est peu dire qu'il n'est pas du sé-rail : il est originaire de Tokyo, ce qui a priori ne lui laissait aucune chance de pouvoir intégrer le cercle très fermé de la communauté des artisans kyo-toïtes. Qui plus est, il n'a pas fait ses gammes auprès d'un maître. «J'ai passé onze ans dans l'imprimerie, dit-il, agenouillé sur un tapis chauffant de la taille d'un coussin. Je ne voulais pas faire ce métier toute ma vie. Vers l'âge de 30 ans, comme j'aimais travailler avec mes mains, j'ai tenté de devenir apprenti. Je n'ai essuyé que des refus.» Signe que les temps changent, même dans une ville attachée à ses principes et à ses traditions, le voici désormais à la tête de Kisetsu, une petite boutique-atelier à deux pas du château de Nijō. L'artisan est recommandé par le Fureikan, musée des Arts traditionnels de Kyoto, plutôt sélectif dans ses adoubements. Par quel miracle a-t-il pu déjouer les règles ancestrales de l'artisanat local ? Il y a une dizaine d'années, Hideaki

Hosokawa s'est inscrit à l'école Task (Traditional Arts Super College of Kyoto) de Sonobe, à une trentaine de kilomètres de Kyoto. L'établissement, ouvert en 1996, est le seul à enseigner les arts traditionnels au Japon. Hideaki Hosokawa a opté pour le cursus «bamboo», suivi deux ans de formation et enchaîné avec des petits boulots pour survivre. Puis il a compris, lors d'une démonstration en Italie, que la maîtrise de son art ne suffirait pas. «Les étrangers n'écoutaient pas mes explications, raconte-t-il. La tradition, l'artisanat, ce n'est finalement pas le plus important. Il faut d'abord faire un produit qui plait.» Ses sacs, valises ou étuis à lunettes, racés et élégants, sont loin des traditionnels vases en bambou qui accompagnent la cérémonie du thé. «L'artisanat japonais, ce sont souvent des objets associés au kimono, note-t-il.

J'ai préféré penser d'abord à moi et aux hommes de ma génération.» Pari réussi, puisque ses accessoires sont aujourd'hui vendus en ligne. En s'installant à son compte, Hideaki Hosokawa craignait d'être rejeté par ses pairs. Il est désormais salué comme un espoir de renouveau. ■





Depuis 1875, la maison Kaikado, dont Takahiro Yagi (en photo) est l'héritier, conçoit des chazutsu, des boîtes en étain argenté, en cuivre où en laiton protégeant les feuilles de thé de l'air et de l'humidité. Ces réceptacles, qui changent de couleur en s'oxydant, requièrent 140 étapes de fabrication. Aujourd'hui, on y conserve le ocha (thé) mais aussi du café ou des pâtes.

KAIKADO SORT LE GRAND JEU POUR SES PETITES BOÎTES À THÉ

Les récipients cylindriques en étain, cuivre ou laiton d'une sublime sobriété sont très demandés ! Son père, pourtant, n'y croyait plus. «Les ventes au Japon ne suffisaient pas pour vivre, il voulait que je fasse un autre métier», raconte Takahiro Yagi, 41 ans. La maison Kaikado fabrique des chazutsu, des boîtes à thé en métal depuis 1875. A l'époque, le Japon ouvrait ses frontières aux Occidentaux et l'étain venu d'Angleterre était à la mode. Les boîtes à thé hermétiques pour mieux conserver les feuilles traverseront tant bien que mal les décennies. Puis, pendant la guerre, quand les métaux furent réquisitionnés, le grand-père parvint à cacher ses outils. Son fils, sans espoir pour l'avenir de Kaikado, vit son propre enfant, Takahiro Yagi, devenir vendeur au Centre d'artisanat de Kyoto. «Là, j'ai rencontré une Américaine qui souhaitait utiliser nos boîtes dans sa cuisine, reprend celui-ci. J'ai eu l'idée de lancer les ventes à l'étranger. Mon père était persuadé que cela ne marcherait pas, mais il a accepté que je revienne travailler avec lui.» Kaikado emploie désormais une vingtaine de personnes et vend ses produits dans une quinzaine de pays. La production reste artisanale. «Tout est fait à la main, souligne Takahiro. Dix années sont nécessaires pour maîtriser les 140 étapes de fabrication. Les éléments doivent s'emboîter parfaitement.» En guise de démonstration, il pose un cou-

vercle sur une boîte. Celui-ci glisse sur le cylindre et se referme seul. L'objet est coûteux – 100 euros pour un petit format – mais il est fait pour durer très longtemps. Il n'est pas rare que des personnes âgées frappent à la porte de Kaikado pour faire réparer leur vieille boîte ! «Les teintes changent aussi avec le temps, ajoute Takahiro Yagi. Nous conseillons à nos clients de poser les doigts un peu partout tous les jours sur la boîte afin qu'elle se patine de manière uniforme.» L'étain argenté noircit au bout de quarante ans ; le laiton doré se change en bronze après trente ans ; le cuivre rose devient roux après dix ans. Dans la minuscule boutique située dans le sud de Kyoto trône l'une des premières chazutsu. Si ce n'est son noir profond, elle semble identique aux autres. «Nous évoluons en permanence, insiste Takahiro, qui a conçu des boîtes pour stocker aussi café, pâtes ou autres ingrédients. Etre artisan, c'est s'améliorer et rester connecté à la société, afin de répondre à ses besoins.» Chaque génération apporte sa touche. Takahiro Yagi, la sixième, vient de donner une chance aux suivantes d'exister. ■







Le célèbre sanctuaire shinto Fushimi Inari-taisha, situé dans le sud-est de Kyoto, est dédié à Inari, kami (divinité) de la récolte et du commerce vénérée des marchands et artisans. Certains de ses milliers de torii (portiques) couleur vermillon portent ainsi le nom des entreprises et des hommes d'affaires qui ont contribué à financer leur installation.



Masataka Hosoo peut sourire. On vient des quatre coins du monde pour acheter ses somptueux brocarts (ci-dessous). La maison familiale, fondée en 1688, était à l'origine spécialisée dans la confection des obi (ceintures de kimono) en soie rehaussés de fines bandelettes de washi (papier) précieux. Mais, ce marché se tassant, elle a réussi à se diversifier.

HOSOO TISSE UNE NOUVELLE HISTOIRE POUR SES ÉTOFFES

Masataka Hosoo, 39 ans, a grandi au milieu des kimonos, mais se rêvait DJ. Passionné de musique électronique, il ne voulait pas reprendre l'entreprise familiale. Celle-ci, fondée en 1688, puise pourtant ses racines dans l'histoire millénaire de l'industrie de la soie à Kyoto. Hosoo, sise dans une grande et discrète *machiya* (maison traditionnelle en bois, lire p. 86), se situe au cœur de Nishijin, à l'ouest du parc impérial, un quartier de tisserands où l'on réalisait jadis les plus belles étoffes. «A l'époque où Kyoto était la capitale, nous avions pour clients la famille impériale, les shoguns...» confirme l'héritier musicien. Chez Hosoo, on maîtrise l'art du brocart, une étoffe de soie rehaussée de fines bandelettes de *washi* (papier japonais) d'or ou d'argent, avec laquelle est façonné l'*obi*, cette longue bande de tissu, sans boucle ni fermoir, qui sert de ceinture pour les kimonos et peut valoir plusieurs milliers d'euros. Mais qui s'habille ainsi de nos jours ? «Le marché du kimono a fortement diminué», constate Masataka Hosoo. Il y a dix ans, pour tenter de sauver l'entreprise, son père était parti proposer en Europe des canapés et des coussins. «Ce fut un échec, toutefois sa démarche m'a plu et j'ai décidé de l'aider.» Fini la musique. Le fils qui aime parler de «défi» parle sur l'ouverture à l'international. Il a inventé un métier à tisser qui a fait passer la largeur des tissus des trente-deux centi-

mètres habituels pour les *obi*, à 1,50 mètre et créé des motifs plus modernes tout en conservant la technique traditionnelle de tissage en trois dimensions, qui donne au tissu de légers effets de relief. Les brocarts changent d'aspect selon l'endroit d'où on les regarde. L'un d'eux est même transparent d'un côté et non de l'autre ! Ces soieries se déclinent sur des murs de boutiques de luxe, têtes de lit, valises, chaussures et même des étuis à lunettes. «Plus que du textile, c'est une vision», résume celui qui est désormais directeur d'Hosoo. Fournisseur de Dior, Chanel ou de l'hôtel Hyatt Regency de Kyoto, la maison affiche sa nouvelle trajectoire. Au rez-de-chaussée, une pièce avec tatami ouvre sur un jardin japonais tandis qu'à l'étage a été aménagé un showroom à l'occidentale avec tables, chaises et sofa. Dans l'arrière-cour, six métiers à tisser tournent à plein régime. Les kimonos, 80 % du chiffre d'affaires, ne devraient plus en représenter que la moitié d'ici à cinq ans. Masataka Hosoo tisse une nouvelle histoire, mais avec un même fil rouge : sa grand-mère, âgée de 87 ans, travaille encore avec lui. ■





L'atelier Hosoo défend aujourd'hui «une vision». La marque, qui fournit jadis la cour impériale de Kyoto, a investi dans de nouvelles machines à tisser d'où sortent des pièces plus larges mais aussi raffinées. Elles se déclinent sur des têtes de lit ou sur des accessoires prisés par des icônes de la pop culture. Comme ces étonnantes chaussures portées par la chanteuse Lady Gaga.





Une pièce en rez-de-chaussée avec tatamis ouvre sur un jardin traditionnel. Mais au premier étage de la maison Hosoo, qui perpétue depuis 328 ans l'art du brocart à Nishijin, le quartier du textile à Kyoto, surprise, on trouve un showroom à l'occidentale et un atelier, mêlant diplômés d'écoles de mode et techniciens affairés sur des métiers à tisser.





Hiyoshiya, le dernier atelier d'ombrelles en papier de Kyoto, était moribond. En développant des wagasa hybrides mêlant baleines en bambou et toile en plastique bio, la marque s'est relancée. Et a conquis d'autres marchés. Ci-dessous, ce luminaire en papier conçu pour l'hôtel Ritz Carlton de la ville exalte la maîtrise de cette maison centenaire.

LE SOLEIL BRILLE POUR LES OMBRELLES D'HIYOSHIYA

Kotaro Nishibori est le dernier fabricant d'ombrelles traditionnelles de la région de Kyoto. Mais qu'on ne s'attende pas à trouver un vieil artisan reclus dans son atelier. L'homme de 41 ans parle un anglais impeccable et voyage régulièrement à travers le monde. Sans lui, la maison Hiyoshiya, fondée il y a plus de 160 ans n'existerait plus. Originaire de Shingū, à 200 kilomètres au sud de Kyoto, dans le département de Wakayama, Kotaro Nishibori est entré dans l'entreprise familiale par sa femme, dont il a pris le nom. Et pour sauver le *wagasa*, l'ombrelle traditionnelle faite de bambou et de *washi* (papier japonais), il a tout essayé. En 1999, il a lancé un site internet alors qu'il était encore employé par la municipalité de Shingū. Puis, pendant quatre ans, il a appris à fabriquer des ombrelles en se rendant tous les weekends à Kyoto et en s'entraînant le soir après le travail. Il a finalement rejoint la noble maison et tenté de montrer l'exemple, en se promenant lui-même avec un *wagasa* pour se protéger du soleil, de la pluie ou de la neige. Il expliquait comment l'utiliser aux gens qui trouvaient l'objet beau mais pas fait pour eux. En vain. Les ventes dégringolaient. «C'était démodé, cher et fragile», juge Kotaro Nishibori en montrant les *wagasa* ornant de sublimes estampes *ukiyo-e*, ce mouvement artistique de l'époque d'Edo (1603-1868). «Tout le monde portait autrefois des

kimons et possédait une ombrelle, c'était lié à notre culture, poursuit-il. Mais de nos jours, on ne voit ces objets que dans les temples. La société a changé, c'est normal.» Pour autant, Kotaro Nishibori a refusé de laisser le *wagasa* disparaître et il a décidé de diversifier sa production. Il a ainsi créé une ombrelle faite de plastique biologique, plus résistante à la pluie. Il s'est également mis à concevoir des lampes, en bois ou en plastique, qui s'ouvrent et se ferment grâce au même mécanisme d'armature. «L'innovation, c'est renouveler la tradition, dit-il. Je m'attache maintenant à aider les autres, car les pratiques traditionnelles sont en train de s'effondrer à toute allure.» Kotaro Nishibori pilote, avec les Ateliers de Paris – un incubateur des métiers de création –, le programme Kyoto Contemporary qui associe des designers français à des savoir-faire de Kyoto et expose leurs objets. Chez Hiyoshiya, Kotaro dirige aujourd'hui une dizaine de personnes. Le relais a été transmis et une page s'est tournée : Tokiwa Nishibori, la grand-mère centenaire qui lui a tout appris, vient juste de disparaître. ■





J. Augier

→ JEAN AUGIER ←
MAITRE DISTILLATEUR

DÉCOUVREZ LES SECRETS D'UN PASTIS FAIT MAIN

PASTIS GRAND CRU

*

Bien plus qu'un anisé, le Pastis Henri Bardouin est un pastis Grand Cru complexe et élégant.

Son secret : le profond équilibre de plus de 65 plantes et épices cueillies, macérées, distillées, assemblées.

Le Pastis Henri Bardouin est un pastis fait main, où l'expérience et le savoir-faire interviennent à chaque étape.

Découvrez toutes les étapes de sa fabrication sur pastishenribardouin.com

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE, CONSOMMEZ AVEC MODERATION



Les ancêtres d'Aiko Senda (à g.) se sont lancés en 1624 dans la fabrication de *karakami*, papiers imprimés de motifs symboliques (ci-dessous) qui paraient jadis les *fusuma*, les portes coulissantes. Avec son mari Akihiko Toto, elle a fondé Kira Karacho, dont les réalisations, puisant toujours dans le patrimoine familial, recouvrent lampes d'intérieur, tasses à café ou cartes de visite.

KARACHO EST DEPUIS 1624 DANS LES PETITS PAPIERS DU JAPON

D'emblée, le couple présente son trésor. Des *hangi*, des plaques en bois gravées, plusieurs fois centenaires, qu'Aiko Senda caresse de la main. Son mari, Akihiko Toto, montre comment les enduire de peinture avant de presser une feuille de *washi* (papier japonais) pour imprimer les reliefs. Tous deux fabriquent du *karakami*, un papier à motifs venu de Chine pendant l'époque de Nara (710-794), qui n'existe plus que dans l'archipel. Le principe est simple : répétition d'un même motif et choix de deux couleurs uniquement, l'une pour le papier, l'autre pour le motif. Les Japonais en ont pourtant fait un art sophistiqué où foisonnent formes, styles et significations. «L'eau symbolise la pureté ; le bambou, la croissance ; les arabesques, la richesse...» explique Akihiko, pour donner un avant-goût de la profondeur des *monyō*, ces motifs chargés de sens. Très à la mode à l'époque d'Edo (1603-1868), le *karakami* servait à décorer les riches demeures des aristocrates, commerçants, guerriers et maîtres de thé, en ornant en particulier les *fusuma*, leurs portes coulissantes. De cet âge d'or ne subsiste que la maison Karacho, fondée en 1624, dont on peut encore admirer les œuvres à la villa impériale de Katsura, au château de Nijo ou au temple Yūgen-in. Tandis que le patriarche, Kenkichi Senda, onzième génération à la tête de Karacho, perpétue l'artisanat dans la plus

pure tradition, sa fille aînée Aiko et son gendre Akihiko en offrent une face moderne, au sein d'une deuxième marque, Kira Karacho, lancée il y a dix ans. Les époux puisent ainsi dans la collection familiale de plus de 600 *hangi* anciens mais en font revivre les motifs en s'adaptant à la mode. Leurs réalisations vont du traditionnel *fusuma* aux papiers peints, tableaux, tasses à café, lampes, papiers à lettre et cartes de visite. Les couleurs sont vives – rose flashy, bleu roi, jaune flamboyant – et le papier, toujours étoilé de poussière de mica (*kira* en japonais), qui brille légèrement suivant l'angle du regard. «A l'époque Meiji [de 1868 à 1912], avec l'arrivée de papiers peints bon marché produits par les machines occidentales, les *hangi* ont failli disparaître. Certains ont même été brûlés pour faire chauffer le bain ! D'autres ont réussi à traverser les siècles, ils sont par conséquent chargés d'esprits divins qui "habitent" ensuite le papier», raconte le couple en jouant sur le terme japonais *kami* qui, désigne à la fois le papier et les divinités. Et de conclure : «L'art du *karakami* réside dans ce qui ne se voit pas.» ■



DÉCOUVREZ DES VIDÉOS DE CES ARTISANS
DU JAPON SUR BIT.LY/GEO-ARTISANS-KYOTO

NATHALIE MICHEL



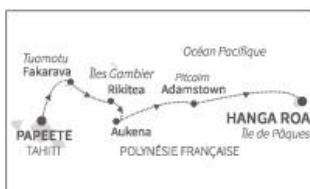
CROISIÈRE GEO

Du 6 au 19 octobre 2016
à partir de 3 610€⁽¹⁾ par personne
au départ de Papeete.
Contactez votre agent de voyage
ou le 08 20 20 31 27*



AdobeStock

Parfum des
archipels du Pacifique
et grands mystères
de l'humanité



+ Le Yachting de Croisière avec PONANT

Accédez par la mer aux
trésors de la terre à bord de
luxueux yachts à taille
humaine. Équipage français,
expertise, service
attentionné, gastronomie :
au cœur d'un environnement
5 étoiles, partez à la
découverte de destinations
d'exception et vivez une
expérience de voyage à la
fois authentique et raffinée.

De Tahiti à l'Île de Pâques

Tahiti, Pitcairn, île de Pâques... Prononcer ces noms mythiques sonne déjà comme la promesse d'un voyage au parfum d'aventure. À bord d'un navire de la compagnie PONANT, embarquez vers les mers du Sud, sur les traces des révoltés du Bounty, à la découverte des moaï, ces statues classées au patrimoine de l'Unesco dont l'origine reste encore inconnue.

Conçue en collaboration avec le magazine GEO, cette croisière sur *Le Soléal*, navire d'expédition cinq-étoiles avec spa et restaurant gastronomique, permet aussi de découvrir l'archipel des Gambier ou encore la cathédrale Saint-Michel de Rikitea, construite à l'aide de matériaux tels que le corail, la nacre et des dents de cachalot.

ERIC MEYER

Embarquez pour une croisière PONANT en Polynésie, en compagnie du rédacteur en chef de GEO, Éric Meyer.



Quant aux fermes perlières de l'archipel, visitées en zodiac, elles sont mondialement réputées pour produire la «reine des perles». À bord, la présence d'Eric Meyer vous entraînera dans les coulisses d'un magazine, lors de conférences et d'ateliers de photographie. « Comme la compagnie PONANT, nous essayons de mettre en valeur les beautés du monde, mais aussi de donner à comprendre », explique ce dernier, pour qui : « même la plus belle image n'est rien sans la connaissance des peuples, de la faune, des cultures et du patrimoine ».

(1) Tarif Ponant Bonus, sur base occupation double, hors pré et post acheminements, hors taxes portuaires et de sûreté. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. Tarif sujet à évolution selon les disponibilités au moment de la réservation. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels.*0.09 € TTC / min.

En partenariat avec



UNE AUTRE VIE POUR LES MACHIYA

Désuètes et chères à entretenir, ces vénérables maisons de bois disparaissent des villes. Mais certaines d'entre elles, restaurées, ont retrouvé une vocation.

PAR YASNA TAKINO (TEXTE)

MACHIYA
町家

Ce sont de discrètes traces du passé. Un petit patrimoine architectural qui, ça et là, à Kyoto, Kanazawa ou Nara, surgit au gré des déambulations urbaines. Soixante mètres carrés en moyenne.

Des formes étroites et longues qui les font ressembler à des *unagi no nedoko*, des «nids d'anguille» comme on les surnomme affectueusement dans l'archipel. A l'intérieur, le spectacle est immuable : des portes coulissantes qui ouvrent sur une cour de petites dimensions, généralement tapisée de galets posés là en signe de bienvenue. Puis un sol surélevé recouvert d'un *sunoko* (caillebotis), sur lequel on ne pose le pied qu'une fois déchaussé. En été, lorsque la chaleur humide devient insupportable, les pièces laissent passer les courants d'air frais.

Quand on pénètre dans l'univers boisé de ces *machiya*, littéralement les «maisons de bourg», c'est un mélancolique voyage dans le temps qui commence. On replonge dans l'époque où les habitants des villes travaillaient encore chez eux : à l'ère Meiji, les marchands, quittant leurs campagnes, venaient s'installer dans

ces petites maisons qu'ils paraient d'un *noren*, un rideau de coton teint servant traditionnellement d'enseigne.

Aujourd'hui, les bâties qui ont été épargnées par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale et les cataclysmes naturels font face à une nouvelle menace : la pression immobilière. A Kyoto, qui compte encore 20 000 *machiya*, 500 d'entre elles sont démolies par an. Mêmes dégâts à Kanazawa, qui n'en recense plus que 1 200. Un rythme de disparition si inquiétant que le Fonds mondial pour les monuments (WMF), une ONG américaine, les a inscrites sur sa liste des biens culturels en danger nécessitant des financements urgents.

«Les *machiya* sont non seulement adaptées aux saisons, mais, en plus, leur structure de bois offre une bonne résistance parasismique», souligne Kyō Suekawa, architecte et membre de l'association pour leur protection à Kyoto. Mais au Japon, les vieux bâtiments sont considérés comme une marque de pauvreté. Et contre l'envie de faire table rase, ces demeures sont plutôt démunies. Conséquence : nombre d'entre elles, qui appartiennent à des propriétaires très âgés, sont vendues à des promoteurs, puis démolies.



Début de prise de conscience ?
A Kyoto, qui ne compte plus que 20 000 *machiya*, soit trois fois moins qu'il y a vingt ans, on commence à rénover ce patrimoine. Certaines de ces petites maisons sont transformées en chambres d'hôtes, comme ici, ou occupées par des jeunes actifs à la recherche d'authenticité.

Leur entretien, lui, est ruineux : il faut compter 6 000 euros par tsubo (unité de surface de 3,3 mètres carrés) rénové. Car une *machiya* est le fruit de techniques traditionnelles, mais les savoir-faire se perdent et les matériaux, tel le mortier de paille et de terre avec lequel sont remplis ses murs à ossature de bois, sont difficiles à trouver. Environ 80 % des *machiya* de Kyoto ne sont plus dans leur état d'origine : par exemple, au cours du temps, elles ont perdu leurs *kōshi*. Des persiennes en bois, par lesquelles «on pouvait regarder la rue, explique Kyō Suekawa. Rien n'échappait à cette forme de surveillance citoyenne».

Curieusement, c'est dans la jeunesse nipponne que les *machiya* trouveront peut-être leur salut. Les bâties rénovées (soixante-treize ont déjà été restaurées par le Fonds Machiya Machizukuri de Kyoto) commencent à être recherchées par de jeunes actifs qui y ouvrent des galeries d'art ou des cafés. On peut même dormir dans certaines d'entre elles, moyennant 130 euros la nuit. Et des agences immobilières se mettent à en proposer à des investisseurs occidentaux éclairés. Peut-être le début d'une nouvelle vie pour les dernières petites maisons traditionnelles du Japon des villes. ■

Bienvenue à HANGZHOU

**Marco Polo a
dit que c'était
«la plus belle
ville au monde».**

Mais ne le croyez pas sur parole. Visitez cette année l'une des villes les plus dynamiques de Chine. Elle se prépare à accueillir le sommet annuel du G20 et ainsi devenir la prochaine grande destination d'Asie. Avec sa beauté naturelle à couper le souffle, ses horizons brillants et ses habitants chaleureux, Hangzhou est un foyer d'innovation, de divertissement, de luxe, de gastronomie et de culture.

Hangzhou. La première ville chinoise à accueillir le sommet du G20



G20 2016 CHINA

Les chinois disent « Au-dessus il y'a le paradis mais ici sur terre nous avons Hangzhou » Après une visite, vous saurez pourquoi.

Depuis Xixi Wetland Park jusqu'au célèbre West Lake, et ses temples Bouddhistes, Taoists et musulmans, ce fut la destination la plus idyllique de Chine pendant des milliers d'années.

facebook.com/Hangzhou.China



DES LÉGUMES AUX RACINES LOINTAINES

Depuis plus de 1 000 ans, Kyoto cultive ses propres variétés de radis, poireaux ou aubergines.

Les grands chefs s'arrachent à prix d'or ces précieux *kyō-yasai*.

PAR RAFAËLE BRILLAUD (TEXTE)

Cette courge shishigatani à l'arôme de noisette et à la chair jaune, porte le nom du quartier nord de la ville d'où elle est issue. Elle se consomme crue ou en soupe.



Poussant en hiver, ces oignons kujo sont prisés depuis l'époque Edo (1603-1869), lorsque Kyoto, capitale impériale, se nourrissait surtout de légumes.



Les kyō-takenoko, de tendres pousses de bambou récoltées sur les collines à l'ouest de la ville, se dégustent bouillies ou nature, trempées dans du miso.



Du nom de la rivière Kamo qui traverse Kyoto, ces aubergines kamo sont, comme tous les kyō-yasai, issues de l'agriculture biologique.

京野菜

KYŌYASAI

La brouette zigzag entre les passants dans une petite rue du quartier d'Uzumasa, dans l'ouest de Kyoto. Elle vient de quitter la ferme près du temple Kōryū-ji. Quelques mètres

plus loin, elle débouche sur un lopin de terre coincé entre des habitations, un parking et une école. Chaussé de bottes en caoutchouc, Gen-ichi Nagasawa s'en va aux champs en plein centre-ville. Le maraîcher de 62 ans possède une quarantaine d'hectares ainsi épargnés dans l'espace urbain, autant de trouées vertes qui témoignent d'un temps révolu. Dans sa famille, on cultive des légumes depuis dix-sept générations. La ferme était autrefois à la campagne, à l'orée de l'ancienne cité

impériale. Les constructions ont remplacé les arbres, mais les végétaux plongent leurs racines dans la même terre et la même eau qu'autrefois. La brouette cahote le long d'un sillon. Deux rangées de poireaux à maturité, d'autres parsemées de pousses. On est loin de l'agriculture intensive. Gen-ichi Nagasawa en ramasse une brassée et fait déjà demi-tour. «Je ne récolte que ce dont j'ai besoin», dit-il.

Les kyō-yasai portent des noms de quartiers de Kyoto

L'agriculteur peut se le permettre car il produit notamment des kyō-yasai, littéralement, des légumes de Kyoto. Une quarantaine de variétés anciennes, propres à l'ex-cité impériale, cultivées depuis plus de 1 000 ans et vendues plus chères. Outre leur prix, elles diffèrent légèrement

des légumes ordinaires par leur forme et leur aspect. L'aubergine est ronde, la carotte écarlate et le potiron emprunte les courbes d'une calebasse. Surtout, dans un archipel où les saveurs conjuguent d'ordinaire la nuance et la discréetion, leur goût est prononcé. Les kyō-yasai sont si rattachés à la ville de Kyoto que leur appellation dérive des noms de quartiers où ils étaient produits à l'origine. Il y a la kamonusu, l'aubergine de Kamo, au nord ; la horikawa gobō, grande bardane de Horikawa, dans le centre ; le shōgoin daikon, navet blanc de Shōgoin, à l'est ; le kujō negi, poireau de Kujō ; le shishigatani kabocha, potiron de Shishigatani ; le fushimi tōgarashi, piment de Fushimi, au sud, etc. La spécialité de Gen-ichi Nagasawa, ce sont les nappa, les légumes à feuilles. La mizuna, aux longues tiges et •••

••• aux feuilles légèrement dentelées, la *mibuna*, qui ressemble à de la mâche effilée, la *hatakena*, semblable à de généreuses feuilles de pissenlit. «Je cultive les légumes que je trouve bons, dit sobrement Gen-ichi Nagasawa. En général, un agriculteur produit ce qui se vend. Mais les goûts diffèrent d'une personne à l'autre ! Quand je faisais des tomates, certains les voulaient acides, d'autres sucrées. Je me base maintenant sur ma propre opinion.» Avec pour seul mot d'ordre : ne pas cultiver trop et toujours de saison.

Même antienne chez Kanematsu, primeur depuis 1882 qui a pignon sur la rue Nishiki, le marché couvert au centre de Kyoto. Koji Ueda, patron tout en charisme et rondeur, y expose ses légumes biologiques dans de jolies corbeilles en bambou. La tomate et le sachet de *mizuna* sont à 380

haute gastronomie n'arrive pas à la cheville de ses légumes ancestraux, gorgés de soleil et de simplicité. A travers son commerce et son réseau d'une vingtaine de producteurs, Koji Ueda tient surtout à préserver une culture locale. Située loin de la mer, ayant des difficultés pour se procurer du poisson frais, Kyoto a très tôt placé les légumes au cœur de son régime alimentaire. D'autant plus que, pour respecter le précepte du bouddhisme leur interdisant de tuer un animal pour se nourrir, les moines ont privilégié la cuisine végétarienne ou *shōjin ryōri* que l'on peut déguster dans certains temples. C'est en 794 que Kyoto devint le siège de la famille impériale, sous le nom de Heian-kyō. Elle le resta jusqu'à la restauration de Meiji en 1868, quand l'empereur décida de résider à Edo, l'actuelle Tokyo. Ainsi,

quand des agriculteurs réalisèrent qu'un patrimoine était en train de disparaître. Les *kyō-yasai* s'exhibent désormais en devanture des restaurants de Kyoto et s'arrachent à prix d'or en France auprès du maraîcher Asafumi Yamashita, qui fait table d'hôte près de son potager des Yvelines et n'accepte de livrer ces légumes japonais qu'à quelques grands

CES VARIÉTÉS EXCEPTIONNELLES SONT LES PILIERS DE LA CULTURE CULINAIRE DE L'ANCIENNE CAPITALE IMPÉRIALE

yens pièce (3 euros), le brocoli à 580 yens (4,70 euros), la boule de potiron de la taille d'un bol à 1 800 yens (14,50 euros). Les fruits et les légumes sont déjà chers au Japon et ceux-ci occupent le haut du panier. Appât du gain ? Nullement. A 68 ans, le marchand a décidé de fermer boutique pour en ouvrir une autre... dix fois plus petite. «Quand on cherche les meilleurs légumes, il n'y en a pas tant que ça, se justifie-t-il. Je vendais déjà principalement des *kyō-yasai*, et je ne veux plus faire que cela, garder des produits de qualité et de saison. Mais je sais que les ventes vont baisser.»

C'est sûr, ce bon vivant un peu bourru aime jouer l'iconoclaste. Ami du chocolatier français Jean-Paul Hévin, il raconte qu'il a goûté aux meilleures tables de Paris et cite deux établissements trois étoiles. «Ce n'était pas bon !» conclut-il dans un éclat de rire, comme pour signifier que la plus

durant plus de dix siècles, des légumes furent-ils envoyés de tout le royaume comme présents pour honorer la Cour. «Si l'empereur les aimait, on commençait à les cultiver», raconte Koji Ueda, le marchand de primeurs. Les meilleures semences étaient sélectionnées, puis transmises de génération en génération. Les légumes de la capitale devinrent peu à peu différents des produits ordinaires. A partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, leur destin fut malmené. «Après la guerre, on a commencé à faire pousser les légumes sous serre, sans respecter les saisons, et à en importer, enchaîne Koji Ueda. Aujourd'hui, c'est un énorme gâchis : les produits sont moins frais, les transports consomment de l'énergie.» Réputés haut de gamme, les *kyō-yasai* ont été délaissés pour des produits bon marché. Ils ne furent remis au goût du jour qu'à partir des années 1980,

chefs de Paris. «A Paris ?» Gen-ichi Nagasawa et Koji Ueda ne peuvent refréner un sourire moqueur. «Ce ne sont pas des *kyō-yasai* !» Mais qu'est-ce donc qu'un légume de Kyoto ? La belle question, puisque la définition varie selon l'interlocuteur. La préfecture juge qu'il s'agit de légumes introduits avant la période Meiji, mais cultivés sur son large territoire. La municipalité délimite une aire d'appellation plus restrictive mais accepte des légumes plus récents. Koji Ueda, le puriste, cumule les critères les plus sévères : «Les *kyō-yasai* ne sont que des variétés anciennes, produites sur le sol de Kyoto et qu'il faut cuisiner avec l'eau de la ville.» Il n'a pas de liste précise de légumes pour autant. Les *kyō-yasai* seraient au nombre de trente-cinq ou quarante-trois, personne ne semble le savoir vraiment. Assis devant une table basse dans le salon du maraîcher, face à une tasse



Photos : iStock Photo / www.agefotostock.com

Cette racine de bardane *horikawa* que l'on sert bouillie, fait référence au quartier où résidait le soixante-treizième empereur du Japon (1079-1107).



Doux et léger, le navet blanc *shōgoi* (un temple bouddhiste de Kyoto) se déguste de novembre à février sous forme de condiment ou mijoté.



Ce piment *manganji* porte le nom d'un temple situé dans le nord-est de la ville. Pour tous les *kyō-yasai*, l'apparence compte autant que le goût.

de thé vert et une pâtisserie à l'*anko* (pâte de haricots rouges), Koji Ueda le marchand n'en démord pas : Gen-ichi Nagasawa est le meilleur de Kyoto, celui qui lui fournit les légumes biologiques les plus savoureux. «Ses *daikon* se mangent crus, on croque dedans comme dans une pomme !» déclare-t-il. L'agriculteur s'amuse du compliment, déplie son corps du tatami et revient avec des quartiers de radis blanc dans une couperelle et de petites piques en bois. Le légume se révèle tendre, juteux et légèrement sucré, tel un fruit.

Il faut rendre grâce au climat de la ville. Entourée de montagnes, Kyoto connaît des variations de températures importantes, entre un froid saisissant en hiver et une chaleur écrasante en été. Cela convient à la culture des légumes. Mais Gen-ichi Nagasawa a aussi un secret, qu'il dévoile à demi-mot. En dégustant un jour un plat typique de Kyoto, à base d'auber-

gines et de harengs, il a eu l'idée d'utiliser... du poisson dans ses cultures. Si l'association est bonne dans l'assiette, pourquoi ne le serait-elle pas dans la terre ? Il a commencé par glisser dans ses parcelles des poissons séchés et labouré l'ensemble. «Ce fut un échec, raconte-t-il. Les poissons sont remontés à la surface, tous les chats du quartier sont venus gratter mes terres. Forcément, aucun légume n'a pu pousser.»

La cuisine nipponne cherche l'épure : ni sauce ni mélange

Il a néanmoins récidivé l'année suivante avec du poisson séché réduit en poudre. «Je n'ai pas eu de chats et le goût des aubergines était nettement meilleur», se réjouit-il. Depuis, l'agriculteur associe un poisson différent à la culture de chaque légume en s'inspirant de recettes de cuisine traditionnelles. Quels poissons exactement ? «C'est un secret»,

lâche-t-il en estimant qu'il en a déjà trop dit. Choyés lorsqu'ils sont en terre, les légumes sont aussi traités dans l'assiette avec égard. Point de sauce ni de mélange, la cuisine nipponne cherche l'épure et tend à révéler l'arôme naturel des aliments. «L'essentiel dans l'art de cuisiner est d'avoir une attitude d'esprit profondément sincère et respectueuse envers les produits et de les traiter sans juger de leur apparence, fût-elle fruste ou raffinée», disait le moine zen Dōgen (1200-1253). On sert le légume grillé, bouilli ou frit, dans un petit plat dédié, pour mettre à l'honneur le végétal, tant d'un point de vue gustatif qu'esthétique.

Chaque saison a ses propres recettes. En été, on savoure le *kamonusu dengaku*, une aubergine grillée et enduite de *miso* (pâte de soja). Parfois, les légumes, ceux de la ville comme les autres, sont utilisés dans des rites et cérémonies ancestraux, pour conjurer les maladies. En décembre, dans le temple Senbon Shakado, des radis blancs sont bouillis dans un pot énorme et distribués selon la coutume dite du *daikon daki*. En juillet, les temples Anraku-ji et Renge-ji offrent, respectivement, du *kabocha* (potiron) et du *kyūri* (concombre). Bref, on mange aussi des *kyō-yasai* par foi dans leur pouvoir supérieur. On comprend dès lors pourquoi il est si important qu'ils conservent leur authenticité : plus que des variétés locales, c'est bien l'esprit des légumes de Kyoto qu'il faut protéger. ■

Rafaële Brillaud



Parure de travail,
ce kimono de soie
teinte est une
œuvre d'art
nommée ohikizuri.
Le maquillage en
«V» ne recouvre
qu'une partie
de la nuque, afin de
mettre en évidence
la minceur du cou.

«ÊTRE GEISHA N'EMPÈCHE PAS D'INNOVER !»

Danse, chant, raffinement du geste et de la posture...

Dans l'archipel, elles ne sont plus que 600 à pratiquer cet art de vivre séculaire. Koyoshi, 23 ans, est l'une d'entre elles. Rencontre à Kyoto.

PAR RAFAËLE BRILLAUD (TEXTE) ET NAKAJIMA HIDEO (PHOTOS)



Elle nous reçoit, comme ses clients, dans son *ochaya*, un salon de thé privé. Koyoshi a 23 ans, le visage légèrement maquillé, le sourire gracieux et le corps élégamment sanglé dans un kimono fleuri. Elle n'a pas encore revêtu ses luxueux atours de *geiko*, le nom donné à Kyoto aux geishas. Ces femmes apparues au XVI^e siècle sont des «personnes qui pratiquent les arts», éduquées, habiles à danser, chanter ou jouer d'un instrument, tel le *shamisen* (luth à trois cordes). Celles aussi dont la conversation est la plus attrayante. Elles évoluent dans un univers clos et aux rituels secrets, qui nourrit des fantasmes. Parler d'argent est proscrit : les clients ne découvrent ce qu'ils doivent que lorsqu'ils reçoivent leur facture à la fin du mois. L'archipel japonais compterait encore 600 geishas et apprenties (*maiko*), dont près de la moitié à Kyoto, l'ancienne capitale impériale. Dans les rues pavées du quartier de Gion, leurs déplacements attirent les touristes. Là, dans ce «monde des fleurs et des saules» – une geisha doit avoir la délicatesse d'une fleur et la résistance d'un saule – vit et exerce Koyoshi, qui vient de publier *Maiko, journal d'une apprentie geisha* (éd. Picquier), un récit qui décrypte les règles et codes de son métier. Être interviewée, pour une geisha, c'est rare. Mais pour GEO, Koyoshi a accepté. Avec la «sophistication naturelle» propre à ces femmes raffinées. ■

«NOTRE CLIENTÈLE CHANGE. DES FEMMES SE METTENT À PLUSIEURS POUR S'OFFRIR UN MOMENT EN NOTRE COMPAGNIE»

GEO Comment êtes-vous devenue maiko ?

Koyoshi Je suis originaire de l'arrondissement de Yamashina-ku, dans le sud-est de Kyoto. Mon père était employé, ma mère femme au foyer, je n'avais donc aucun rapport avec les *hanamachi*, [les «quartiers de fleurs» où vivent les geishas]. Mais ma mère connaissait une ancienne *geiko* et m'a orientée vers le monde de la danse. Mon père, lui, était opposé à ce que je devienne une *maiko*, une apprentie *geisha*. Il ne voulait pas que sa fille aille à des banquets, rencontre des types avinés. Il s'inquiétait car il ne fréquentait pas ce milieu. Puis il est venu me voir danser et il a accepté ma situation.

Est-il possible pour vous d'innover dans cet univers ?

Ma professeure de danse, la célèbre Inoue Yachiyo V (la petite-fille de feu Inoue Yachiyo IV, trésor national vivant, disparue en 2004), le fait : elle vient d'adapter le Boléro de Ravel ! C'est donc possible même si je suis consciente que cela prendra du temps. Il faut aller de l'avant, essayer de changer les choses et j'aime cette idée.

Etes-vous autorisée à avoir un compagnon ou un mari ?

A la différence des jeunes filles normales, nous n'avons pas de téléphone portable, il est donc impossible d'échanger des messages avec un petit ami ! Et puis, du fait de mon travail, je suis amenée à côtoyer des clients assez âgés. Je n'ai pas l'occasion de rencontrer des jeunes et donc d'avoir un petit ami. Mais il n'est pas interdit

aux *maiko* de se marier. Il arrive qu'elles rencontrent le fils d'un client et l'épousent. Elles arrêtent alors leur activité.

Les préjugés de nombreux étrangers vous blessent-ils ?

En fait, ce n'est qu'une fois devenue *maiko* que j'ai pris conscience que certaines personnes nourrissent des idées fausses à notre égard et j'en ai eu un peu honte. Mais je m'efforce, lorsque je participe aux *ozashiki* (banquets), de montrer qu'ils se trompent [en refusant leurs avances éventuelles].

On vous prend en photo dans la rue. Est-ce difficile à vivre ?

Bien sûr, quand je vais ou je reviens d'un *ozashiki*, je suis pressée et les gens qui m'arrêtent pour me demander une photo m'ennuient un peu. A Hanami-koji (la rue principale du quartier de Gion), il y en a même qui attrapent mon kimono, et celui-ci se déchire parfois ! Mais quand j'ai du temps, lorsque j'attends à un passage piéton, j'accepte avec plaisir d'être prise en photo, parce que, d'une certaine manière, je représente le Japon.

La clientèle des geishas a-t-elle beaucoup changé ?

Oui, elle a évolué. L'immense majorité de nos clients était autrefois des gens en relation avec l'industrie du kimono, mais nous en voyons de moins en moins. Nous avons une nouvelle clientèle, qui vient du monde de l'entreprise. Les femmes sont également de plus en plus nombreuses, elles se mettent à trois ou quatre pour s'offrir un moment en notre compagnie. Des clients étrangers sont parfois invités

par des compagnies japonaises à des repas d'affaires. Sinon, ils ne nous fréquentent pas, car ce n'est pas possible. Dans les *hanamachi*, la règle du *ichigensan okotowari* [refus du client pour la première fois, ndlr] est toujours en vigueur : nous n'acceptons pas les clients qui n'ont pas été introduits au préalable par un habitué de Gion.

Pensez-vous exercer cette profession toute votre vie ?

Mon premier rêve était de devenir *maiko*, puis *geiko*. Je suis en train de le réaliser. Le second était de me marier et de faire le tour du monde. J'ai encore du temps pour l'exaucer. J'ai beaucoup à apprendre dans mon métier. Et c'est à travers mes conversations avec les clients que je découvre de nouveaux horizons. ■

Propos recueillis
par Rafaële Brillaud





Dans cet étui, Koyoshi conserve ses *senja-fuda*, des cartes de visite comportant son nom et son adresse et illustrées de motifs différents suivant les saisons. Elles sont censées apporter richesse et bonheur à leur récipiendaire.

Visage blanchi, sourcils rehaussés, yeux cernés de noir, et les deux lèvres rouges, signe qu'elle a un plus d'un an d'ancienneté, la geisha porte dans sa coiffure le *hana kanzashi* (parure de fleurs). Celle-ci change chaque mois au gré de règles précises.



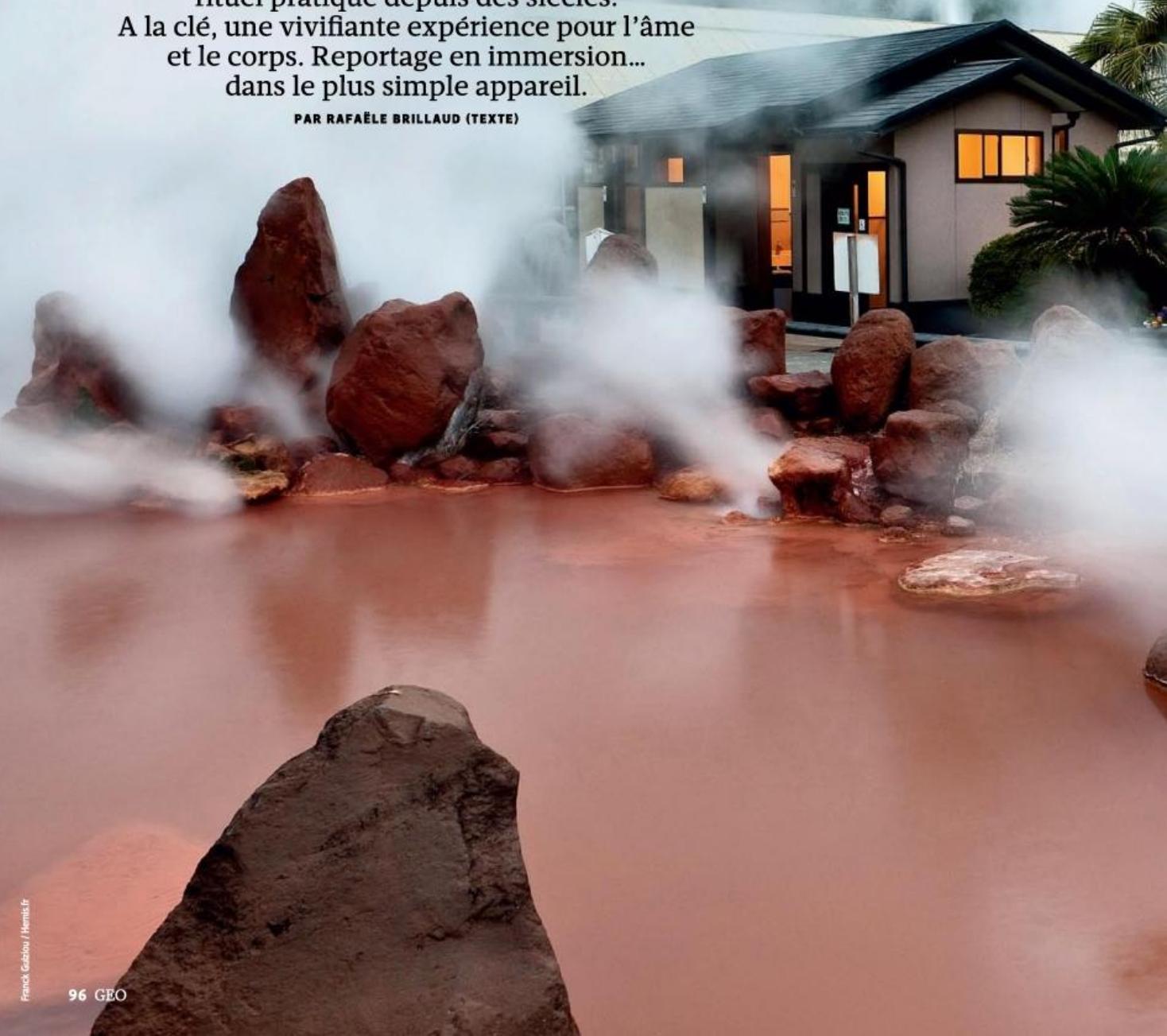
Cet éventail est le plus important des sept accessoires (du miroir au rouge à lèvres) qu'apporte une geisha lorsqu'elle se rend à un *ozashiki*, le banquet qu'elle anime. Sans lui, impossible de pratiquer la *mai* (danse) devant les convives.



D'UN ONSEN À L'AUTRE, RETOUR AUX SOURCES

Se baigner dans ces eaux chaudes est un rituel pratiqué depuis des siècles. A la clé, une vivifiante expérience pour l'âme et le corps. Reportage en immersion... dans le plus simple appareil.

PAR RAFAËLE BRILLAUD (TEXTE)





Beppu, réputée pour son activité géothermique (ici, l'un de ses huit «enfers» interdits à la baignade), est la capitale des onsen. La station thermale, ouverte en 1924, propose près de 3 000 sources chaudes à ses visiteurs.



Chanté par les poètes et les écrivains, le Dōgo onsen de Matsuyama a ouvert en 1894 mais ses dix-huit bains sont fréquentés depuis le VII^e siècle. Le bâtiment à l'architecture typique de l'ére Meiji abrite une pièce jadis réservée aux ablutions de la famille impériale.



Cette famille
immergée dans
un rotenburo
(bain chaud en
plein air) à Maguse,
près de Nagano,
peut jouir du grand
spectacle des
Alpes japonaises.
La réputation d'un
onsen repose tout
autant sur les vertus
curatives de ses
eaux que sur le cadre
qui l'environne.





溫泉

ONSEN

«Plus de réservation, on ferme !» Le guichetier du onsen de Tsuboyu rabat la lucarne vitrée pour se protéger des trombes d'eau. Il pleut depuis des heures sur le hameau de Yunomine, au creux des montagnes sacrées de Wakayama. Le ruisseau s'est mué en torrent limoneux et menace d'emporter le cabanon de bois sur la rive. Il faut vite le démonter, découvrir le bassin thermal individuel qu'il protège et suspendre les baignades devenues trop dangereuses. Le voyage de plus de cinq heures depuis Kyoto, à 180 kilomètres au nord, avait pourtant donné très envie de faire trempe. L'idée de se délasser dans cette source chaude réputée la plus vieille du Japon prenait des allures de consolation tandis que le bus tortillait interminablement entre les reliefs parsemés de pruniers en fleur. Mais le rêve se dérobe. Reste le ryōkan (auberge traditionnelle) Aduyama, juste en face. L'établissement mériterait d'être rafraîchi, il a toutefois l'avantage de ne pas avoir cédé, comme tant d'autres dans le pays, aux sirènes du confort moderne en troquant le bois contre le béton. Par chance, il possède un élégant rotenburo (bain chaud en plein air) en pierres et pavés, couronné de végétation. Il faut se coiffer d'un sugeasa, chapeau de paille de forme conique, puis courir nu sous le déluge. Une fois le corps dans l'eau brûlante, la tête à l'abri, la pluie fait des miracles. Elle pose ses doigts glacés sur les épaules, provoque mille étincelles à la surface du bain et fait

chanter les gouttes qui tintinnaient sur les pierres, les feuilages et les baquets de bois. D'embolie, c'est – sans jeu de mots – un retour aux sources, une immersion dans l'une des plus anciennes traditions nipponnes.

Archipel volcanique et très montagneux oblige, le Japon recense plus de 26 000 de ces sources chaudes naturelles, qu'on appelle ici onsen. Découverte il y a environ 1 800 ans, celle de Tsuboyu est la seule à se retrouver inscrite au Patrimoine mondial de l'humanité. Explication : elle est située dans les forêts denses des monts Kii, qui surplombent l'océan Pacifique et jouxtent ainsi les chemins de pèlerinage du Kumano Kodō arpente depuis la période de Heian (794-1192). Le parcours, qui serpente dans la plus grande péninsule nipponne, a été salué en 2004 par l'Unesco. Et Tsuboyu faisait partie du lot.

«Il suffit de s'y plonger une fois pour voir sa peau embellir»

Sous sa cahute en bois peu confortable, la source se résume à un bassin de pierre où jaillit une eau laiteuse – celle-ci, riche en soufre, sodium et bicarbonate, changerait de couleur sept fois par jour. Premiers arrivés, premiers baignés. Les visiteurs s'y glissent nus, en solitaire ou en duo. Tsuboyu est en bordure de route, au cœur du hameau, mais le cabanon permet de ne pas être aperçu des passants. Il prive en retour le baigneur de la contemplation du paysage. Mais peu importe. La file d'attente s'allonge. L'entrée coûte 750 yens (six euros), et se fait toutes les trente minutes. L'eau brûlante – 92 °C à la source ! – force en effet à libérer rapidement le bassin. ■■■

••• Depuis des siècles, les Japonais s'adonnent aux ablutions dans les onsen, à l'origine en accès libre dans la nature. Considérées comme des fontaines de jeunesse, ces sources chargées de minéraux, dont la composition diffère d'un endroit à l'autre, auraient le pouvoir de guérir ou de soulager les maux. «Il suffit de se plonger une fois dans cette eau chaude pour voir sa peau embellir, et les bains répétés ont raison de toutes les maladies», est-il écrit dans un rapport datant de 713 sur une source de la province d'Izumo, actuel département de Shimane, à l'ouest de Kyoto. Et à Yunomine, une légende raconte qu'au XV^e siècle un certain Oguri Hangan aurait été sauvé d'un empoisonnement grâce aux eaux locales.

Locaux et étrangers barbotent dans l'eau au goût de sel

Toutefois, les plaisirs des onsen ne se limitent pas à leurs supposées vertus curatives. Le cadre dans lequel ils se trouvent peut également être leur principal attrait. En contrebas des montagnes de Wakayama, Sakinoyu est un rotenburo face à la mer, caché dans un discret promontoire rocheux de la station balnéaire de Shirahama. Cité dans le *Manyōshū* ou «Recueil de dix mille feuilles», une anthologie de poèmes élégiaques datant du VIII^e siècle, il se compose d'une succession de bassins en plein air d'eaux de source plus ou moins brûlantes (deux «côté homme» et trois «côté femme»). Même en ce jour venteux d'hiver, on se bouscule au portillon. Sitôt la porte franchie, locaux et étrangers se dénudent dans un même état et s'élancent en grelottant. Les corps barbotent dans l'eau au goût de sel, la peau tannée par le soleil et les embruns. Les vagues se brisent derrière les rochers qui entourent le bain – Sakinoyu ferme quand elles sont trop hautes. Tout autour, les enfants cherchent des coquillages dans les anfractuosités. Du haut de ses 1 300 ans d'histoire, Shirahama est l'un des trois lieux de villégiature dédiés au



Lucas Valetius / Agefotostock.com

thermalisme les plus anciens du Japon, avec Arima (près de Kobe, dans le département de Hyōgo) et Dōgo (à Matsuyama, sur Shikoku). Shirahama est célèbre pour son immense plage de sable blanc, prise d'assaut en été, mais déserte ce jour-là. Sur la colline, le petit musée Kishū expose la série complète d'estampes des Trente-Six Vues du mont Fuji de Hiroshige Utagawa (1797-1858). Vue d'en haut, la côte rocheuse déchiquetée semble dessiner des étoiles de mer dans le Pacifique.

Des stations thermales telles que Shirahama, l'archipel en totaliserait plus de 3 000. Certaines, bien que réputées pour les vertus de leurs eaux, ont perdu leur charme d'antan. Mais pas Kinosaki, à deux heures de train au nord-ouest de Kyoto. Près de la mer du Japon, cette ravissante bourgade de 4 000 habitants est

Le onsen de Tsuboyu, découvert il y a 1 800 ans, est inscrit au Patrimoine mondial de l'humanité, comme le chemin de pèlerinage de Kumano Kodō qu'il jouxte. Entièrement nu, on y profite d'une eau laiteuse riche en bicarbonate en soufre et en sodium, qui, dit-on, change de couleur sept fois par jour.

traversée par un canal bordé de saules et d'échoppes. Le lieu doit sa célébrité au médecin Gotō Konzan (1659-1733), qui fut le premier à recommander la fréquentation des onsen comme thérapie. Selon lui, les meilleures sources étaient celles de Kinosaki, en raison de leur température très élevée – l'eau jaillit à 80 °C, puis est régulée dans les bassins à 42 °C. Mais ce que le visiteur retiendra davantage, c'est le cérémonial du bain. Ici, chaque hôtel ou auberge confie à ses clients un *yume-pass*, «pass pour le rêve» donnant accès gratuitement aux sept thermes de la ville. Il fournit aussi la tenue de rigueur : le *yukata*, kimono léger en coton, qui s'enfile en passant le côté droit sous le côté gauche – l'inverse étant réservé aux défunt. L'hiver, le *yukata* s'accompagne d'un *tanzen*, kimono matelassé, et de *tabi*, chaussettes

UN JOUR SUR TERRE

et PLANÈTE BLEUE

qui séparent le gros orteil des autres. Les Japonais, qui aiment l'ordre et les uniformes, devinent ainsi à la couleur des tenues des passants dans quel établissement ils résident. Avant de quitter la chambre du *ryōkan* Nishimuraya Honkan, somptueux palais de bois et de verdure, l'étranger doit mémoriser les règles du bain, aimablement mises à sa disposition. Nudité obligatoire. Interdiction de pénétrer dans le bassin sans être propre. Que ce soit au *onsen* ou dans leur baignoire, les Japonais ne se lavent jamais dans le bain, mais à côté, à l'aide des douches, du savon, des bassines et des tabourets prévus à cet effet. Puis vient le moment de claudiquer d'une source à l'autre, sans jamais parvenir à dompter ses *geta*, socques en bois qui tanguent sur leurs deux talons.

Dehors, le froid se fait vite oublier, plongeons bouillants successifs obligent. Des sources

pensionnaire arrive en début d'après-midi et, souvent, n'en ressort pas avant le lendemain matin. Dîner et petit déjeuner sont servis dans les chambres ; le seul moment de rencontre est celui du bain. A Kai Atami, les heures filent ainsi dans un luxe de sobriété : la grâce d'une chambre à tatamis, sans meubles ni artifice, donnant sur la verdure et la mer. Quand l'heure vient de gagner le *onsen* en bois, noyé sous les arbres, il fait déjà nuit. Impossible de profiter de la vue, la lumière qui se reflète sur les vitres embuées ne renvoie que l'image des baigneurs. Le dîner, où chaque plat est un trésor de finesse et d'esthétisme, efface cette légère déception. «Le *onsen* ajoute au corps déjà exténué un soupçon supplémentaire de douce fatigue, qui amène à dépasser le point limite de l'épuisement, et oblige à cesser toute activité. Je sombre enfin dans un sommeil profond

«AU CORPS EXTÉNUÉ, LE ONSEN AJOUTE UN SUPPLÉMENT DE DOUCE FATIGUE»

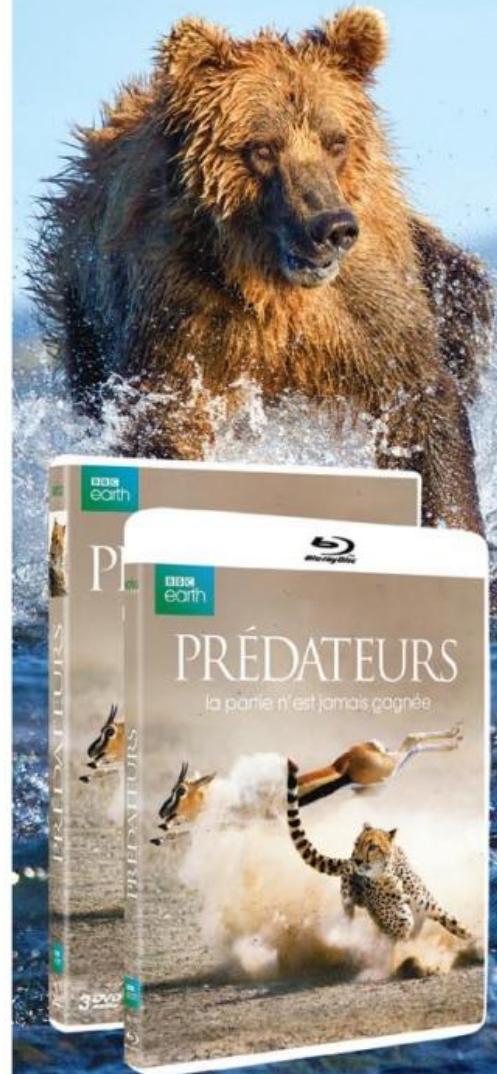
chaudes à l'air libre invitent au bain de pieds régulier. D'autres, à profiter de l'aubaine pour tremper des œufs crus, à déguster une fois cuits sous le ciel lumineux de février. Le soir venu, l'estomac chargé de crabe et les joues rouges de saké, les visiteurs se promènent le long du canal joliment éclairé et les *geta* chantent sur les pavés jusque tard dans la nuit. Puis au matin, tout le monde retrouve ses habits quotidiens et va s'agglutiner dans le hall de la gare.

Parfois, c'est au contraire dans l'intimité d'un *ryōkan* que le *onsen* se savoure, comme celui de la chaîne Kai à Atami, dans le département de Shizuoka, au sud de Tokyo. C'est alors l'expérience unique d'un monde à part. Contrairement aux hôtels où l'on dépose ses valises pour mieux partir à la découverte de la région, le *ryōkan* est un univers clos. Le

qui me permet de récupérer de la fatigue des jours», note l'écrivain contemporain Keiichirō Hirano dans *Impressions du Japon* (éd. La Martinière, 2013).

Tombé du lit, direction le *rottenburo*. Déshabillage sans réfléchir, les yeux rivés sur les éclats de soleil qui dansent sur la mer, l'esprit encore groggy par le sommeil. Douche au milieu des frondaisons frémissantes, des chants de mouettes, dans des parfums d'écume. Froid qui gifle la peau humide et réveille brusquement. Le corps plonge dans le *onsen* comme il se glisserait sous la couette pour gagner un peu de répit. Bien loin de l'univers ouaté de la chambre, on assiste, transi de bien-être, au réveil du jour, dans les clapotis de l'eau. La félicité dans tous les sens du terme... ■

Rafaële Brillaud



Cette nouvelle série documentaire produite par BBC et diffusée sur France 5, offre le spectacle grandiose des chasses des animaux sauvages.

“Des images rares et impressionnantes”

LE FIGARO



EN 3 DVD ET 2 BLU-RAY

PARTOUT ET SUR WWW.KOBafilms.fr



SCIENCES
"AVENIR"

BBC
earth

koba
FILMS

YŌKAI, DES ESPRITS QUI FONT POP

Espiègles ou malveillantes, ces créatures surnaturelles surgies du folklore japonais envahissent le monde grâce aux mangas et jeux vidéo qui leur sont consacrés.

PAR YASNA TAKINO (TEXTE)

妖怪

YOKAI

A la nuit tombée, des statuettes en bronze aux formes étranges s'illuminent dans le port de Sakaiminato (préfecture de Tottori, à l'ouest de l'île de Honshu), dans une ambiance fantomatique. Ce sont 153 représentations de *yōkai*, des monstres folkloriques qui, selon la légende japonaise, sont malicieusement cachés partout : dans une riziére, la soupente d'un immeuble tokyoïte, les toilettes d'une école, ou, pourquoi pas, le fond d'une assiette ! Des esprits donc, devenus aujourd'hui des personnages de bande dessinée mondialement connus grâce au dessinateur Shigeru Mizuki, auteur du célèbre *Kitaro le repoussant* (éd. Cornélius). Récemment disparu, ce dernier passa sa jeunesse à Sakaiminato, et la rue des fameuses statues porte d'ailleurs son nom.

La tradition animiste shinto fait que les Japonais voient des esprits, divins ou pas, dans les arbres, les objets et les animaux. Et alors que les dieux (du Soleil, de la guerre, de la Lune...) sont célébrés dans des sanctuaires érigés à travers tout le pays, les *yōkai*, des créatures surnaturelles qui

peuplent l'imaginaire populaire, ne sont honorés nulle part. D'où leur habitude de hanter les objets les plus anecdotiques et les lieux les plus banals du quotidien. Au bout de quatre-vingt-dix-neuf ans d'existence, n'importe quel objet ou endroit peut ainsi se transformer en *yōkai* ou en abriter un, s'il n'a pas été, entre-temps, remercié pour ses services par son propriétaire. Nul ne les connaît aussi bien que les grands-mères japonaises, qui aiment raconter leurs histoires, les soirs d'été, lorsque la chaleur humide est trop étouffante pour que le sommeil vienne. Ces nuits-là, les esprits pullulent dans leurs récits. Il y a l'horrible mais inoffensif Akaname, qui lèche la crasse de la salle de bains. Ou Oni, l'ogre, qui descend de la montagne pour manger les enfants s'ils ne sont pas sages. Pendant ce temps, le *zashiki warashi*, représenté par un petit garçon ou une petite fille, symbole de bonne fortune, s'est immiscé parmi les bambins qui écoutent... Chut ! Il ne faut pas qu'il s'en aille, celui-là. Son départ entraînerait le déclin de la saisonnée.

Les premiers écrits sur les *yōkai* remontent à plus de 1 000 ans. Les anciens attribuaient à leur présence les phénomènes mystérieux et les événements mal-



Gangikozō, le mangeur de poisson, est l'un des 153 *yōkai* que le port de Sakaiminato a érigé en statues en hommage à Shigeru Mizuki, défunt maître du manga d'horreur. Ce dessinateur n'a cessé de populariser le destin de ces petits démons issus du panthéon shinto.

heureux. C'était une façon d'affronter la peur et les regrets. À l'époque Edo (1603-1868) ces esprits furent illustrés par des estampes. Sous des traits grotesques, des objets en train de se métamorphoser en *yōkai* comme Kasakozo, le parapluie qui a été jeté, sont passés à la postérité. Puis la modernisation du pays, à l'ère Meiji (1868-1912), faillit avoir raison de leur existence, en stigmatisant les superstitions.

Mais ils ont résisté, et piliers de la pop culture japonaise, ils sont partout : anime (dessins animés), jeux vidéo, romans... Totoro, héros du film d'animation de Hayao Miyazaki Mon voisin Totoro (1988), n'est-il pas l'esprit gardien de la forêt ? Et les Pokémon (abréviation de pocket monsters, monstres de poche), Pikachu, Miaouss ou Mewtwo, des *yōkai* qu'il faut capturer ? Le jeu Yokai Watch et ses produits dérivés (200 millions de figurines et sept millions de jeux écoutés) arriveront en Europe au printemps. Sa vedette, Jiba-Nyan, est un chat percuté par une voiture, qui n'accepte pas sa mort.

Pas de quoi, cependant, s'inquiéter de cette invasion : en général, les *yōkai* du XXI^e siècle sont des esprits malicieux et inoffensifs. A moins, bien sûr, que vous ne leur cherchiez querelle. ■



antarctica

musée des
confluences

museedesconfluences.fr   

LYON | 26.04.2016–31.12.2016

GRAND LYON
la métropole

RHÔNE
le département



GEO

UGC

avec le soutien de
IB
BLANCPAIN

WILD
Touch

PAPRIKA

ANDROMÈDE
RESEARCH

arte

TF1

Centre National
de la Cinématographie

CNRS

QUAND L'ARCHIPEL FAIT LA FÊTE

Joutes, défilés, parades... Il y a des milliers d'occasions, pendant l'année, de prendre la rue et lâcher prise avec les Japonais, qui célèbrent leurs traditions. Du nord au sud, notre sélection.

PAR YASNA TAKINO (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (CARTOGRAPHIE)



Chaque année, plus de 300 000 fêtes nommées *matsuri* – du verbe *matsuru*, célébrer – rythment le cycle des saisons japonaises. Pour l'étranger qui a la chance d'y participer, en ville ou à la campagne, la fascination est assurée. L'animisme shinto souffle sur les plus anciennes de ces manifestations, mais durant l'été, saison de la fête bouddhiste Obon qui honore les esprits des défunt, l'atmosphère peut se révéler plus carnavalesque. Parade d'immenses chars portatifs ou procession nautique ; esprits du grand nord ou des tropiques ; tir à la corde géant ou dégustation de *chimaki* (papillotes de riz gluant fourré) dans le halo des lanternes en papier. Ces rassemblements, parfois millénaires, reviennent de loin : jugés menaçants à cause de leurs débordements populaires, ils furent totalement interdits durant la Seconde Guerre mondiale. Mais aujourd'hui, ils sont plus populaires que jamais. ■





7 KŌCHI YOSAKOI MATSURI

9 au 12 août

CENTRE-VILLE, KŌCHI

Ce matsuri, lancé en 1954, a été repris dans différentes régions et pays, grâce au succès rencontré par ses concours de danses yosakoi modernisées.

Munie de naruko (petits clapets de bois qui étaient jadis utilisés pour éloigner les oiseaux des rizières), une jeunesse enthousiaste s'y déhanche en tenues traditionnelles ou branchées sur des musiques qui brassent hip-hop et samba !

8 NIHAMA TAIKO MATSURI

17 au 19 octobre

PARC YAMANE, NIHAMA

Pour saluer la récolte d'automne, ce rassemblement accueille un grand kenga matsuri (festival des querelles) : une compétition musclée entre des groupes d'une centaine de personnes portant sur leurs épaules quarante-sept taiko, des chars-tambours de 2,5 tonnes qui font vibrer l'atmosphère.

9 HAKATA DONTAKU

3 et 4 mai

CENTRE-VILLE, FUKUOKA

Le pittoresque est de rigueur dans ce festival organisé durant une semaine de quatre jours fériés. Les habitants revêtent des atours colorés pour danser le quadrille avec un shamoji, une spatule de bois utilisée pour servir le riz.

10 NAHA ŌTSUNAHIKI MATSURI

Dimanche avant le deuxième lundi d'octobre

CENTRE-VILLE, NAHA

Cette épreuve de tir à la corde mobilise 15 000 participants aux bouts d'un câble en paille de riz de quarante tonnes, deux mètres de diamètre et 200 mètres de long ! Un objet qui symbolise les échanges commerciaux que l'île d'Okinawa tissait jadis avec la Chine et la Corée.

1 OROCHON-NO HIMATSURI

Fin juillet

PARC KATSURAGAOKA, ABASHIRI

Aïnus, Oros : les âmes des ancêtres de ces minorités autochtones sont censées trouver le repos dans cette fête avec ambiance feu de camp, chamanisme, danseurs en tenues brodées et chants polyphoniques.

2 AOMORI NEBUTA MATSURI

2 au 7 août

CENTRE-VILLE, AOMORI

Seuls ceux qui sont parés de la tenue officielle peuvent défiler parmi les haneto (gens qui sautillent) qui entourent les chars, les nebuta décorés de gigantesques fleurs, animaux et scènes historiques fabriqués en papier tendu sur des structures en bambou et en bois.

3 KOKUSEKIJII SOMINSAI

Nouvel An lunaire, début février

TEMPLE KOKUSEKIJII, ŌSHŪ

C'est l'un des principaux hadaka matsuri (fête de nus). A l'occasion d'un rituel qui invoque Yakushi Nyorai, le bouddha de la guérison, des centaines d'hommes, vêtus d'un simple fundoshi (pagne), se jettent à l'assaut d'un petit sac de fortune lancé par un fidèle du temple. Fortune au valeureux qui réussira à l'attraper.

4 KANDA MATSURI

Mi-mai

SANCTUAIRE KANDA-MYŌJIN, TOKYO

Né vers 1600, ce festival permet de découvrir l'extravagance typique des Edo-kko, «les habitants d'Edo», comprendre : les Tokyotois. Organisé pour commémorer la victoire de la bataille de Sekigahara qui ouvrit l'ére d'Edo, ce matsuri fait resurgir le passé – prêtres à cheval et porteurs de reliques – dans le décorum futuriste de la mégapole.

5 GION MATSURI

1^{re} au 29 juillet

CENTRE-VILLE, KYOTO

Vieux de plus de 1 100 ans, c'est le plus célèbre matsuri shintoïste du pays. Son apogée : un défilé de chars venus de tous les quartiers avant le départ du cortège qui accompagne les mikoshi, les palanquins associés au dieu Gion. Entre-temps, dans la musique des hoyoshi (ensembles traditionnels), la ville vit dans la rue et se montre aussi enjouée qu'hospitalière, nombre de maisons faisant portes ouvertes,

6 TENJIN MATSURI

24 et 25 juillet

LE LONG DE LA RIVIÈRE ŌKAWA, OSAKA

Ses spectacles de marionnettes traditionnelles bunraku font la joie des anciens. Mais le point d'orgue de cette fête placée sous le signe de Tenman Tenjin, la divinité des études et des arts, est son funatogyō : une procession au crépuscule d'une centaine de bateaux, clôturée par un immense feu d'artifice.

GRAND REPORTAGE



Inutiles échelles de crue...
Le lac de barrage de Ziglab, situé sur un affluent du Jourdain, est presque à sec. Une longue sécheresse et la surexploitation du cours d'eau ont fait perdre à ce réservoir, qui alimente les plantations de Jordanie, 80 % de sa capacité en moins de quinze ans, contrignant le royaume au rationnement.



7
6
5
4
3
2

L'APOCALYPSE DU JOURDAIN



Au nord, à la frontière avec le Liban, le fleuve sacré est encore bleu, entouré de papyrus et de tamarins... Au sud, quand il finit sa course dans la mer Morte après 251 kilomètres, il n'est plus qu'un maigre ruisseau. Pourquoi ce désastre ? Enquête.

PAR MOSHE GILAD (TEXTE) ET FRANCK VOGEL (PHOTOS)



MIRAGE OU MIRACLE ? PRÈS DE LA SOURCE, UNE EAU ENCORE VIVE ENCHANTE LES AMOUREUX DE PLEIN AIR

En amont, les berges sont idylliques. Des activités nautiques sont proposées par l'entreprise Rob Roy, en hommage à un explorateur écossais, qui, en 1869, descendit les 251 km du Jourdain en canoë. Mais à 2 km de là, changement de décor : le débit est d'abord entravé par un barrage, puis des millions de mètres cubes d'eaux usées sont évacués dans le fleuve.







AU NORD, DÈS SA RENCONTRE AVEC LE LAC DE TIBÉRIADE, SON COURS EST DÉVIÉ PAR ISRAËL

Première étape : Tibériade, où le Jourdain déverse 500 millions de m³ par an. Mais à la sortie, son débit chute à 20 millions. Ce lac est le principal réservoir d'eau douce de l'Etat hébreu : il pourvoit au tiers des besoins du pays, approvisionnant les villes et irriguant les cultures, jusqu'au désert du Néguev.





REPÈRES

SANS PARTAGE ÉQUITABLE DE L'EAU, LA PAIX EST-ELLE POSSIBLE ?

Le cours supérieur du Jourdain est alimenté par trois sources. La plus importante, la rivière Hasbani, naît sur le flanc ouest de l'Hermon, au Liban, lequel a donc un potentiel moyen de pression sur les pays riverains au sud.

Sillonné par une myriade de ruisseaux, ce château d'eau est très convoité. Le plateau du Golan, territoire syrien, est occupé depuis 1967 par Israël qui l'a ensuite annexé unilatéralement en 1981. 20 % de l'eau consommée par l'Etat hébreu provient de cette région.

L'Etat hébreu dérive la moitié du débit annuel du Jourdain, notamment grâce à l'Aqueduc national, long de 130 km. La bataille de l'eau compte parmi les éléments déclencheurs de la guerre des Six-Jours entre Israël, la Jordanie, la Syrie et l'Egypte, en 1967.

L'exploitation par Israël des nappes phréatiques de Cisjordanie provoque l'ire de l'Autorité palestinienne. Les Palestiniens des territoires occupés sont également soumis à des quotas (et des tarifs) de livraison d'eau qui les discriminent par rapport aux colons israéliens.

Pour être moins dépendant du fleuve et du lac de Tibériade, l'Etat juif est devenu pionnier en dessalement d'eau de mer. La plus grande usine de ce type au monde a vu le jour à Ashkelon en 2005. Quatre autres ont été mises en service depuis.



«LORSQU'ON VOYAGE LE LONG DU FLEUVE, ON VOIT LE PAYSAGE PASSER DU VERT AU JAUNE»

Disparu. Dans la vallée du Jourdain, cela fait un demi-siècle que personne n'a aperçu le kétoupa brun, avec ses gros yeux jaunes et ses grandes oreilles pointues. Ce hibou fascinant était jadis courant ici, mais hélas, il faut, pour son bien-être, abondance d'eau et de poissons. Et si l'oiseau n'est plus là, c'est parce que rien ne va plus sur l'illustre fleuve. «Je rêve qu'un kétoupa se montre enfin, mais ça m'étonnerait que cela se produise de mon vivant», soupire David Glazner, qui observe une nuée de pélicans faisant route vers le sud. A 66 ans, ce spécialiste né au kibbutz de Kfar Ruppin, à une trentaine de kilomètres au sud du lac de Tibériade, dirige le centre ornithologique local. Sur une carte accrochée au mur, au-dessus de son bureau, il note le parcours des oiseaux migrateurs le long du Jourdain. D'ici, le panorama sur la vallée est impressionnant, avec les montagnes de part et d'autre du fleuve, la clôture posée sur la frontière avec la Jordanie, mais aussi des champs verdoyants, des plantations de bananiers et d'immenses étangs très poissonneux. C'est le matin tôt et Glazner guette à la jumelle le vol des cigognes, des pélicans et des grues cendrées. Au printemps et à l'automne, un demi-milliard d'oiseaux survolent la région. Certains passent l'hiver au bord de l'eau, d'autres poursuivent leur périple jusqu'en Afrique. Mais de kétoupa, point. «Ici, nous avons toutes sortes de problèmes, commente David Glazner. Celui-ci en fait partie.»

Emergent de la vase, un vaisseau antique rappelle l'époque du Christ et de ses disciples

La vallée du Jourdain, elle-même fraction de la vallée du grand rift courant entre le Liban et le Mozambique, est le point de rencontre de trois continents, l'Europe, l'Asie et l'Afrique. A l'endroit où convergent les sources du fleuve, la Hasbani, la Baniyas et la Dan, à la frontière entre Israël et le Liban, près du kibbutz Sde Nehemia, l'eau est encore abondante, entourée de papyrus, de roseaux, de peupliers de l'Euphrate et de tamariers. Les feuilles mortes qui dansent sur la surface indiquent que le courant est rapide. Les rives attirent des cyclistes, des amateurs de canoë... Et pourtant, plus on descend vers le sud, plus on se rend compte que le Jourdain est bel et bien malade. En un siècle, son débit moyen est passé de 1,2 mil-



liard de mètres cubes par an à quarante millions. Et la presque totalité (96 %) de son eau est mobilisée pour l'usage agricole et domestique. Dans la vallée vivent quelque 600 000 personnes : 500 000 côté oriental, en Jordanie, ainsi que 60 000 Palestiniens et 40 000 Israéliens sur la rive ouest. «Lorsqu'on suit le cours d'eau en direction du sud, le paysage passe du vert au jaune, remarque Natan Bainosovitz, un ranger des parcs nationaux israéliens. Au début, il y a des bosquets d'arbres hauts, mais ensuite, ne reste plus qu'un désert, presque sans aucune végétation.» Après 251 kilomètres, le Jourdain, qui sépare Israël de la Jordanie et longe ensuite la Cisjordanie, le territoire palestinien occupé depuis 1967 par Israël, finit sa course dans la mer Morte près de Jéricho. Où il est réduit à un maigre ruisseau. Alors pourquoi ?

Pour comprendre le problème, commençons au nord du pays, au niveau du lac de Tibériade. Là, chaque année, se déversent 500 millions de mètres cubes d'eau. Longtemps, ce fut la principale réserve d'eau d'Israël (aujourd'hui, l'Etat hébreu en dépend beaucoup moins grâce à plusieurs grandes usines de désalinisation) et un immense canal, l'aqueduc national, construit dans les années 1960, détourne l'eau vers le sud du pays. Non loin se trouvent le village de Capharnaüm avec ses vieilles églises aux toits roses arrondis et le lac où ***

Comme ces deux pèlerins, un demi-million de chrétiens du monde entier débarquent chaque année à Yardenit, au sud du lac de Tibériade. Pourtant, ce site verdoyant n'est pas considéré par les experts comme le lieu de baptême de Jésus, situé plus loin en aval (voir encadré). Mais ici, le Jourdain est encore très peu pollué.

2 Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début mai sur *Télématin*, présenté par William Leymergie, du lundi au samedi, sur France 2.



DANS LES TERRITOIRES OCCUPÉS, LES PALESTINIENS SONT RAVITAILLÉS AU COMPTE-GOUTTES

Tous les quatre jours, Nawef Juanma, qui vit à Auja, en Cisjordanie, vient remplir sa citerne. Prix du plein d'eau ? Environ 100 shekels (23 euros). Depuis 1967, cette portion de la vallée du Jourdain, riche en nappes souterraines, est contrôlée par Israël. Les 60 000 Palestiniens riverains n'ont plus le droit d'accéder au fleuve ni de puiser l'eau du sous-sol.





Conçu dans les années 1950 pour prélever les eaux de Tibériade et du Jourdain, l'aqueduc national traverse tout le territoire israélien du nord au sud. Plus d'1,5 million de m³ sont ainsi siphonnés chaque jour.



Ce n'est plus qu'un filet d'eau boueuse. Côté mer Morte, musulmans fait peine à voir. En un siècle, le débit moyen

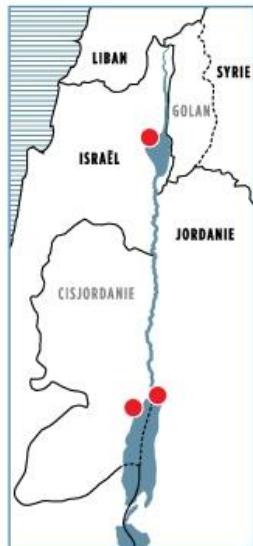
••• voguent quelques bateaux de pêche... Ici, un jour de sécheresse de janvier 1986, deux pêcheurs de Ginosar ont repéré un mystérieux objet émergent de la vase. Deux semaines plus tard, un vaisseau antique en bois de chêne, qui devait servir aussi bien au transport de passagers qu'à la pêche, était mis au jour pour la première fois depuis son naufrage, 2 000 ans plus tôt. Aujourd'hui exposé au musée local, il rappelle l'époque du Christ et de ses disciples, souvent eux-mêmes pêcheurs.

A l'autre extrémité du lac, près de Degania, le débit du Jourdain n'est plus que de vingt millions de mètres cubes : l'impétueux fleuve s'est transformé en modeste rivière, même si elle est encore belle. A Yardenit, un paisible site de baptême, on mesure combien il demeure sacré dans les esprits. A l'ombre de grands eucalyptus, trente croyants descendant vers l'eau, drapés dans des linges blancs. Beaucoup chantent des psaumes, leur émotion est palpable. En ressortant, trempés et frissons, ils sourient comme des enfants. Pour les chrétiens, Jésus a été baptisé dans le Jourdain par saint Jean-Baptiste, et cette eau représente la pureté et la vie. «Mon rêve devient réalité, témoigne Anita Kovelicz, 43 ans, venue de Varsovie, en Pologne. J'ai attendu ce moment des dizaines d'années, et tout est exactement comme je l'imaginais. Me trouver si près de là où le Christ a été baptisé est une expérience décisive dans ma vie de croyante.» Elle qui avait lu des articles inquiétants

sur la santé du fleuve est agréablement surprise. Le Jourdain revêt aussi une grande importance pour les juifs, pour qui il représente un symbole de liberté. Traverser son lit, c'est se libérer de l'esclavage, c'est entrer en Terre promise. Pareil pour les musulmans. Des compagnons proches du Prophète sont enterrés sur les rives, où s'est aussi jouée une grande bataille contre l'Empire byzantin.

Les experts estiment que la moitié de la flore et de la faune de la région a déjà disparu

Près du kibbutz Beit Zera, à environ cinq kilomètres au sud de Yardenit, des efforts ont visiblement été entrepris pour réhabiliter le cours d'eau. Ici, le Jourdain forme quatre méandres longs et très étroits, ça et là émaillés d'îlots de verdure. Dror Pevzner travaille au ministère de l'Environnement israélien. Il désigne fièrement du doigt les courbes du fleuve et explique qu'il y a encore vingt ans, des canaux avaient été creusés pour qu'il s'écoule en ligne droite, privant ainsi d'irrigation de larges zones. Depuis l'année dernière, tout a été mis en œuvre pour corriger cette erreur, qui a mis à mal la nature environnante. L'eau s'est remise à suivre les boucles naturelles du Jourdain, on a replanté les berges et incité la faune à revenir. Un jour, toute cette zone sera classée réserve naturelle. Dror Pevzner l'assure, on est enfin parvenu à un bon compromis entre les intérêts de l'agriculture et ceux de l'environnement.



À FORCE DE BARRAGES ET DE CANAUX, LE COURS D'EAU IMPÉTUEUX SE TRANSFORME VITE EN TRISTE RUISSAU



le fleuve sacré des juifs, des chrétiens et des musulmans, a chuté de 1,2 milliard de m³ par an à 40 millions.



En Cisjordanie, le moindre point d'eau peut devenir source de tensions, comme ici, dans la réserve d'Ein Feshkha, au nord de la mer Morte, où les Palestiniens accusent les colons israéliens du coin de prélever la ressource.

Un peu plus au sud, le fleuve atteint Naharayim («deux rivières» en hébreu), où il rencontre le Yarmouk. A partir de là, il sert de frontière naturelle entre Israël et la Jordanie. Un tout autre décor apparaît alors : oubliée la nature, ici, ce ne sont que vestiges de canaux cimentés, de barrages, de ponts et d'usines, témoins d'un important passé industriel. Durant les années 1930, quand la zone se trouvait encore sous mandat britannique, une grande centrale électrique alimentait presque toute la région. Elle n'a fonctionné que seize ans, puis a été fermée en 1948, quand l'Etat d'Israël a été proclamé et qu'a éclaté la guerre avec la Jordanie. A Naharayim, on se rend compte que les enjeux environnementaux et géopolitiques sont inextricablement liés, et combien contrôler les eaux du Jourdain et de ses affluents s'avère stratégique pour Israël, la Jordanie et la Syrie, qui, tous, y ont construit des barrages. On estime qu'Israël détourne environ la moitié du débit annuel, et que les deux autres pays prennent le reste. Pour agraver encore la situation, les eaux usées – partiellement traitées, dans le meilleur des cas – des villes jordaniennes, israéliennes et palestiniennes alentour se déversent dans le fleuve. A la clé, un désastre écologique. Les experts calculent que la moitié de la flore et de la faune de la région a déjà disparu.

Alon Zask, cadre au ministère de l'Environnement israélien, explique que la désalinisation a permis à Israël de reconstituer ses réserves en eau, indépendamment de l'eau de pluie, du débit du Jourdain ou du niveau du lac de Tibériade. «Cette année, nous allons retraitrer 550 millions de mètres cubes d'eau de mer, ce qui va nous permettre de mieux laisser vivre le fleuve», dit-il. En 2015, Israël a laissé vingt-deux millions de mètres cubes d'eau

du lac s'écouler dans le Jourdain, ce qui était un énorme progrès. Pour 2016, nous visons les trente millions de mètres cubes. L'objectif est d'atteindre les cinquante millions, ce qui devrait permettre de remettre en état le cours d'eau et ses environs.»

Dix ans ? Vingt ans ? Difficile de prévoir le temps qu'il faudra pour rendre au Jourdain sa splendeur

Gidon Bromberg n'est pas du même avis. A 52 ans, l'homme dirige EcoPeace Middle East, une ONG tripartite entre Israël, la Palestine et la Jordanie, qui œuvre pour l'environnement et la paix dans la région. Il déplore que le Jourdain serve d'égout aux pays riverains. Le conflit du Moyen-Orient rend les arbitrages difficiles : cela fait dix ans qu'EcoPeace cherche des solutions afin de réhabiliter le fleuve. L'organisation a établi un plan d'action, poussant l'Etat hébreu et le royaume hachémite à mettre au point leurs propres projets. «Il est inimaginable de traiter séparément les questions environnementales et les questions politiques», dit-il. Il n'y aura de solution que globale.» Or les chiffres que cite Gidon Bromberg sont très différents de ceux du gouvernement israélien : c'est en réalité un débit de 400 millions de mètres cubes qu'il faudrait chaque année pour sauver le Jourdain. On en est loin. Le président d'EcoPeace reste cependant optimiste. «Cela prendra peut-être dix ou vingt ans, mais c'est jouable», affirme-t-il. On peut satisfaire les besoins d'irrigation tout en faisant des économies d'eau, en retraitant et en désalinisant. Si, en plus, on développe le tourisme, on rendra la région plus prospère, et l'on contribuera ainsi à rendre au fleuve, ainsi qu'à la mer Morte, leur splendeur passée. Déjà, on assiste à de profonds changements de comportement.» ***





AU SUD, LA JORDANIE POMPE DES QUANTITÉS PHÉNOMÉNALES POUR IRRIGUER SES SERRES

Jelal, 14 ans, conduit ses bêtes près de Deir Alla, le long d'un aqueduc relié au canal du Roi-Abdallah. Ce dernier, édifié par le royaume hachémite à partir de 1959, s'étend de la confluence du Jourdain et du Yarmouk jusqu'à la mer Morte. Il approvisionne la capitale, Amman, et des milliers d'ha de champs.





TERMINUS DU VOYAGE, LA MER MORTE N'A JAMAIS AUSSI BIEN PORTÉ SON NOM

Le Jourdain achève sa course dans ce paysage lunaire. Réduit à un timide filet, il n'alimente plus assez la mer Morte, dont la surface a régressé d'un tiers en cinquante ans. À mesure que le rivage recule, le sol s'affaisse, laissant apparaître des gouffres béants, comme ici, près d'Ein Gedi, en Israël.

ON PRÉVIENT LES TOURISTES QUE LE SOL PEUT SOUDAIN S'OUVRIR SOUS LEURS PIEDS

●●● Au sud de Naharayim, le fleuve passe sous le «vieux pont». C'est un carrefour important, depuis l'Antiquité. On y voit encore les vestiges d'un pont romain, ainsi que d'autres ouvrages des périodes ottomane et britannique. Encore un peu plus loin, près de Tirat Zvi, est prévu un nouvel édifice, dans le cadre d'un projet intitulé «Passerelle pour la Jordanie». S'il se concrétise, ce sera la première infrastructure conjointe aux deux pays, sur un bassin industriel commun. Sur la rive orientale, dans le nord du royaume de Jordanie, les terres sont cultivées presque jusqu'au bord de l'eau. Des canaux d'irrigation s'étendent depuis le Yarmouk et le Jourdain en direction des vergers. Les fermiers jordaniens, essentiellement de petits exploitants, font pousser là des agrumes, des dattes, des bananes et des légumes. Aux abords immédiats du fleuve, la vallée est verdoyante, mais il suffit de rouler quelques minutes vers l'est et les montagnes pour atteindre des zones très arides. A hauteur du pont du Roi-Hussein, non loin d'un barrage et des

ruines de la cité romaine de Pella, un parc écologique a été fondé il y a six ans par EcoPeace. Comme l'explique le directeur, Othman Al-Tawalbeh, avant 2009, l'endroit était abandonné et dépourvu de végétation. Depuis, 40 000 arbres ont été plantés et l'écotourisme a été développé, entre autres actions de préservation de la nature. Il y a ici une petite auberge de jeunesse, un centre d'information, et diverses activités éducatives sont proposées. «Le Jourdain est encore malade, souligne Othman. Nous avons 30 % de chômeurs ici, et soigner le fleuve est vital pour l'emploi. Un plan existe pour le nettoyer, avec 127 projets qui vont tous dans le bon sens, même si, c'est vrai, nous n'avons pas encore de système de tout-à-l'égout convenable... Mais nous avons l'impression qu'il y a une prise de conscience. Le problème, c'est que dans certains cercles jordaniens, cette coopération menée avec Israël est très mal vue. Nous nous efforçons donc de leur faire comprendre qu'on est là pour développer la région, et que les familles du coin en profiteront directement», insiste-t-il.

«La solution la plus simple serait de laisser l'eau du fleuve s'écouler normalement»

Côté cisjordanien, la rivière Bezek, qui rejoint le Jourdain par la rive ouest près de Tirat Zvi, matérialise la ligne verte, la frontière de 1949 entre Israël et Palestine. Une autoroute suit son cours côté israélien, en direction du sud et des territoires occupés. Là, plus que partout ailleurs, nature et politique semblent indissociablement liés. Le moindre détail est significatif. Ainsi, alors que le village palestinien de Fasayil n'arbore quasiment aucune végétation, la prospère colonie israélienne voisine, Gilgal, regorge de pelouses vertes et de piscines. Il est étonnant que l'endroit bénéficie de tant d'eau. Peut-être ne faut-il pas y voir seulement un problème environnemental ? L'autorité palestinienne est peu présente dans la vallée du Jourdain, sauf à Jéricho. Toute la zone est contrôlée et gérée par Israël. Aux 60 000 Palestiniens qui y vivent, s'ajoutent les 7 000 Israéliens de la trentaine de colonies construites avec le soutien de Tel-Aviv. Le désert de Judée, à l'ouest, et l'aride mont Gilead, à l'est, ne sont striés que d'une étroite bande verte, au milieu de laquelle le fleuve déroule ses méandres. C'est le royaume du palmier datier. Malek Abu Alfailat, un ingénieur hydraulique de 25 ans, dirige une antenne d'EcoPeace dans le petit village d'Auja, près de Jéricho. Il affiche une solide confiance en l'avenir. «Le Jourdain est la

L'UNESCO PLONGE EN EAUX TROUBLÉS



L'armée israélienne monte la garde sur la rive ouest, face au lieu présumé du baptême du Christ, où trône la piscine de Vladimir Poutine.

Contrairement au Vatican, qui ne prend pas position, l'Unesco a tranché : Jésus a été baptisé en Jordanie ! En juillet 2015, Al-Maghtas, sur la rive orientale du fleuve, a été inscrit au patrimoine mondial avec cet argument. Vestiges d'églises, de chapelles et de bassins baptismaux... Les fouilles archéologiques réalisées ici depuis vingt ans semblent indiquer que ce site serait bien la «Béthanie au-delà du Jourdain» citée dans l'«Evangile selon Jean». Ce que conteste Israël, qui avance que ce lieu sacré se trouve en face, à Qasr al-Yahud. Mais le problème est ailleurs : toute cette zone est polluée par les quantités d'eaux usées déversées en amont. Les pèlerins s'immergent donc pieusement dans des flots marronnasses, au risque d'une infection. Sauf Vladimir Poutine. Le président russe s'est fait bâti à Al-Maghtas une sorte de jacuzzi privé, qui pompe et traite les eaux du fleuve biblique. Ce fervent orthodoxe s'y est déjà rendu deux fois.



Mineral Beach, une plage autrefois très fréquentée de la rive ouest de la mer Morte, offre un spectacle cataclysmique : fin 2014, un gigantesque trou s'est ouvert dans le parking. Depuis les années 1980, 5 000 crevasses se sont formées sur le pourtour du grand lac salin, dont le niveau baisse d'un mètre chaque année.

source de vie qui nous unit, dit-il. Les gens qui habitent ici, colons compris, sont moins dogmatiques qu'ailleurs, et les relations s'en trouvent améliorées. Nous pourrions faire figure de laboratoire de la coopération entre nos peuples. Alors, même si rien n'est simple, nous restons positifs. Je crois que la région du Jourdain pourrait un jour devenir un paradis.» Pour Malek, la solution la plus simple serait de laisser l'eau du fleuve s'écouler normalement. Ce qui suppose que la Jordanie et Israël soient tous deux d'accord. Le problème à Auja, c'est que le puits est désormais à sec huit mois par an – et non plus seulement l'été. Les fermiers palestiniens du coin accusent les colonies situées plus haut dans la montagne de pomper toutes les sources et rivières, empêchant l'eau de ruisseler et de descendre dans la vallée comme autrefois. Une question d'autant plus épineuse que les Palestiniens n'ont pas accès au Jourdain proprement dit. Israël, estime Malek, pourrait commencer par débarrasser les rives des mines qui les parsèment. «Il suffirait d'en retirer la moitié pour permettre à 300 000 personnes d'exploiter ces terrains», insiste l'activiste.

A dix kilomètres des bureaux de Malek Abu Alfailat, le Jourdain achève sa course dans la mer Morte. C'est là le point le plus bas de la surface terrestre (420 mètres sous le niveau de la mer). Le site est victime du détournement du fleuve, du manque de pluie et de la voracité en eau des usines

israéliennes et jordaniennes. Cette mer a perdu le tiers de son volume en quatre-vingts ans et baisse d'un mètre chaque année. Conséquence : des gouffres s'ouvrent sur les plages, parfois énormes, menaçant le tourisme et la circulation. A Ein Gedi, une oasis sur les rives de la mer Morte, où un kibboutz est implanté, règne une atmosphère de fin du monde. Il faut parcourir deux kilomètres à travers un paysage de désolation pour rejoindre la mer depuis le parking. Il y a quelques années, celui-ci était situé à côté de la plage. De grands panneaux préviennent les visiteurs que l'endroit est très dangereux et que le sol peut s'ouvrir sous leurs pieds à tout moment. L'odeur de soufre et la sécheresse de l'air ne sont pas des phénomènes nouveaux, mais le restaurant et le bar déserts sont le signe de l'étendue du désastre. La zone a beau posséder un formidable potentiel touristique, ni Israël ni la Jordanie ne s'acheminent vers une résolution du problème. Certaines idées émises ces dernières années, comme l'installation d'un pipeline ou d'un canal pour puiser dans la mer Rouge inquiètent les écologistes, qui redoutent un autre genre de catastrophe. Quand on regarde la mer Morte depuis cette paisible oasis, le triste résultat du voyage chaotique du Jourdain apparaît. Et l'on comprend que c'est tout au long des 251 kilomètres du trajet qu'il faut trouver les solutions. ■



Moshe Gilad



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR
BIT.LY/GEO-JOURDAIN



VISIONNEZ LE TÉMOIGNAGE DE MALEK ABU
ALFAILAT SUR BIT.LY/GEO-ITV-JOURDAIN

LE PALMARÈS DU BONHEUR

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

Comment mesurer le bonheur d'un pays ? Longtemps, les gouvernements ont estimé le confort des populations grâce au produit intérieur brut (PIB), sa hausse marquant un accroissement de la production de biens et de services. Un indicateur qui ne permet cependant pas d'évaluer le bien-être. D'abord parce que le PIB ne tient pas compte de la répartition des richesses : un pays peut-il être heureux si les inégalités sont trop importantes ? Ensuite parce que son évolution ne prend en considération ni la qualité de vie ni les préjudices liés à la croissance de la production. Par exemple, la dégradation de l'environnement, qui joue sur l'épanouissement des individus... Malgré ces difficultés, des chercheurs de l'université de Columbia et de la London School of Economics, sous l'égide des Nations unies, ont établi un palmarès des populations les plus aptes au bonheur. Pour ce faire, ils ont d'abord organisé un sondage dans 157 Etats, en posant à chaque fois la même question à un échantillon représentatif : «Sur une échelle de 0 à 10, 0 représentant la pire vie possible et 10 la meilleure, où situez-vous votre vie ?» La moyenne de ces résultats a permis d'attribuer une note à chaque pays, autour de 7,5/10 pour les plus heureux (Danemark, Suisse, Islande, Norvège) et autour de 3/10 pour les plus malheureux (Burundi, Syrie, Togo, Afghanistan). Ensuite, les scientifiques ont défini une liste de six critères (voir ci-contre) permettant de justifier ces scores. Leur principal constat : la richesse n'explique pas tout ! Ainsi, les pays les mieux classés en termes de PIB/habitant, le Qatar, le Luxembourg et Singapour se retrouvent respectivement 36^e, 20^e, et 22^e sur l'échelle du bonheur. ■

Sources : United Nations Sustainable Development Solutions Network / Gallup 2016



SIX CRITÈRES POUR ANALYSER LE BIEN-ÊTRE D'UN PAYS

PIB PAR HABITANT



La Banque mondiale classe les pays en fonction de leur PIB par habitant (en parité du pouvoir d'achat). Cet indicateur témoigne du niveau de vie global d'une population, même s'il ne prend pas en compte les inégalités sociales.

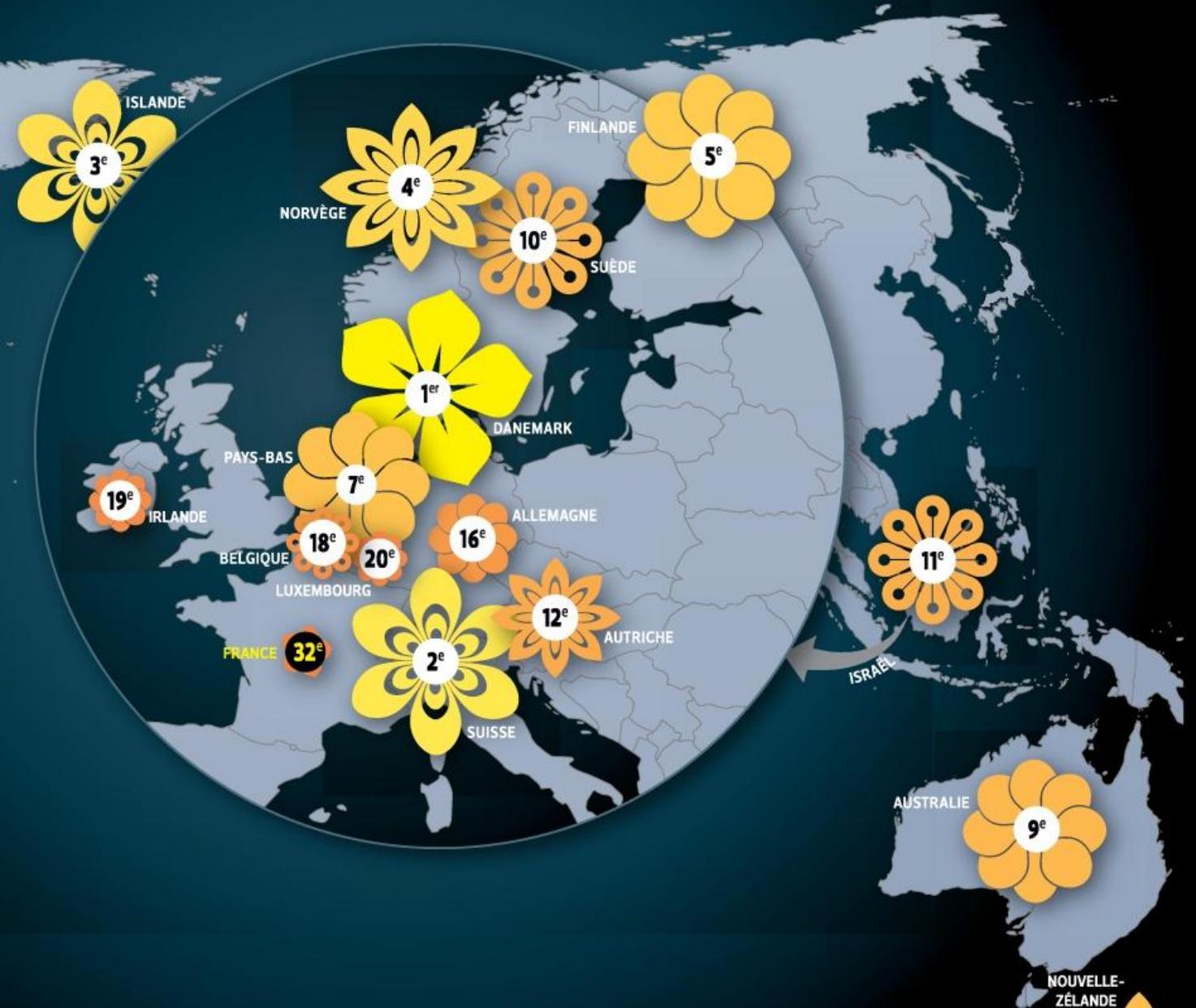
SOLIDARITÉ ENTRE LES INDIVIDUS



Pour ce critère, une question : «Si vous vous trouvez un jour dans le besoin, avez-vous des proches ou des amis sur lesquels compter ?» Les meilleurs scores : l'Islande, la Nouvelle-Zélande, l'Ouzbékistan et le Danemark.



NOUVEAU : DÉCOUVREZ L'ANIMATION VIDÉO DU MONDE EN CARTES SUR TABLETTE ET SUR BIT.LY/GEO-CARTE-BONHEUR



ESPÉRANCE DE VIE EN BONNE SANTÉ



Créé par l'OMS, cet indicateur évalue l'âge qu'un individu peut s'attendre à atteindre sans problème de santé entravant sa qualité de vie. C'est l'Asie qui domine, avec Hongkong (77 ans), Singapour (76 ans) et le Japon (75 ans).

LIBERTÉ DE CHOISIR SA VIE



Ce sentiment est sondé par la question : «Avez-vous assez de liberté pour choisir ce que vous faites de votre vie ?» Il permet d'établir la capacité à se projeter dans l'avenir. La France se classe 47^e, derrière le Nicaragua, et l'Ouzbékistan est le 1^{er}.

GÉNÉROSITÉ ET DONS AUX ASSOCIATIONS



Il s'agit d'évaluer si une population verse de l'argent à des associations caritatives. Puis les résultats sont rapportés au PIB/habitant. Dans le top 10, des pays bouddhistes où le don est une valeur sociale : Thaïlande, Bhoutan, Birmanie...

PERCEPTION DE LA CORRUPTION



Cet indicateur s'obtient à partir de la question : «La corruption est-elle très répandue dans le gouvernement ?» Parmi les pays qui ont le plus confiance, les démocraties scandinaves et des pays autoritaires (Qatar, Singapour).



LA FRANCE Terre d'Histoire

C'est un pays que son passé lointain ou proche fait vibrer, sous la houlette de passionnés, simples citoyens curieux et érudits, archéologues, marins, architectes, châtelains ou artistes. **Trois photographes de GEO**, Laurent Monlaü, Ian Teh et Paolo Verzone sillonnent l'Hexagone et nous livrent un portrait vivant de cette France qui aime redécouvrir son histoire.

LAURENT MONLAÜ



IAN TEH



PAOLO VERZONE



LA NORMANDIE

PAR HUGUES DEROUARD (TEXTE) ET IAN TEH (PHOTOS)

→ Omaha Beach, un symbole de paix. → A Carentan, un *langskip* réhabilite les **ancêtres vikings**. → A Rouen, la **cathédrale de Monet** ressuscite. → Le Vieux Rouen n'oublie pas ses **pestiférés**. → Basé à Granville, le fameux **trois-mâts** remet le cap sur Terre-Neuve. → A Avranches, les **manuscrits du Mont-Saint-Michel** reprennent des couleurs. → Le **trésor des Templiers** fait toujours rêver à Gisors. → Sur la Côte d'Albâtre, des **chasseurs d'épaves** écument la Manche.

Photos : Ian Teh / Agence VU





C'était ici la dernière étape avant l'Amérique. L'ancienne gare maritime de Cherbourg abrite la Cité de la mer, un musée océanographique présentant une importante collection d'engins sous-marins, dont ce bathyscaphe Archimède, mis à l'eau en 1961.



Dressé sur le sable d'Omaha Beach, à Saint-Laurent-sur-Mer, cet ensemble de sculptures métalliques, intitulé *Les Braves*, est l'œuvre de l'artiste Anilore Banon.



Un hommage aux soldats alliés, érigé en 2004 à l'occasion du soixantième anniversaire du Débarquement.



OMAHA BEACH

Le champ de bataille est devenu un symbole de paix et de liberté

Il s'appelait la plage des Sables d'or. On ne la connaît plus, depuis le 6 juin 1944, que sous les noms de Omaha Beach ou Omaha la Sanglante. Des cinq plages du Débarquement, Omaha fut la plus meurtrière – 3 000 soldats alliés y périrent. Aujourd'hui, les collectivités normandes souhaitent l'inscription de Utah, Gold, Juno, Sword et Omaha Beach à l'Unesco, point d'orgue d'un long processus d'intégration de ces lieux dans la conscience collective. «Juste après la guerre, les Normands se rendirent les premiers sur la plage, puis vinrent les familles de disparus, raconte Christophe Prime, du Mémorial de Caen. A l'époque, un sous-préfet évoquait déjà un tourisme de mémoire pour alléger le fardeau financier de la reconstruction.» Mais c'est la venue de Ronald Reagan, pour le quarantième anniversaire du D-Day, en 1984, qui fut le déclencheur. Désormais, les plages et le cimetière américain de Colleville accueillent plus d'un million de visiteurs par an. «Le champ de bataille est devenu un symbole de paix et de liberté, de réconciliation entre anciens belligérants, mais aussi le témoignage de l'alliance séculaire entre la France et les Etats-Unis», analyse Christophe Prime.



Long de 23 mètres, le Dreknor, basé à Carentan, est la réplique d'un langskip tel que ceux qui ont accosté en Normandie au IX^e siècle.



L'original, retrouvé en 1880, est exposé au Musée des navires vikings d'Oslo.



CARENTAN

Un *langskip* réhabilite les lointains ancêtres vikings

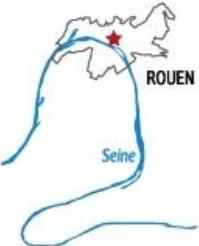
Tête de dragon, sculptures scandinaves, coque à clins... Ce voilier ne ressemble pas tout à fait aux autres bateaux amarrés dans le port de Carentan. Le *Dreknor* (en français : dragon normand), mis à l'eau en 2008, est une réplique du *Gokstad*, le plus grand navire de guerre viking retrouvé en Norvège, construit vers 890. Il a été bâti en cinq ans à l'initiative de Nathalie et Marc Hersent, un couple de passionnés d'histoire, rejoints par des dizaines de bénévoles. «Ce type d'embarcation qu'on appelle *langskip*, très résistant, est probablement celui avec lequel les Vikings ont accosté sur nos rivages au IX^e siècle», explique Nathalie Hersent. Nous voulons en faire un emblème vivant de la région, symbolisant plus de mille ans d'histoire de la Normandie.» Objectif également affiché : réhabiliter l'image des Vikings, qui ont colonisé le Nord-Cotentin, le Pays de Caux et la Basse Seine. «On associe trop souvent ces lointains ancêtres à de simples barbares alors que c'était une civilisation remarquable, bien plus structurée que les autres à la même époque, estime Nathalie Hersent. Elle fut à l'origine de nombre de nos villes... et de la Normandie elle-même.»



La cathédrale Notre-Dame de l'Assomption a eu plusieurs vies : élevée à partir de 1145, détruite par un incendie en 1200, reconstruite au XIII^e siècle, embellie au XV^e.



L'asymétrique façade occidentale, chef-d'œuvre du gothique flamboyant, vient d'être restaurée.



ROUEN

La cathédrale de Monet ressuscite, toute de blanc vêtue

Oublié l'enrassement dû à cent cinquante ans de pollution industrielle. Monumentale dentelle de pierre, la façade ouest de la cathédrale de Rouen, qui fascina tant Claude Monet, a été intégralement restaurée, retrouvant la blancheur caractéristique du calcaire de la vallée de la Seine, mais aussi la polychromie de certaines statues, la finesse des scènes sculptées des tympans... Depuis l'an dernier elle est libre de tout échafaudage. Rares sont les cathédrales à avoir autant souffert que celle-ci. Raids vikings, incendie de 1940, bombardements d'avril 1944, tempête de 1999... Après la guerre, il avait fallu attendre douze ans pour que l'édifice, chef-d'œuvre du gothique flamboyant, puisse rouvrir au public, mais on se concentra sur l'urgence de la reconstruction du monument, plus que sur sa restauration. «Depuis, cette cathédrale, primatiale de Normandie, symbole vivant de Rouen, est en perpétuel chantier», explique Daniel Fournier, ingénieur du patrimoine à la Drac. Prochaine étape, la rénovation et la consolidation de la flèche du XIX^e siècle, la plus haute de France. Culminant à 150 mètres, elle oscille les jours de grand vent.



Dans l'un des quartiers médiévaux les mieux préservés de Rouen, l'étrange et paisible aître Saint-Maclou (à gauche) au décor morbide, rue Martainville, constitue l'un des derniers vestiges des charniers de pestiférés.



ROUEN

La vieille ville pleine de charme n'oublie pas ses pestiférés

Avec ses coquettes maisons à colombages et anciens hôtels particuliers, le quartier Saint-Maclou, l'un des plus pittoresques du Vieux Rouen, dissimule un des derniers vestiges des charniers médiévaux : l'aître Saint-Maclou. Ce cimetière vit le jour durant la peste noire de 1348 qui ravagea la moitié de la population rouennaise. Lorsque survint une autre épidémie, vers 1521, il fallut plus d'espace pour recueillir les corps : on éleva trois vastes galeries dotées d'un comble. «Après putréfaction des chairs, les fossoyeurs y entassaient les ossements», détaille Jacques Tanguy, historien de Rouen. Les os ont été déplacés en 1779 dans un cimetière sur la côte Sainte-Catherine. Demeure aujourd'hui un ensemble architectural au saisissant décor funèbre. Fémurs, crânes, pelles de fossoyeurs ou danses macabres sont sculptés sur les poutres, comme pour se rire de la mort. Un étrange chat noir momifié, retrouvé dans un mur, est même exposé dans une vitrine. «Une vieille pratique consistait à enterrer vivant un félin pour éloigner le mauvais sort !» précise Jacques Tanguy. Des artisans d'art peu superstitieux devraient prochainement occuper l'aître, après restauration.



Déplier les treize voiles du Marité oblige l'équipage, de nos jours savamment harnaché, à un numéro d'équilibriste, à 30 mètres de hauteur. Construit à Fécamp,



le trois-mâts est amarré à Granville, port qui vivait, jusqu'aux années 1930, de la pêche à la morue.



GRANVILLE

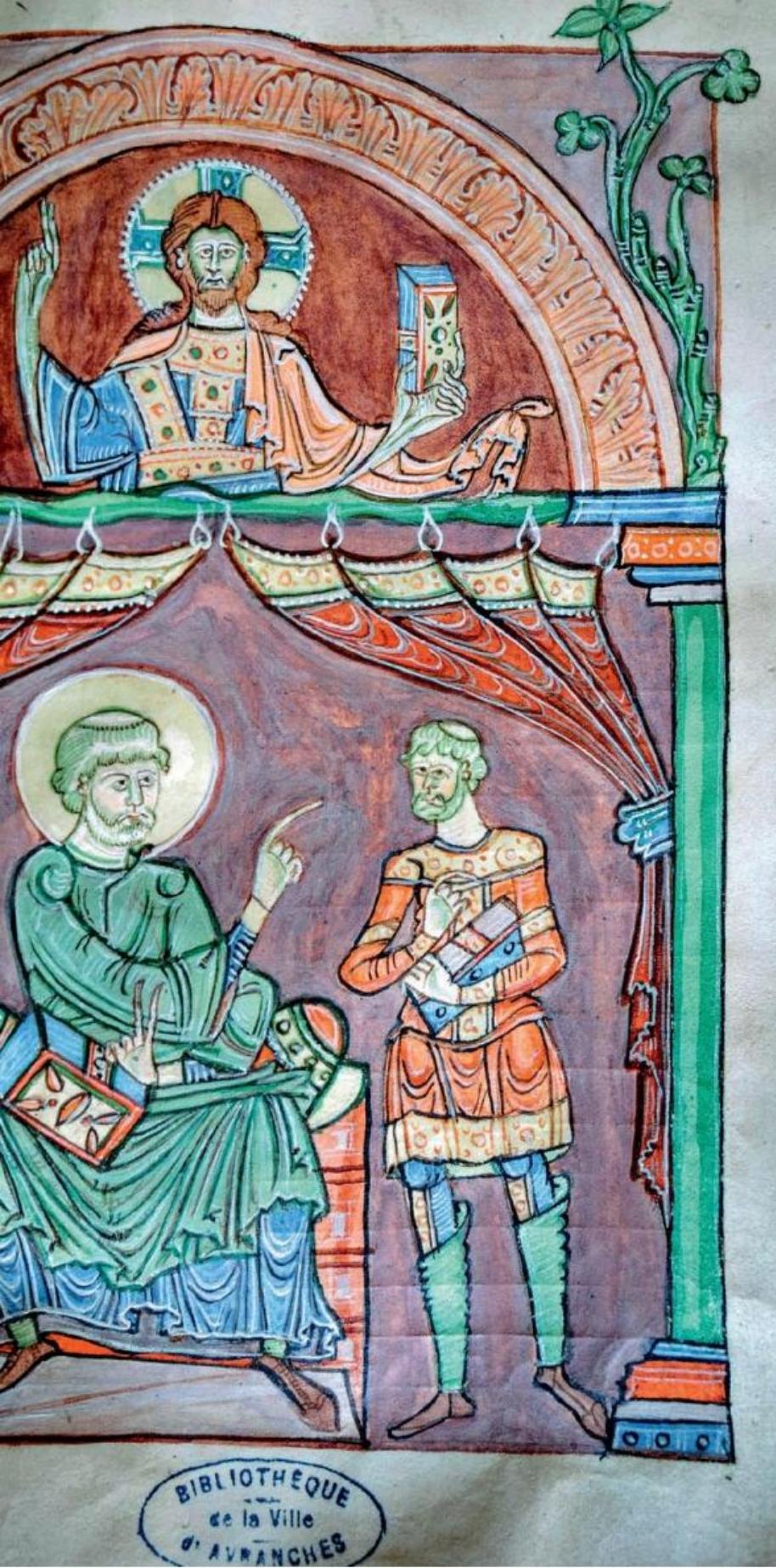
Restauré, ce fameux trois-mâts remettra le cap sur Terre-Neuve

Star des rassemblements maritimes, c'est l'un des plus beaux trois-mâts de France. Le Marité, construit en 1921, est l'ultime témoignage des navires de la grande pêche à Terre-Neuve, quand les marins de Granville ou Fécamp s'en allaient traquer la morue au large du Canada. «Ce n'est pas seulement un beau terre-neuvas, c'est un bateau qui a une âme, insiste Thierry Motte, chargé de projet au GIP Marité. Lui faire prendre la mer, c'est rendre hommage à tous ces Normands qui, du XVI^e au XX^e siècle, se sont aventurés six mois en mer, sans savoir s'ils allaient revenir.» C'est pour cette raison que la goélette, un temps égarée en Suède, a rejoint sa terre d'origine en 2004 pour être restaurée et voguer sur le littoral granvillais. «Les collectivités normandes ont tout fait pour l'acquérir car elle incarne l'histoire maritime de la région, encore inscrite dans la mémoire des habitants», estime Thierry Motte. Prochain rêve pour les six marins de l'équipage : rejoindre Terre-Neuve en 2017. «Ce serait un voyage symboliquement magnifique, tant les liens avec l'archipel canadien sont forts.» Bien des terre-neuvas granvillais s'y établirent, dit-on, après, avoir rencontré l'âme sœur.



La bibliothèque patrimoniale, à Avranches, conserve divers ouvrages religieux anciens, dont ceux du Mont-Saint-Michel. A droite, une enluminure opposant saint Augustin à Félicien, partisan de l'arianisme, un courant de pensée théologique.





AVRANCHES

Les manuscrits du Mont-Saint-Michel reprennent des couleurs

Dans une chambre forte de la bibliothèque patrimoniale d'Avranches, à l'abri des regards, un trésor : 199 manuscrits venus de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Des chefs-d'œuvre de l'enluminure romane, réalisés pour la plupart sur peau de mouton, avec leurs lettrines ornées de rinceaux et de feuillages, leurs peintures pleine page. Entre le X^e et le XII^e siècle, des moines copistes réalisèrent eux-mêmes soixante-dix d'entre eux – le reste des ouvrages venait d'autres monastères mais était aussi conservé sur le Mont. Soit des milliers de pages dédiées à la Bible, à la philosophie ou aux sciences, contribuant ainsi au prestige de l'abbaye, surnommée la «cité des livres». «Ces parchemins sont un témoignage exceptionnel de l'activité spirituelle, intellectuelle et artistique de la communauté bénédictine qui occupa le Mont dès 966», souligne Julie Romain, responsable des lieux. Négligés jusque dans les années 1980, exposés à la lumière, à l'humidité et aux insectes, ils font aujourd'hui l'objet d'une patiente restauration et numérisation. Treize sont exposés, par rotation tous les trois mois, au musée scriptorial d'Avranches.



Les fouilles n'ont rien donné, mais qu'importe : la rumeur d'un trésor de Templiers caché dans la forteresse de Gisors (Eure) est plus forte que tout.

GISORS

Le magot des Templiers attise toujours l'imagination

Le trésor des Templiers à Gisors ? On croyait cette légende enterrée jusqu'à ce que, dans les années 1940, le gardien du château annonce avoir découvert «trente coffres en métal précieux». Le farfelu mythomane fut licencié. Mais les on-dit reprirent dans les années 1960 avec un best-seller, *Les Templiers sont parmi nous*, qui fit déplacer les foules à Gisors. On dépêcha alors le génie militaire pour effectuer des recherches : toujours pas de trésor. «Cela ne fit qu'alimenter la rumeur, explique David Gonçalvès, chargé, à la mairie, de la valorisation du site. Des gens se demandaient pourquoi les camions de l'armée faisaient des allers-retours. Beaucoup pensent, à tort, que c'était un château templier.» Seule certitude : en 1158, la forteresse des ducs de Normandie, édifiée soixante ans plus tôt, fut confiée quelques années à des membres du célèbre ordre religieux et militaire. Certains en déduisirent que les Templiers y avaient caché leur trésor. Après des années à calmer ce fantasme, la mairie entend bien désormais exploiter l'«affaire de Gisors» à des fins touristiques.

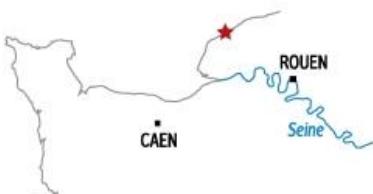




Le Groupe de recherche et d'identification d'épaves de Manche Est (Grieme) part localiser un bateau englouti au large de Dieppe, à 30 m de profondeur.

CÔTE D'ALBÂTRE

Ces plongeurs qui redonnent une âme aux navires naufragés



C'est un jour de sortie idéal : la mer est calme. Depuis quinze ans, les plongeurs de l'association Grieme explorent les eaux de la côte d'Albâtre à la recherche d'épaves englouties. «Entre Le Havre et le Tréport, environ 800 carcasses sont recensées, explique Pascal Cannessant, un des treize bénévoles. Nous, on cherche à localiser l'épave, à retrouver son nom, son histoire, à lui redonner une âme.» Equipés de GPS, de sondeurs, de magnétomètres, ils mènent en mer un scrupuleux travail d'investigation, et passent des heures en bibliothèque ou aux archives. Ils ont ainsi trouvé *La Combattante*, le torpilleur qui ramena le général de Gaulle en France en juin 1944, puis fut coulé dans les eaux britanniques en 1945. «Que ce soit un navire de guerre, un bateau de commerce ou une barque de pêche, toutes les épaves nous intéressent, car toutes ont accueilli des hommes qui y ont péri, dit Pascal. Le but est de dévoiler aux Normands l'histoire de leurs ancêtres disparus.» Le temps presse : dans la Manche, les épaves se disloquent rapidement, soumises à la violence des marées.

→ Le mois prochain : LA BRETAGNE



RETRouvez d'autres images sur
bit.ly/géo-normandie

EN LIBRAIRIE

MONGOLIE, TASMANIE... GEO VOUS OFFRE LE BOUT DU MONDE

Envie de partir de l'autre côté de la planète ? GEO vous aide à choisir votre prochain voyage parmi 1 000 destinations en Asie-Océanie. De grandes capitales en détours insolites, ce guide superbement illustré regorge d'idées pour votre prochaine escapade belle. A vous les étendues sauvages de Mongolie, les villages flottants au Cambodge, la nature de la Tasmanie ou les îles paradisiaques d'Indonésie... C'est à la découverte d'un Orient aux visages multiples et au charme dépaysant que cet ouvrage vous invite. Il explore aussi les dernières tendances : suivre la route de la soie, partir en trek dans l'Himalaya, faire une halte dans des temples spirituels... En prime, une rubrique « carnet de voyage », avec toutes les infos pratiques pour s'organiser.

GEOBOOK 1000 idées de voyages en Asie-Océanie, éd. Prisma/GEO, 22,95 €, disponible en librairie. Dans la même collection, découvrez **GEOBOOK 1000 idées d'escapades en Europe** pour choisir le séjour idéal pour vous évader quelques jours.



JEU-CONCOURS GEOBOOK

Faites-nous vous aussi découvrir vos voyages en participant à notre grand concours photo GEOBOOK et gagnez de nombreux lots ! Rendez-vous sur facebook.com/prisma.editions pour plus d'informations.

VOYAGE

CAP SUR LE PACIFIQUE SUD

De Papeete à l'île de Pâques, embarquez pour une croisière d'exception qui vous mènera dans des paysages idylliques à la découverte de cultures lointaines. Ponant et GEO s'associent pour vous proposer un séjour tout confort, à la recherche des secrets des révoltés du Bounty mais aussi des fameux *moai*, les statues monumentales de l'île de Pâques inscrites par l'Unesco sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité. Vous aurez aussi l'occasion de découvrir l'atoll Fakarava, mondialement connu pour ses plongées dans des eaux parsemées de coraux, ainsi que les fermes perlières de l'archipel des Gambier. Accompagnés d'Eric Meyer, rédacteur en chef de GEO, les coulisses du magazine ne seront plus un mystère pour vous et, l'instant d'un voyage, vous vous improviserez reporter grâce aux ateliers animés par le photographe Olivier Touron, collaborateur régulier du journal.

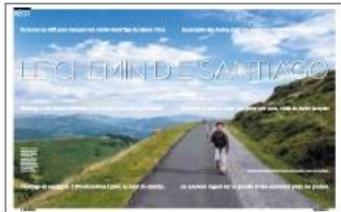


Croisière GEO, du 6 au 19 octobre 2016, 14 jours/13 nuits, à partir de 3 610 € / personne au départ de Papeete. Contactez votre agent de voyage habituel ou les conseillers Ponant au 0820 20 31 27. ponant.com

EN KIOSQUE

SUR LES BELLES ROUTES DE FRANCE

Avec 180 000 kilomètres de sentiers balisés et quelque 340 itinéraires de grande randonnée, la France est un paradis pour les marcheurs. Ce numéro de GEO Extra en explore les plus beaux chemins : le mythique GR20 qui sinue dans la montagne corse, l'ascension du volcan de la Soufrière, à la Guadeloupe, et d'étonnantes balades mêlant art et nature, autour du Puy de Sancy ou en Haute-Provence. Ce numéro interroge aussi les rapports entre la marche et la philosophie, la littérature ou l'histoire, en proposant des balades sur les pas de Rimbaud, de Nietzsche ou de Stevenson. Il s'intéresse enfin aux récits qui naissent sur le chemin, à travers notamment l'émouvant voyage initiatique d'un garçon de 7 ans parti avec sa mère sur la route de Compostelle. A sa lecture vous n'aurez qu'une hâte : enfiler vos chaussures de randonnée, et vous lancer, à votre tour, sur les chemins...



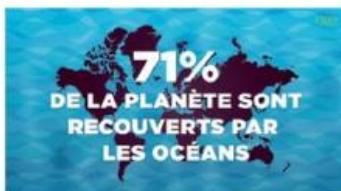
GEO Extra, *Balades en France*, 6,90 €, chez les marchands de journaux.

SUR INTERNET

ET SOUDAIN, LE «MONDE EN CARTES» PREND VIE !

Chiffres clés, dates, enjeux... Notre rubrique de datajournalisme «Le Monde en cartes» s'anime désormais sur le web et dans notre PDF enrichi. Chaque mois, découvrez une vidéo exclusive d'une à deux minutes réalisée par la rédaction de GEO autour d'enjeux mondiaux comme les richesses minières des océans, les enfants-soldats, les déchets ou encore la multiplication des murs-frontières. Ce mois-ci, place à la mesure du bonheur ! Quels sont les Etats les plus heureux du monde ? Comment évalue-t-on le bonheur d'un pays ? L'argent fait-il le bonheur ? Réponses en images.

Rendez-vous sur bit.ly/geo-videographies



À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 20 h 00

7 mai La Lettonie, un pays qui chante (43'). Rediffusion. Pendant la «Révolution chantante», entre 1987 et 1990, les hymnes lettons célébrant la beauté et la poésie du pays ont donné force et espoir aux habitants dans leur lutte pour l'indépendance contre l'URSS. Aujourd'hui, ces mélodies, qui font partie de l'identité du pays, s'imposent dans la culture pop.

14 mai Les bateaux légendaires d'Oman (43'). Inédit. Bien avant les Européens, les Arabes naviguaient jusqu'en Inde, en Indonésie et en Chine. Aujourd'hui encore, les boutres, ces bateaux à la voile caractéristique, restent le symbole d'une suprématie arabe sur les mers d'Orient.

21 mai Naples, le maestro de la boxe (43'). Rediffusion. Pour beaucoup de jeunes napolitains, le sport permet d'échapper à la violence. A Torre Annunziata, près de Naples, Lucio Zurlo, 77 ans, et son club de boxe au charme désuet sont des légendes vivantes.

28 mai Pour l'amour des oiseaux (43'). Inédit. L'ibis chauve est l'un des animaux les plus menacés au monde : on n'en voit plus guère que dans les zoos. Une équipe de «parents adoptifs» a décidé d'élever des oisillons de cette espèce et de leur réapprendre le chemin de la migration d'Allemagne en Italie, à travers les Alpes. Une aventure !



arte

Nazan Sahra / Mediendorf

À LA RADIO



Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Dossier : Japon, l'empire des traditions ■ Nunavik : en immersion dans le Québec boréal ■ Moyen Orient : l'apocalypse du Jourdain ■ Nature : le message caché des cigognes. **Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.**

JE VAPOTE à *Bicyclette*



ALFALIQUID



Renseignez-vous auprès de nos boutiques partenaires sur : www.alfaliquid.com

41€
d'économies*

Abonnez-vous à GEO et



1 an - 12 numéros

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

VOS AVANTAGES ABONNÉS



Vous bénéficiez de **41€ d'économies** par rapport au prix de vente au numéro



Vous recevez vos magazines **chez vous sans risque de rater un numéro**



Vous pouvez **gérer votre abonnement en ligne** sur www.prismashop.geo.fr



Vous faites partie du club des abonnés et **VOUS RECEVEZ DES OFFRES EXCLUSIVES POUR DES PRODUITS GEO**



L'abonnement, c'est aussi sur www.prismashop.geo.fr

ses hors-séries !



1 an - 6 numéros

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. De la découverte des océans à l'alimentation dans le monde en passant par l'exploration de la saga James Bond, **GEO Hors-Série** satisfera votre curiosité !



Si vous lisez
la version
numérique
de GEO,
cliquez ici !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

Je m'abonne à **GEO & SES HORS-SÉRIES**

GEO + GEO HORS-SÉRIES
(1 an - 18 n°s) pour **66€** au lieu de **107€^{60*}**.

41€
d'économies*

Je préfère m'abonner à **GEO SEUL** (1 an - 12 n°s)
pour **45€** au lieu de **66€**.

J'INDIQUE MES COORDONNÉES

Mme M (Civilité obligatoire)

Nom* : _____

Prénom* : _____

Adresse* : _____

Code Postal* : _____

Ville* : _____

MERCI DE
M'INFORMER
DE LA DATE DE
DÉBUT ET DE
FIN DE MON
ABONNEMENT

Tél. _____

E-mail _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

JE RÈGLE MON ABONNEMENT

Chèque bancaire à l'ordre de GEO

Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° : _____

Date d'expiration : **MM / AA**

Signature : _____

Cryptogramme : _____

Si vous êtes à l'étranger et que vous souhaitez vous abonner :



Suisse

Par téléphone : (0041) 22 860 84 00

Par mail : Prisma-suisse@edigroup.fr

Site internet : www.edigroup.ch/fr/S156-geo



Belgique

Par téléphone : (0032) 70 233 304

Par mail : Prisma-belgique@edigroup.fr

Site internet : www.edigroup.be/S156-geo



Canada

Par téléphone : 514 355-3333 ou 1 800 363-1310 (sans frais, service en français)

Par mail : expressmagSAC@ls-dna.com

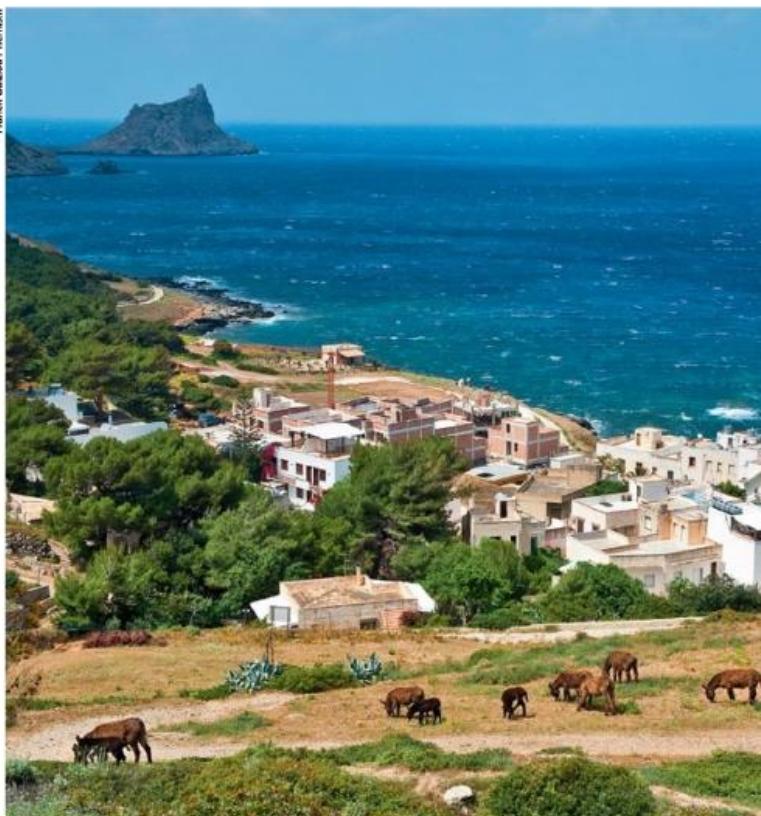
Site internet : www.expressmag.com

GEO447D

*Prix de vente au numéro. **information obligatoire. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cl@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

LE MOIS PROCHAIN

Frédéric Guizou / hemis.fr



LES ÎLES SECRÈTES D'ITALIE

Budelli et sa plage de sable rose, Ischia et ses jardins luxuriants, Tavolara et son royaume autoproclamé, Elbe et la nostalgie de Napoléon... En Sicile, dans l'archipel toscan, en Sardaigne, dans la lagune de Venise, nos reporters ont exploré des îlots d'une sauvage beauté.

Et aussi...

- **Découverte.** Sur l'archipel des Ryūkyū, une plongée dans le Japon des tropiques.
- **Regard.** Les petits métiers des rues indiennes dans l'objectif de notre photographe.
- **Grand reportage.** Entre l'Afrique et l'Europe, enquête sur un incroyable trafic d'animaux.
- **Grande série 2016. La France, terre d'histoire.** En juin : la Bretagne.

En vente le 26 mai 2016

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local)

Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etagé 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 -

e-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonoux - CH-1225 Chêne-Bourg.
Tél. (0041) 22 860 84 00 - Fax : (0041) 22 348 44 82 - e-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF

Canada : Express Magazine, 8155, rue Lurey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. (800) 363 1310 - e-mail : expmag@expressmag.com

Abonnement pour un an / 12 numéros : 103,37 CAN \$ avec taxes

États-Unis : USACAN Media Corp 123A Distribution Way Building H-1, Suite 104 Plattsburgh, NY 12901. Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburgh New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 -

e-mail : expmag@expressmag.com

Abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45 Fax : 01 47 92 66 75
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Corinne Barouger (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4973)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chef de service : Aline Misame-Petrović (6070)

Nadège Mouschou (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (6065)

Chef de rubrique geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Salougui (6089) avec Elodie Monfre (cadreuse-monteur), Claire Brossillon

Service photo : Christine Laviollette, chef de rubrique (6075),

Nataly Biému (6062), Fay Torres-Yas / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Saltati, chef de studio (6084), Béatrice Gaullier (5943), Christelle Martin (6059), premières maquettes

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarède (6083), Laurence Massouly (5776)

Cartographie-géographie : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphanie Roussies (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Clément Imbert, Hugues Piolet,

Alice Sanglier, Léa Santacroce (geo.fr et réseaux sociaux).

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Media Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Éditeur : Rolf Heinz

Directrice marketing adjointe : Julie Le Flôch

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188)

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450)

Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazio (4749)

Directeur de publicité : Arnaud Maillard (4981)

Directrice de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424),

Laetitia Barau (69 80), Sabine Zimmerman (64 69)

Directrice de publicité (Secteur automobile et luxe) : Dominique Bellanger (4528)

Responsable back office : Katell Bidaut (4562)

Responsable exécution : Rachel Eyango (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (6450)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolier (6025)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recut (5076). Secrétariat : (5674)

Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33111 Gütersloh, Allemagne

© Prisma Média 2016. Dépot légal mai 2016,

Diffusion Pressalis - ISSN 0226-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550



PRESSE PAYANTE

Diffusion Certifiée

2014

www.ojd.com

APR®
Agence de la Presse
Régionale
professionnelle
à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

et à toute personne souhaitant contribuer à la protection

de l'environnement et de la biodiversité.

et s'engage

à faire ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@aprp.org

ouverte à tous les publicitaires

</

ACTUALITÉS COMMERCIALES

RADO TRUE THINLINE

La simplicité est la sophistication suprême. Rado, la marque horlogère suisse, redonne vie à cette vieille citation en ajoutant trois œuvres d'art minimalistes à sa collection. Conçus selon une approche de retour à l'essentiel, ces trois nouveaux ajouts à la famille True Thinline ont été débarrassés de tout élément superflu. Chaque pièce est fabriquée à partir de céramique haute technologie dans une palette de couleurs monochromes. Dépourvu d'index, de sous-cadrans et de fioritures, le cadran de la True Thinline est une magnifique ardoise blanche où même l'aiguille des secondes a été effacée. Les lignes discrètes et le profil incroyablement fin de ce garde-temps apportent fraîcheur et modernité. C'est une nouvelle ode à un style épuré. www.rado.com



KLORANE : GEL DOUCHE MURE MYSTÈRE

Pour faire de la douche un moment exaltant de plaisir, la famille des gels douche Klorane s'agrandit avec le nouveau Gel Douche Surgras Mûre Mystère. Suave et fruité, son parfum mêle le précieux des fruits des bois (mûre, cassis, myrtille) à la chaleur du musc pour éveiller vos sens et parer votre peau d'un voile gourmand. Pour prendre soin de votre peau tout au long de l'année, ce gel douche surgras au bourgeon de peuplier protecteur est formulé sans savon ni paraben. Grâce à sa texture onctueuse enrichie en agents hydratants et à sa mousse délicate au pH neutre, il nettoie en douceur et protège les peaux sèches et sensibles. S'utilise sous la douche et dans le bain.

www.pierre-fabre.com



SAMSONITE / PRO-DLX4 LTH

Samsonite revisite sa collection best-seller Business dans une version tout en cuir. Elle offre les mêmes fonctionnalités avec des matériaux haut de gamme pour une ligne plus élégante. Compartiments matelassés absorbant les chocs, modèles extensibles, cadenas TSA sur certains modèles, Samsonite pousse la performance à son maximum.

www.samsonite.fr

GEOX

Geox a créé NEBULA, une nouvelle chaussure à la forme inédite associée à la technologie exclusive de la marque. NEBULA rassemble tous les éléments qui vont faire de cette sneaker un incontournable du dressing masculin : flexibilité, amortissement, stabilité, adhérence, respiration 3D, et légèreté.

Prix : 125 €
www.geox.com



TAMRON

Tamron lance un nouvel objectif à focale fixe : le SP 85 mm F/1.8 Di VC USD. C'est le premier objectif ultra-lumineux 85 mm à être doté d'un stabilisateur d'image. Atout considérable puisqu'il permet la prise de vue à main levée en condition de faible éclairage. La grande ouverture F/1,8 quant à elle, offre un équilibre parfait entre la netteté du sujet et le bokeh. Aussi, cet objectif tropicalisé bénéficie d'une construction haut de gamme. La haute technologie qui anime le cœur de l'objectif Tamron 85 mm rivalise avec des fonctions ergonomiques externes avancées.

www.tamron.fr

LINDT

Nouveau ! Les Maîtres Chocolatier Lindt réinventent nos pauses gourmandes chocolatées et créent des billes de chocolat uniques : Lindt Sensation Fruit, la rencontre délicieuse d'un cœur moelleux fruité et du plus fin des chocolats noirs Lindt. 3 recettes inédites sont à découvrir : Framboise & Cranberry, Myrtille & Açaï et Grenade. Lindt Sensation Fruit. Le bon goût des fruits et du chocolat réunis. Framboise & Cranberry, Myrtille & Açaï et Grenade. 150g : 3,79 € Framboise & Cranberry, Myrtille & Açaï. 65g : 1,99 €

www.lindt.fr





C. Helle

Camille Laurens, prix Femina et prix Renaudot des lycéens pour *Dans ces bras-là* (éd. P.O.L., 2000), signe *Celle que vous croyez* (éd. Gallimard). L'écrivain a longtemps vécu au Maroc, un pays qui l'a fortement marquée.

GEO Vous avez quitté le Maroc il y a presque vingt ans, et ce pays vous a laissé des souvenirs forts...

Camille Laurens Oui. J'y ai vécu pendant treize ans, entre 1984 et 1997. J'ai d'abord travaillé dans un lycée marocain de jeunes filles à Casablanca, puis mon mari et moi avons ouvert des classes préparatoires aux grandes écoles à Marrakech. Ces années dans cette ville font partie des plus beaux moments de ma vie. J'aimais tout : la certitude quasi quotidienne qu'il allait faire beau, le rapport avec des gens chaleureux et affectueux, la musique gnaoua et les fêtes, l'odeur du jasmin et des orangers. Mes souvenirs sont surtout visuels. J'adorais faire le marché et aller, souvent seule, du côté du bassin de la Menara, un lieu touristique mais paisible à certaines heures. J'étais frappée par la transparence de l'air du matin qui fait que tout est comme tranché net. Je comprends la fascination des peintres orientalistes pour le Maroc.

Dans votre souvenir, vous aviez une vie idéale ?

Nous étions très privilégiés. Mais il était parfois difficile de lier des

amitiés réelles avec les enseignants marocains à cause des différences de conditions de vie et de salaires. Notre statut social était à l'arrière-plan des relations. À Casablanca, j'ai été marquée aussi par la pauvreté et par la difficile condition des femmes. Je me souviens de princesses saoudiens aux grosses voitures à vitres teintées qui attendaient leurs proies, des jeunes filles sans argent, devant le lycée où j'enseignais. J'ai retrouvé ces scènes dans le film *Much Loved*, du réalisateur franco-marocain Nabil Ayouch. J'ai également pu constater la montée de l'islam. L'année où j'ai quitté le pays, en 1997, de plus en plus de jeunes filles portaient le voile à Marrakech et les pressions sur elles de la part de l'administration du lycée étaient fortes.

Avez-vous eu l'occasion de sillonna le pays ?

Oui, beaucoup. Le week-end, on allait skier à Oukaiden, dans l'Atlas (la plus haute station du Maroc), qui ressemblait à l'idée que je me fais des stations de ski des années 1960. Les infrastructures étaient réduites : des tire-fesses, quelques pistes... Le soir, on allait Chez Juju, une petite auberge. J'adorais cette ambiance décalée. Nous avons également beaucoup voyagé dans le sud du pays. Avec notre 4 L, nous sommes allés jusqu'à Merzouga. On était un peu inconscients. Le sud du pays est

Le soleil, les gens, le jasmin : à Marrakech, j'aimais tout ☺☺



Cette fibule berbère a été offerte à l'auteur par des amis marocains. Les femmes étant plus libres dans les tribus berbères, elle voit dans ce bijou un symbole féministe.

magnifique : la vallée des Roses, les gorges du Dadès, la route de Marrakech à Ouarzazate...

Vos souvenirs de Casablanca semblent moins heureux...

Pour moi, c'est le jour et la nuit. Marrakech c'est la province, la douceur de vivre, l'impression d'être en vacances. Casablanca est une mégapole, difficile, dure. Il y avait une certaine méfiance dans les rapports humains. Mais j'ai de très bons souvenirs de mes élèves, des filles tellement avides de découvrir la culture et la langue française. J'aimais beaucoup me promener sur la corniche, un peu déglinguée, avec ses piscines d'eau de mer, ses vieux hôtels pas entretenus, dans une ambiance postcoloniale. Un jour, j'y ai croisé Michel Leiris. Les lieux dégageaient une poésie presque durassienne.

Vous êtes sûrement retournée au Maroc depuis...

Oui, deux fois. La première très brièvement, et la deuxième fois, en 2007, avec ma fille, pour lui montrer où elle était née. Nous avons passé quinze jours ensemble à Marrakech. Nous avons même essayé d'entrer dans la maison où nous avions vécu avec elle, mais les propriétaires ont refusé. Ce retour m'a fait un effet assez terrible. Je reconnaissais à peine les lieux transformés par des constructions anarchiques. Pourtant, je me fantasme habitant là-bas à nouveau. ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal



Longueur focale : 20 mm · Ouverture : F/10 · Exposition : 1/25 sec · ISO 100 © Ian Plant

L'objectif de vos voyages

16-300mm F/3.5-6.3 Di II VC PZD MACRO

- Une polyvalence unique : passez du grand angle (16 mm) au téléobjectif (300 mm)
- Un objectif compact (10 cm) et léger (540 g)
- Un système autofocus PZD rapide et silencieux
- Un stabilisateur d'image VC
- Une mise au point minimale de 39 cm pour la Macro
- Une construction tropicalisée qui protège de la pluie



Pour Canon, Nikon, Sony*

* La monture Sony ne possède pas le système de stabilisation VC (16-300mm F/3.5-6.3 Di II PZD MACRO)



GARANTIE DE
5ANS

www.tamron.fr

TAMRON
New eyes for industry